This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

109 d 18

84
87 97
106
114

3 lots 30/-

ÉLÉGIES

DE

TIBULLE.

Il a été tiré quelques exemplaires de cet Ouvrage sur papier vélin, et un très-petit nombre sur grand papier vélin superfin.

MIRABEAU l'aîné.

ÉLÉGIES

DE

TIBULLE.

PAR MIRABEAU.

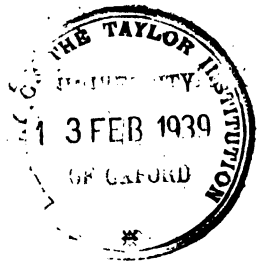
avec quatorze figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

RUE S. ANDRÉ-DES-ARTS, N° 46.

AN VI — 1798.


THE TAYLOR INSTITUTION
13 FEB 1939
OF OXFORD

NOTES
DE L'ÉDITEUR.

TIBULLE, Chevalier Romain, naquit à Rome, l'an 43 avant Jésus-Christ. Il fut l'ami d'Ovide qui a fait sur sa mort une très-belle Élégie : il suivit Messala dans la guerre de l'Isle de Corcyre ; mais les fatigues de la guerre, n'étant point compatibles avec la faiblesse de son tempérament, il quitta le métier des armes, et il vécut dans la mollesse et les plaisirs. Il mourut à la campagne, l'an 17 de Jésus-Christ. Son premier Ouvrage fut pour célébrer son protecteur Messala ; il consacra ensuite sa lyre aux Amours, et composa ses quatre Livres d'Élégies. Sa première inclination fut, dit-on,

une Affranchie qu'il a célébrée sous le nom de Délie.

Suivant l'expression d'un Critique éclairé, *Tibulle est un des Écrivains du siècle d'Auguste, qui a mis dans ses vers le plus d'élégance et de charmes : il est plein d'esprit, de délicatesse et de goût.... de mollesse, de grâces ; ... son expression est toujours celle du sentiment.*

Tibulle est le Poète des Amans ; tous ceux qui ont goûté la Poésie, et qui ont aimé, savent par cœur les vers de Tibulle. Aussi Mirabeau, amoureux, disait à M. Lenoir, en lui annonçant un envoi pour Sophie : *Ce sont des fragmens de Lucrèce, de Catulle, de Gallus, et de ce délicieux Tibulle qu'il faut lire, relire, savoir par cœur, et relire encore.* (Lettres Originales, tome 2, page 343.)

Cette Traduction nouvelle a le rare mérite de réfléchir toutes les beautés de l'original. Tibulle, sous la plume du nouveau Traducteur, parle Français avec la même grâce, la même mollesse; c'est la même chaleur dans le sentiment, la même vie, le même coloris dans l'expression. Que l'on juge maintenant les autres Traductions de ce Poète; *leurs Auteurs ont montré beaucoup d'esprit et de talens; mais ils étaient moins amoureux; et c'est l'Amour qui doit traduire Tibulle.* (Tome 2, page 108.)

Cette Traduction a été revue avec le plus grand soin. *Je t'envoye*, disait Mirabeau à Sophie, *les trois premières Élégies, telles que je les ai corrigées, et je te les enverrai successivement ainsi toutes.* (Tome 2, page 66.)

J'ai infiniment retouché aux Notes;

et cet Ouvrage est absolument neuf. (Tome 4, page 179.)

Cette Édition est faite sur l'Original corrigé de la main de Sophie Ruffey, et dont elle avait disposé avant sa mort.

ESTAMPES
POUR TIBULLE,

Composées par Mirabeau. (1)

FRONTISPICE.

Le fond du paysage doit être simple, mais d'une ordonnance élégante. Des gazons doivent tapisser la terre; des myrtes, des rosiers disposés avec art, l'orner sans la surcharger : un ciel pur, un jour doux.

Tibulle, sur le devant de la scène, est assis sur un banc de verdure : un palmier assez touffu pour ombrager sa tête, et pour fournir une masse d'ombre, ne doit

(1) Je t'envoye, ma tendre enfant, les sujets d'Estampes que j'ai composées, pour mettre à la tête de chaque Livre de cet Ouvrage. J'espère que tu en seras contente.

(Tome 2, page 166.)

cependant rien rembrunir. L'oiseau de Vénus, la tendre colombe, les aîles déployées, paraît roucouler des plaintes, et appeller son tourtereau que l'on voit traversant les airs, et tenant dans son bec une couronne de roses.

L'attitude du Poète doit être libre; une draperie légère, à la Romaine, doit le couvrir. Sa longue chevelure paraît renouée avec une tresse, et des boucles naturelles accompagnent sa physionomie douce, mais animée : il sera vu des trois quarts. Des Amours achèvent le tableau. L'un soutiendra devant Tibulle un rouleau chargé de quelques lignes; un second conduira la main du Poète qui tiendra une flèche en guise de stylet; un troisième, presque sur le bord, élevera un trophée de houlettes, de pipeaux rustiques, de couronnes de fleurs, de bouquets, etc. etc., auxquels le petit frippon ne manquera pas de joindre son flambeau.

Le ruban un peu large, qui nouera tout le faisceau, formera des ondes; et dans ces ondes on lira : ÉLÉGIES DE TIBULLE.

ESTAMPE

DU PREMIER LIVRE.

CETTE Estampe doit représenter une portion de l'Isle de Cythère. Dans le lointain, des bocages touffus, des couples amoureux esquissés à traits légers, et, pour la perspective, fuyant dans les ombres qui leur offrent un asyle, s'y perdront d'une manière insensible, et peupleront le fond du tableau.

Au milieu, l'Amour sera couché sur un trône de fleurs et de verdure; ses traits, quoique très-jeunes, seront cependant assez formés pour donner à sa figure le caractère de l'immortalité; il sera nud; tous ses contours, tous ses muscles arrondis avec mollesse et volupté.

Sa main gauche tiendra son arc sur lequel il s'appuyera pour se tenir à demi-relevé. Ses flèches reposeront à ses pieds, dans un carquois d'or; son bandeau sera le seul voile de sa nudité.

Sa main droite s'avancera contre sa bouche; elle sera fermée, et l'index seulement levé; il lancera un coup-d'œil malin

que doit accompagner le geste ; et le sourire du mystère et de la finesse embellira et donnera l'expression.

Derrière le trône, et sur les côtés, sans avancer beaucoup, les Grâces nues, dans une attitude légère et variée, serviront de Cariatides, et supporteront une draperie de gaze rattachée par des guirlandes qui, les entourant elles-mêmes dans leurs festons ondoyans, couvriront quelques charmes trop en vue, et retomberont en serpentant.

Cette draperie servira de dais à l'Amour ; mais elle doit être diaphane ; les zéphyrs doivent l'enfler, afin de sauver la lourdeur aux Grâces, et qu'elles paraissent plutôt retenir que soutenir.

Tibulle occupera le devant de l'Estampe, dans le costume Romain le plus simple, mais le plus élégant ; un genou à terre, il implorera le Bienfaiteur de la Nature, et d'une main tremblante, il lui offrira des rouleaux qui seront ses Élégies.

Cruel enfant ! pourquoi me persécuter ainsi ? Est-ce donc une gloire si grande pour un Dieu, que d'enlacer dans ses piéges un faible Mortel ?

Quid tibi, sœve puer, mecum est? An gloria magna
Insidias homini composuisse Deum?

(Eleg. VII, Liv. Ier. Tib.)

ESTAMPE

DE LA FIN DU PREMIER LIVRE.

Le sujet sera les amours de Délie et de Tibulle. Un verger très-agréable, dont les arbres les plus avancés se baisseront pour former un berceau au-dessus de la tête des deux Amans. Délie, en robe à la Romaine, ouverte un peu par devant, pour laisser voir la gorge à moitié, sans coiffure, les cheveux en partie relevés sur la tête, avec une fleur, en partie flottans sur ses épaules, aura un bras passé autour du cou de Tibulle couché à moitié sur ses genoux, et les yeux fixés sur elle. La lyre du Poète sera dans les mains d'un petit Amour assis à leurs pieds; un autre élevé en l'air, dans une posture très-lutine, leur décochera un trait, en souriant malignement.

Aimons-nous, ma Délie, et, sous des cheveux blancs,
Soyons encor l'exemple d'un éternel amour.

Nos, Delia, amoris
Exemplum cana simus uterque coma.
(Élégie VII, Livre Ier.)

ESTAMPE

DU SECOND LIVRE.

Une chambre simple, mais élégante, sans recherche et sans magnificence. Sur le devant de la chambre, Tibulle est assis à côté de son Amante, mais un peu plus bas qu'elle. La jeune fille doit être charmante ; ses cheveux flottans seront à moitié soutenus par un ruban ; le bras qu'elle passera autour du cou de son Amant, avec une expression de tendresse un peu coquette, doit être très-beau, très-potelé, très-arrondi ; sa robe échancrée laisse appercevoir son sein qui respire. Tibulle, ivre de désirs et d'amour, tient dans ses mains la main de son Amante : son œil, sa bouche, tous ses traits seront de feu.

Comment donc l'ai-je offensé ? Comment ai-je mérité qu'il me brûle ainsi ? ... Oui, je brûle, fille cruelle ; éteins les feux qui me consument.

Et, seu quid merui, seu quid peccavimus, urit.
Uror : io remove, sæva puella, faces.
(Élégie IV, Liv. II. Tib.)

ESTAMPE

DE LA FIN DU SECOND LIVRE.

Elle représentera pour la décoration un fond de rocailles en grottes, d'où sort une belle source. Une Nymphe presque nue tient d'une main une coupe qu'elle présente à Tibulle, et de l'autre une couronne de myrtes qu'elle s'apprête à poser sur sa tête. Il est conduit par un Amour qui le frappe avec son arc, en souriant.

Beaucoup de délicatesse dans cette Estampe.

Que l'amour mêle ensemble tous ses breuvages; et je les bois à l'instant.

Mille alias herbas misceat illa, bibam.

(Élégie IV, Livre II.)

ESTAMPE

DU TROISIEME LIVRE.

Cette Estampe doit être à la manière noire Anglaise. La chambre est obscure ; un Amour, les aîles déployées, et se soutenant en l'air, porte d'une main un flambeau qui donne une lumière interrompue ; de l'autre il relève un baldaquin qui laisse voir Tibulle sur son lit. Son attitude est pénible, mais sans gêne, sans contorsions : il est appuyé sur le coude et endormi ; cependant il écoute.

Vers le fond de la chambre, on apperçoit Apollon ; l'éclat qui l'environne doit faire un contraste frappant avec les ombres. Sa figure sera la Beauté relevée par la jeunesse ; son habillement un vêtement blanc qui le couvre légèrement, mais modestement ; sa lyre sera suspendue à son côté gauche ; il parle avec majesté et douceur.

Jeune homme, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour, si tu refuses de supporter les caprices et les rigueurs de ta Maîtresse.

Nescis quid sit amor, juvenis, si ferre recusas
Imperium dominæ, conjugiumque ferum.

(Élégie IV, Liv. III. Tib.)

ESTAMPE

DE LA FIN DU TROISIÈME LIVRE.

UN salon agréable, une estrade à la Romaine, lit de repos à trois dossiers, sans dais, sur lequel Néera est couchée, à demi appuyée sur le coude gauche. Tibulle, à genoux devant elle : sa robe (de Tibulle) est éployée ; ses cheveux sont flottans et longs. Un Amour paraît garder la porte ; il a son arc sur l'épaule, une flèche dans la main gauche ; et souriant fixement, en regardant les deux Amans, il met le doigt de la main droite devant sa bouche, en signe de mystère.

Néera ! qu'elles seraient courtes avec toi, les plus longues nuits ! qu'ils seraient doux avec toi, les plus longs jours !

Quàm vellem tecum longas requiescere noctes !
Et tecum longos pervigilare dies !

(Élégie V, Liv. III.)

ESTAMPE

DU QUATRIÈME LIVRE.

Elle doit représenter un Temple, du goût le plus exquis : la voûte se dérobe à la vue qui s'arrête sur un grouppe de nuages où se montre Vénus ; elle est nue, et l'on sent quelle noblesse, quelle grâce il faut dans le crayon et dans le burin, pour cette figure et toute cette estampe. Au milieu du Temple, est un Autel léger, tel que ceux destinés à brûler les parfums.

A côté de cet Autel, et bien en vue, paraît Sulpicie ; elle doit être charmante, mais moins formée que la Déesse des Amours. Une robe de lin la couvre, en se pliant exactement à tous les contours ; et la draperie ne doit s'éployer que dans le bas : une ceinture marque sa taille ; sa tête est ceinte d'une couronne de roses ; ses mains suppliantes sont chargées d'une guirlande

de fleurs de myrtes, qui forme son offrande : elle semble proférer ces mots :

Reine des Immortelles ! protége-nous :
Que rien ne puisse séparer deux Amans.

At tu, Sancta, fave, ne nox divellat Amantes :
Sed juveni, quæso, mutua vincla para.

(Élégie VI, Liv. IV. Tib.)

ESTAMPE

DE LA FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

Le sujet est la promesse de Tibulle à son amie, de lui être toujours fidèle. Une tente à la Romaine, dont la tête un peu applatie (ce que nous appellons Marquise) découvre en plein jour une statue de Vénus pudique. Tibulle et son Amante sont auprès de la statue ; Tibulle, à genoux, tenant son amie par la main, et tourné à demi vers elle, à demi vers la Déesse, prononçant les vœux de fidélité : un Amour l'enchaîne d'une guirlande de fleurs, dont il remet les deux bouts dans la main de sa Maîtresse ; un autre Amour, enlevé dans les airs, lui parle à l'oreille.

Ah ! oui ; je serai toujours à toi ; je reconnaîtrai toujours mon esclavage et ton empire.

Jam faciam quodcunque voles, tuus usque manabo,
Nec fugiam notæ servitium Dominæ.

(Élégie IV, Liv. IV.)

ESTAMPE

POUR L'ÉLÉGIE D'OVIDE,

Sur la mort de Tibulle.

La bordure en faisceaux funèbres, mêlés de torches, d'arcs brisés, de flèches rompues; mais point de confusion.

Le sujet sera ainsi composé, et doit être vu de gauche à droite.

Au fond le déclin d'un bûcher; plus avant, la mère de Tibulle, en longs habits de deuil, porte l'urne funèbre qui renferme les cendres de son fils; sa sœur, en deuil, les cheveux épars, l'accompagne dans l'attitude d'une profonde douleur, un mouchoir sur les yeux, et courbée. Délie, les deux bras élevés, les yeux fixés vers le ciel, sera plus découverte, mais cependant en désordre; elle sera jeune; une belle tête. Némésis, plus grave, plus concentrée dans sa douleur, semble lui parler.

Devant elle, un peu sur la gauche, l'Amour fuit ; ses aîles traînent ; d'une main il tient la pointe en bas, son arc brisé, et son flambeau éteint et renversé ; de l'autre il se frappe la poitrine.

Que t'importe la perte que je fais ? A sa dernière heure, c'est moi qu'il pressait encore de sa main défaillante.

Cui Nemesis, quid, ait tibi sint mea damna dolori ?
Me tenuit, moriens, deficiente manu.

PORTRAIT DE MIRABEAU.

IL sera placé à la tête du premier Volume.

PORTRAIT DE SOPHIE.

IL sera placé à la tête du second Volume.

Image des attraits de l'objet qui m'enflâme,
Aux yeux de l'Univers, justifiez mes feux ;
Mais ne lui peignez pas ses vertus et son âme :
Pour souffrir des rivaux, je suis trop amoureux.

(Lettres Orig., tom. 4, p. 156.)

Une belle ame dans un beau corps.

In bel corpo anima bella.

(Lettres Orig., tom. 2, p. 83.)

ELÉGIES

ÉLÉGIES
DE
TIBULLE.
LIVRE PREMIER.

ALBII TIBULLI.

LIBER PRIMUS.

ELEGIA PRIMA.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro
Et teneat culti jugera multa soli :
Quem labor assiduus vicino terreat hoste,
Martia cui somnos classica pulsa fugent.
Me mea paupertas vitæ traducat inerti,
Dùm meus exiguo luceat igne focus;
Nec spes destituat, sed frugum semper acervos
Præbeat, et pleno pinguia musta lacu.

ÉLÉGIES DE TIBULLE.

ÉLÉGIES
DE
TIBULLE.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

Qu'il amasse de l'or, celui qui prise les richesses ; qu'il possède des campagnes immenses et fertiles ; mais qu'une inquiétude continuelle l'assiége, et lui montre incessamment le soldat prêt à ravager ses biens ! Que la trompette guerrière, que des voiles ennemies chassent le sommeil de sa paupière ! Pour moi, la pauvreté m'assure une vie exempte de soins, auprès de mon foyer où luit un petit feu ; pourvu que l'espérance d'une modeste récolte ne soit pas trompée ; que mes corbeilles soient remplies des fruits de mon verger, et ma cuve d'un vin doux et onctueux.

Ipse seram teneras, maturo tempore, vites
Rusticus, et facili grandia poma manu.
Nec tamen interdùm pudeat tenuisse bidentem,
Aut stimulo tardos increpuisse boves.
Non agnamve sinu pigeat, fœtumve capellæ
Desertum oblita matre referre domum.
Hic ego pastoremque meum lustrare quotannis,
Et placidam soleo spargere lacte Palem.

Nam veneror, seu stipes habet desertus in agris,
Seu vetus in trivio florea serta lapis.
Et quodcumque mihi pomum novus educat annus,
Libatum agricolæ ponitur antè Deo.

Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona
Spicea, quæ templi pendeat antè fores;
Pomosisque ruber custos ponatur in hortis,
Terreat ut sæva falce Priapus aves;
Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri

Mes mains rustiques planteront la tendre vigne et grefferont mes pommiers dans la saison favorable. Je ne rougirai même pas de manier le hoyau, ni de presser de l'aiguillon mes bœufs tardifs : je rapporterai soigneusement dans mon sein la jeune brebis ou le faible chevreau dédaigné par sa mère. Chaque année, je purifierai mon berger, et je répandrai sur l'autel de Palés (1) des libations de lait.

Car je t'adore, ô Déesse des campagnes, soit qu'un trône informe et délaissé te représente dans nos champs, ou qu'une statue antique, enlacée de fleurs, m'offre ton image dans nos villes ; et quelque soit la récolte que l'année me prépare, j'en consacrerai les prémices à la Divinité des laboureurs.

BLONDE Cérès (2) ! que les épis de nos moissons forment des couronnes que je suspendrai au parvis de ton temple ! que l'image du Dieu des jardins soit placée dans mes vergers ! que la faulx menaçante de Priape (3) en écarte les oiseaux ! Et vous, mes Lares (4) ! jadis protecteurs

Custodes, fertis munera vestra, Lares.
Tunc vitula innumeros lustrabat cæsa juvencos:
Nunc agna exigui est hostia magna soli.
Agna cadet vobis, quam circùm rustica pubes
Clamet: Io messes et bona vina date.
Adsitis, Divi: neu vos de paupere mensa
Dona, nec è puris spernite fictilibus.
Fictilia antiquus primùm sibi fecit agrestis
Pocula, de facili composuitque luto.

At vos exiguo pecori furesque, lupique,
Parcite: de magno præda petenda grege est.
Non ego divitias patrum, fructusque requiro,
Quos tulit antiquo condita messis avo.
Parva seges satis est: satis est, requiescere tecto

de mes riches domaines, et maintenant gardiens de leurs débris ! Autrefois une génisse était le tribut que je vous payais pour mes innombrables troupeaux ; maintenant un faible agneau est la riche victime que vous offre TIBULLE indigent : un agneau tombera aux pieds de vos autels : la jeunesse de nos campagnes l'entourera en chantant des hymnes champêtres en votre honneur, et vous demandera de belles moissons et d'heureuses vendanges. Dieux tutélaires, exaucez-nous ! Ne méprisez pas les dons d'une table frugale, ni les libations qui coulent de ces vases d'argille, mais purs : les premiers hommes ne formaient-ils pas les leurs d'une terre simple et obéissante sous leurs mains agrestes ?

LOUPS féroces ! et vous impitoyables voleurs, épargnez mes moutons ; portez vos ravages dans de plus nombreux troupeaux : je ne regrette ni les richesses de mes pères, ni ces moissons recueillies si long-temps par mes ayeux : une faible récolte me suffit. Je dors tranquillement sous

Si licet, et solito membra levare toro.
Quàm juvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero detinuisse sinu:
Aut, gelidas hibernus aquas cùm fuderit Auster,
Securum somnos imbre juvante sequi!
Hoc mihi contingat, sit dives jure, furorem
Qui maris, et tristes ferre potest hiadas.
Jam modò non possum contentus vivere parvo,
Nec semper longæ deditus esse viæ;
Sed Canis æstivos ortus vitare sub umbra
Arboris, ad rivos prætereuntis aquæ.
O quantum est auri potiùs, pereatque smaragdi,
Quam fleat ob nostras ulla puella vias!
Te bellare decet terrâ, Messala, marique,
Ut domus hostiles præferat exuvias.
Me retinent vinctum formosæ vincla puellæ,
Et sedeo duras janitor antè fores.

mon humble toit, et je me contente du petit lit accoutumé, où reposent mes membres épuisés de fatigues. O qu'il est doux d'entendre mugir les orages, quand on presse contre son sein amoureux sa tendre Amante! Combien les pluies glacées que les vents d'hyver amènent, invitent au sommeil, quand on peut s'y livrer paisiblement! Que ce soit là mon sort. Qu'il soit riche celui qui brave les hasards de la mer, qui peut supporter les tristes frimats: pour moi qui vis content dans ma médiocrité, je ne m'adonnerai point à des voyages lointains; mais, je fuirai les chaleurs de la canicule, à l'abri d'une ombre champêtre rafraichie par un ruisseau fugitif. Ah! périssent tout l'or et toutes les richesses que récèle la terre, avant que mon absence coûte une larme à mon Amante! C'est à toi, Messala, de combattre sur la terre et sur les mers: c'est à toi d'orner ta maison des dépouilles ennemies; pour moi, ma belle Maîtresse m'arrête dans ses liens; et gardien fidelle, je veille à sa porte trop souvent lente à s'ouvrir.

Non ego laudari curo, mea Delia : tecum
  Dummodò sim, quæso, segnis inersque vocer.
Ipse boves modò, sim tecum, mea Delia, possim
  Jungere, et in solo pascere monte pecus;
Et, te dùm liceat teneris retinere lacertis,
  Mollis in inculta sit mihi sumnus humo!
Quid Tyrio recubare toro sine amore secundo
  Prodest, cùm fletu nox vigilanda venit?
Nam neque tùm plumæ, nec stragula picta soporem,
  Nec sonitus placidæ ducere possit aquæ.

Ferreus ille fuit, qui te cùm posset habere,
  Maluerit prædas stultus, et arma sequi.
Ille licet Cilicum vinctas agat antè catervas,
  Ponat et in capto Martia castra solo;
Totus et argento contextus, totus et auro
  Insideat celeri conspiciendus equo.

NON, ma Délie, je ne recherche ni les louanges, ni la gloire : et que m'importe qu'on me reproche mon indolence, pourvu que je sois avec toi ? Quand je me verrais obligé d'atteler mes bœufs, et de paître moi-même mes troupeaux ; ces soins rustiques me paraîtraient doux auprès de Délie. Que je puisse toujours te serrer dans mes bras mollement enlacés, et que je retrouve un doux repos sur les gazons enfans de la simple nature ! Que sert d'être couché mollement sur la pourpre (5), quand il faut veiller dans les pleurs, privé de l'objet de ses amours ? Alors les tapis brillans, le duvet, le murmure des eaux, rien ne rappelle le sommeil.

Oh ! quel cœur d'airain aurait celui, qui te possédant, préférerait la gloire des armes et le partage des dépouilles sanglantes arrachées à l'ennemi ? Qu'il traîne en triomphe une foule de vaincus ; qu'il déploie son camp dans le pays de ses conquêtes ; que magnifiquement vêtu et chamarré d'or, il s'offre à tous les regards, monté sur un coursier fougueux. . . . . .

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora;
te teneam moriens, deficiente manu.
Flebis et arsuro positum me, Delia, lecto;
Tristibus et lacrymis oscula mixta dabis.
Flebis : non tua sunt duro præcordia ferro
Vincta, nec in tenero stat tibi corde silex.
Illo non juvenis poterit de funere quisquam
Lumina, non virgo sicca referre domum.
Tu manes ne læde meos; sed parce solutis
Crinibus, et teneris, Delia, parce genis.

Intereà, dùm fata sinunt, jungamus amores.
Jam veniet tenebris mors adoperta caput.
Jam subrepet iners ætas; nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite.

Nunc levis est tractanda Venus, dùm frangere
postes

Ah ! je lui laisse sans regret ses plaisirs. Pour moi, que je te regarde encore, ô ma Délie, quand ma dernière heure sera venue ! Que je te presse en mourant de ma main défaillante ! Tu pleureras sur le bûcher funèbre (6), où je serai étendu : tu mêleras des baisers aux larmes de ta douleur : tu pleureras : ton cœur n'est pas dur comme la pierre, et inflexible comme l'acier. Les jeunes filles et leurs jeunes amans ne reviendront point l'œil sec des funérailles de TIBULLE. Mais toi, Délie, n'offense pas mes mânes : épargne tes beaux cheveux épars et tes joues délicates.

MAIS, tandis que les destinées le permettent encore, unissons nos amours. Trop tôt, et dans un temps incertain, la mort m'enveloppera de ses ténèbres ; bientôt l'âge froid et inutile s'emparera de moi : et me conviendra-t-il d'aimer et d'avouer que j'aime, lorsque mes cheveux auront blanchi ?

SACRIFIONS à Vénus (7), Déesse volage, tandis que je puis encore briser, sans

Non pudet, et rixas inseruisse juvat.
Hîc ego dux, milesque bonus. Vos signa, tubæque
Ite procul: cupidis vulnera ferte viris:
Ferte et opes. Ego composito securus acervo,
Despiciam dites, despiciamque famem.

honte, des verroux, et me livrer à des folies que l'amour fait pardonner. C'est dans cette guerre que je suis à la fois général habile et brave soldat. Loin d'ici, clairons bruyans, étendards pompeux : Portez des blessures et des richesses aux ambitieux et aux avares. Pour moi content de mon champ paisible, je méprise également et l'opulence et la pauvreté.

NOTES.

(1) *Et je répandrai sur l'autel de Palès des libations de lait.*

Palès était la divinité des bergers, qui avait les troupeaux sous sa protection. Delà les Palilies, fêtes célébrées dans les campagnes, le 19 Avril, par les Romains. Les paysans avaient soin de se purifier avec des parfums mêlés de sang de cheval, de cendres d'un jeune veau que l'on avait consumé dans le feu, et de tiges de féves. On purifiait aussi les bergeries et les troupeaux, avec de la fumée de sabine et de souffre. Ensuite, on offrait en sacrifice, à la Déesse, du lait, du vin cuit et du millet. La fête se terminait par des feux de pailles, et les jeunes gens sautaient par dessus et dansaient autour au son des flûtes et des tymbales. Ovide qui décrit au long toutes ces cérémonies dans le quatrième Livre de ses fastes, ajoute qu'à pareil jour, Remus et Romulus avaient jeté les premiers fondemens de Rome. On célébrait aussi cette solemnité dans les villes; mais avec moins d'appareil qu'a la campagne.

(2) *Blonde Cerès que les épis de nos moissons forment des couronnes que je suspendrai au parvis de ton temple.*

Cérès était fille de Saturne et de Rhée: elle apprit aux hommes l'art de cultiver la terre et de semer le

le blé, ce qui l'a fait regarder comme la Déesse de l'agriculture. Elle inspira de l'amour à Jupiter, son frère, qui, pour la tromper, prit la figure d'un taureau, et la rendit mère de Proserpine ou d'Hécate. Lorsque Pluton eût enlevé Proserpine, Cérès se mit à la chercher nuit et jour. Cependant la disette de grains désolait la terre privée de ses dons. Pan découvrit la Déesse. Les Parques députées par Jupiter l'attendirent, et la ramenèrent en Sicile où elle rendit à la terre sa fertilité.

On représente Cérès avec beaucoup de gorge, la tête couronnée d'épis, et tenant à la main une branche de pavot qui est une plante très-féconde ; ou entre deux petits enfans tenant chacun une corne d'abondance. On lui donne un char attelé de dragons ou de serpens ailés, avec une torche allumée, symbole du flambeau qu'elle portait la nuit pour chercher Proserpine. On ne se servait point, dans ses sacrifices, de couronnes de fleurs, mais de myrthe ou de Narcisse, pour marquer le deuil qu'elle avait porté depuis l'enlèvement de sa fille.

Il paraît que Cérès était familiarisée avec l'Inceste. Pour éviter les poursuites amoureuses de Neptune, son frère, elle se métamorphosa en jument, ce qui n'empêcha pas le Dieu de se satisfaire sous la forme d'un cheval. Cérès conçut le cheval Arion. C'est à cause de cette aventure que les Philagiens, au rapport de Pausanias, lui dressèrent une statue dont la tête était celle d'une jument avec sa crinière, et de cette tête sortaient des dragons et d'autres monstres: on l'appellait Cérès la noire. Cette statue ayant été

brûlée par accident, (car elle était de bois,) les Philagiens oublièrent le culte de la Déesse qui s'en vengea par une grande sécheresse. On eut recours à l'oracle qui répondit que, si les Philagiens ne rétablissaient pas les autels de la Déesse, la disette serait si grande qu'ils seraient obligés de manger leurs propres enfans.

Les Fêtes céréales avaient été instituées par Triptolème, fils de Céléus, roi d'Eleusis dans l'Attique, en reconnaissance de ce que Cérès, que l'on croit avoir été sa nourrice, lui avait appris l'art de cultiver le blé et d'en faire du pain. Toutes les solemnités de Cérès avaient cela de commun, qu'on les célébrait avec beaucoup de religion et de tempérance, jusques-là qu'on s'abstenait du vin et de tout commerce avec les femmes pendant ce temps, pour honorer une divinité qui s'était distinguée par sa sobriété et sa chasteté. Ces fêtes passèrent des Grecs aux Romains qui les célébraient pendant huit jours en Avril. Les Dames vêtues de blanc, y faisaient l'office de prêtresse, et les hommes habillés de la même couleur, celui de simples spectateurs. Toute personne en deuil, ou qui avait assisté à des funérailles, était exclue de cette solemnité. Entre autres observances, l'on ne mangeait que le soir après le coucher du soleil, parce que Cérès en avait fait de même en cherchant sa fille. On y courrait encore çà et là avec des flambeaux pour représenter les courses inquiètes de cette mère alarmée. On y portait en pompe, selon Macrobe, un œuf qui représentait, dit-on, le monde ou la terre que Cérès avait enrichie par le blé. Il n'était pas permis de divulguer les mystères de la Déesse.

LES Eleusinies, autres fêtes de Cérès, étaient, chez les Grecs, les cérémonies les plus solemnelles et les plus sacrées ; d'où vient qu'on leur donna par excellence le nom de mystères. On prétendait que la Déesse les avait instituées elle-même à Eleusis, ville maritime des Athéniens, en mémoire de l'affection et du zèle avec lequel elle y fut reçue. Ces solemnités n'étaient autres que celles instituées par les Egyptiens en l'honneur d'Isis ; car les Grecs prirent leurs Dieux et leur religion des Egyptiens. La ville d'Eleusis, où se célébraient ces mystères, était si jalouse de cette gloire, que, réduite aux dernières extrémités par les Athéniens, elle se rendit à eux à cette seule condition qu'on ne lui ôterait point les Eleusinies. Ces cérémonies, suivant Arnobe et Lactance, étaient une représentation de ce que les Mythologistes nous racontent de Cérès. On courrait avec des torches ardentes à la main ; on sacrifiait plusieurs victimes non-seulement à elle, mais à Jupiter ; on faisait des libations de deux vases qu'on répandait l'un du côté de l'orient, et l'autre du côté de l'occident ; on allait en pompe à Eleusis, en faisant de temps en temps des pauses où l'on chantait des hymnes, et on immolait des victimes : la loi condamnait à mort quiconque aurait osé publier ces mystères.

TERTULLIEN rapporte que la figure que l'on y montrait, et qu'il était si expressément défendu de rendre publique, était celle des parties naturelles de l'homme ; selon d'autres, c'était la figure de celles d'une femme. Voilà de ces contes dont chaque secte

ne manque pas de charger les sectes ennemies. Cicéron, qui n'était rien moins que superstitieux, soupçonne seulement, dans les Tusculanes, qu'on découvrait aux initiés la véritable histoire de Cérès et de sa fille, et qu'on les obligeait par la religion du serment à ne jamais révéler que ces deux prétendues Déesses n'avaient été que des femmes mortelles, de peur de décréditer par-là leur culte dans l'esprit du peuple. Au reste, il n'y avait rien d'écrit sur les mystères d'Eleusine ; et l'on croit que toutes ces initiations enveloppaient le dogme de l'unité d'un Dieu. Les grandes Eleusinies se célébraient dans le mois Badromion qui répondait à notre mois d'Août; et les petites au mois Anthistérion, qui répondait à notre mois de Janvier. On n'était admis à la participation de ces mystères que par dégrès : d'abord on se purifiait, ensuite on était reçu aux petites Eleusinies, et enfin admis et initié aux grandes. Ceux qui n'étaient que des petites s'appellaient mystes, et les autres Epoptes ou Ephores, c'est-à-dire inspecteurs ; il fallait ordinairement subir une épreuve de cinq ans, pour passer des petites Eleusinies aux grandes. Quoiqu'on ne sache pas précisément en quoi consistait l'Autopsie ou la contemplation claire des mystères, les anciens nous ont pourtant laissé quelques descriptions des cérémonies qui les précédaient. Comme on était persuadé que ceux qui y participaient, faisaient profession d'une vie innocente, et qu'après leur mort, ils habiteraient les champs élisées, on les purifiait, soit pour expier leurs fautes passées, soit pour leur faire acheter,

en quelque sorte, par ces premières épreuves, les biens dont ils devaient jouir un jour. D'abord un sacrificateur, qui, dans cette fonction, se nommait Hydranos, immolait à Jupiter une truie pleine; et après en avoir étendu la peau à terre, on faisait mettre dessus celui qui devait être purifié : ensuite après quelques ablutions qu'on faisait avec de l'eau de mer, on couronnait d'un chapeau de fleurs le postulant qui, après ces épreuves, pouvait aspirer à la qualité de myste, ou d'initié aux mystères.

Cérès avait encore d'autres fêtes, appellées Thesmophories, qui se célébraient dans l'Attique au mois Pyanepsion (Novembre), en l'honneur de Cérès Législatrice. Il n'était point permis aux hommes d'assister aux Thesmophories, et il n'y avait que les femmes de condition qui pussent les célébrer. Elles se rendaient vêtues de blanc à Eleusis, et faisaient porter par des filles choisies les livres sacrés.

(3) *Que la faux menaçante de Priape en écarte les oiseaux.*

Ce Dieu devenu si célèbre par les qualités surnaturelles que lui ont attribué les poëtes, était si nouveau dans la mythologie, qu'Hésiode n'en fait aucune mention. La fable dit qu'il était fils de Bacchus et de Vénus ; Junon jalouse de la Déesse des Grâces, fit tant par ses enchantemens, qu'elle rendit monstrueux et contrefait l'enfant que Vénus portait dans son sein. Aussitôt qu'elle l'eût mis au monde, elle l'éloigna de sa présence, et le fit élever

à Lampsaque, où il devint la terreur des maris ; car il est beaucoup de femmes qui disent comme l'Eglé de l'art d'aimer.

Ah ! garde-toi d'embellir ce qui reste,
Charmant satyre, hélas ! que deviens-tu ?

PRIAPE, trop aimé des belles, fut chassé de Lampsaque ; mais les habitans affligés d'une maladie extraordinaire, crurent que c'était une punition du mauvais traitement qu'ils avaient fait au fils de Vénus ; ils le rappellèrent chez eux, et dans la suite, il devint l'objet de la vénération publique. Priape est appellé, dans les poëtes, Hellespontique, parce que Lampsaque était située sur l'Hellespont dans l'Asie mineure.

PRIAPE était le Dieu des jardins : on croyait que c'était lui qui les gardait et les rendait fertiles. Voilà pourquoi les Romains mettaient sa statue, non-seulement dans les jardins potagers, mais aussi dans ceux qui ne portaient aucun fruit. Priape était représenté le plus souvent en forme d'Herme ou de Therme, avec des cornes de bouc, des oreilles de chévre, et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier. Ses statues sont quelquefois accompagnées des instrumens du jardinage, de corbeilles, d'une faucille, d'une massue pour écarter les oiseaux, ou d'une verge pour leur faire peur. On voit aussi sur des monumens de Priape, des têtes d'âne pour marquer l'utilité que l'on tire de cet animal pour le jardinage, ou peut-être, parce les habitans de Lampsaque offraient des ânes en sacrifice à leur Dieu. Priape était particuliérement honoré de ceux qui nourrissaient

des troupeaux de chévres et de brebis, ou des mouches à miel.

(4) *Et vous mes Lares, vous jadis protecteurs de mes riches domaines.*

Les Lares étaient chez les Romains les Dieux domestiques, les Dieux du foyer, les Génies protecteurs de chaque maison, et les Gardiens de chaque famille. On les appellait aussi Prœstites ou gardiens des portes. L'idée de leur existence et de leur culte paraît devoir sa première origine à l'ancienne coutume des Egyptiens, d'enterrer dans leurs maisons les morts qui leur étaient chers. Cette coutume subsista chez eux fort long-temps, par la facilité qu'ils avaient de les embaumer et de les conserver. Cependant l'incommodité qui en résulta à la longue, ayant obligé ces peuples et ceux qui les imitèrent, à transporter ailleurs les cadavres, le souvenir de leurs ancêtres et des bienfaits qu'ils en avaient reçus, se perpétua chez les descendans. Ils s'adressèrent à eux comme à des Dieux propices, toujours prêts à exaucer leurs prières. Ils supposaient que ces Dieux domestiques daignaient rentrer dans leurs maisons, pour procurer à la famille tous les biens qu'ils pouvaient, et détourner les maux dont elle était menacée : mais les particuliers qui ne crurent pas trouver, dans leurs ancêtres, des ames, des génies assez puissans pour les favoriser et les défendre, se choisirent des patrons et des protecteurs parmi les grandes et petites Divinités, auxquels ils

s'adressèrent dans leurs besoins. Ainsi s'étendit le nombre des Dieux Lares domestiques, dont Rome défendit d'abord le culte, qu'elle autorisa depuis expressément.

LES Lares de Rome, en particulier, avaient un temple, et leur fête, nommée Lararies, que Macrobe appelle la solemnité des petites statues, arrivait le 11 avant les Calendes de Janvier.

LES Lares domestiques étaient, à plus forte raison, représentés sous la figure de petits marmousets d'argent, d'ivoire, de bois, de cire et autres matières; car chacun en agissait envers eux suivant ses facultés. Dans les maisons communes, on mettait ces petits marmousets derrière la porte, ou au coin du foyer, qui est encore appellé le Lar dans quelques endroits du Languedoc. Les grands seigneurs les tenaient dans une chapelle nommée Laraire, et avaient un esclave chargé du service de ces Dieux. Les dévots aux Dieux Lares leur offraient souvent du vin, de la farine et des mets de leur table. Ils les couronnaient dans des jours heureux, ou de certaines solemnités, d'herbes et de fleurs, surtout de Violettes, de Thym et de Romarin. Ils leur brûlaient de l'encens et des parfums; enfin ils mettaient devant leurs statues des lampes allumées. Quand les jeunes enfans de qualité étaient parvenus à l'âge de quitter leurs *bulles*, petites pièces d'or en forme de cœur qu'ils portaient sur la poitrine, ils venaient les pendre au cou des Dieux Lares, et leur en faire hommage. Les bonnes gens qui leur attribuaient tous les biens et les maux qui arrivaient dans

leurs familles, leur faisaient des sacrifices pour les rémercier ou pour les adoucir ; mais d'autres moins traitables, se plaignaient toujours, comme la Philis d'Horace, de l'injustice de leurs dieux domestiques. Caligula fit jeter les siens par la fenêtre, *parce qu'il était*, disait-il, *très-mécontent de leur service.* Les voyageurs religieux portaient avec eux dans leurs hardes quelques petites statues des Dieux Lares. La victime ordinaire qu'on leur sacrifiait en public, était un porc.

La flatterie des Romains mit Auguste au rang des Dieux Lares, voulant déclarer par cette adulation, que chacun devait regarder ce criminel usurpateur comme le défenseur et le conservateur de sa famille.

(5) *Que sert d'être couché sur la Pourpre.*

Il y a au texte l'épithète de Tyrienne. Rien n'est plus commun dans les anciens que cette expression : *Pourpre de Tyr* ; parce que les Tyriens excellaient dans l'art de teindre la Pourpre. La beauté et la rareté de cette couleur l'avaient rendu propre aux Rois de l'Asie, aux Empereurs Romains, et aux premiers Magistrats de Rome. Les Dames même n'osaient l'employer dans leurs habits ; elle était réservée pour les robes prétextes de la première magistrature.

La Pourpre se vendait jusqu'à cent écus la livre ; les anciens la tiraient de deux petits coquillages de mer, nommés le Murex et le Purpura : tous les

deux sont univalves, ou composés d'une seule pièce, allongés en voûte, terminés en pointe et hérissés de piquans ; ils contiennent un petit poisson dont le suc servait à la teinture pourpre. La pêche de ces deux coquillages se faisait sur les côtes de Phénicie, d'Afrique, de Grèce et au tour de quelques îles de la Méditerranée. On avait extrêmement perfectionné, chez les anciens, les teintures en pourpre, dont on faisait plusieurs nuances, depuis le violet mêlé de rouge jusqu'au rouge clair le plus brillant.

(6) *Tu pleureras sur le bûcher funèbre.*

POUR sentir le prix de ce délicieux morceau, il n'est pas inutile de savoir les principaux détails des funérailles chez les anciens, et surtout chez les Romains, qui ont été un des peuples les plus religieux et les plus exacts à rendre les derniers devoirs à leurs parens et à leurs amis. Les funérailles, dit Pline, étaient chez les Romains une cérémonie sacrée.

AU moment où la personne mourait, le plus proche parent, et l'époux survivant, si la malade était mariée, donnait au mourant un baiser comme pour en recevoir l'ame, et lui fermait les yeux, qu'on lui ouvrait lorsqu'il était sur le bûcher, afin qu'il parut regarder le ciel. On lui fermait la bouche pour le rendre moins effrayant, et le faire paraître comme une personne dormante. On ôtait l'anneau du défunt, qu'on lui remettait lorsqu'on portait le corps sur le bûcher. On l'appellait plusieurs fois par

son nom à haute voix (c'est cet usage que l'on nommait Conclamation) ; et selon la qualité des personnes , on y employait les buccines et les trompettes. Ensuite on s'adressait aux Libitinaires , qui vendaient et fournissaient tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie des convois. Ils étaient ainsi appellés , parce qu'ils avaient leur magasin au temple de Vénus Libitine , où l'on gardait les registres des morts.

Les Libitinaires avaient sous eux des gens qu'on nommait Pollineteurs , et qui lavaient et embaumaient le cadavre. On a découvert , il y a deux siècles , à Rome , des tombeaux où l'on a trouvé des corps si bien conservés , qu'on les aurait pris , dit-on , pour des personnes plutôt dormantes que mortes.

Après que le corps était ainsi embaumé , on le révêtait d'une toge blanche , ou de l'habit distinctif de la plus haute dignité qu'il eut possédée. On l'exposait sur un lit de parade à l'entrée de sa maison , où l'on mettait un rameau de cyprès pour les riches , et pour les autres seulement une branche de Pin. Sept jours passaient ainsi, et lorsqu'ils étaient expirés , un hérault public annonçait le convoi. Si le défunt avait rendu des services considérables à la République , le peuple s'y trouvait ; et s'il avait commandé les armées , les soldats s'y rendaient aussi , portant leurs armes renversées le fer en bas. Les licteurs renversaient pareillement leurs faisceaux.

Le corps était porté sur un petit lit par les parens ou les fils du mort. Il paraissait ayant sur la tête une

couronne de fleurs, et le visage découvert, à moins que la maladie ne l'eût entiérement défiguré. La marche commençait par un trompette, et les joueurs de flûtes qui jouaient d'une manière lugubre. Ils étaient suivis de gens qui portaient des torches allumées. Proche du lit était un Archimime qui contrefaisait les manières du défunt, et l'on portait devant le lit couvert de pourpre, toutes les marques des dignités dont il avait été revêtu; les présens et les couronnes qu'il avait reçu pour ses belles actions; les étendards et les dépouilles qu'il avait remportés sur les ennemis. On y portait en particulier son buste en cire, avec ceux de ses aïeux, montés sur des bois de javeline, ou placés sur des chariots; mais on n'accordait point cette distinction à ceux qu'on nommait hommes nouveaux, et l'on ne portait pas les bustes de ceux qui avaient été condamnés pour crime, quoiqu'ils eussent possédés des dignités; la loi le défendait.

Les Affranchis du défunt suivaient cette pompe, avec le bonnet qui était la marque de leur liberté; ensuite marchaient les enfans, les parens et les amis, tous vêtus de noir. Les fils du défunt avaient un voile sur la tête: les filles habillées de blanc, avaient les cheveux épars sans coiffure, et marchaient nuds pieds. Après ce cortège venaient les pleureuses, femmes dont le métier était de faire des lamentations sur la mort du défunt; en pleurant, elles chantaient ses louanges sur des airs lugubres, et donnaient le ton à tous les autres. Si le défunt était une personne illustre, on portait son corps au

Rostra, ou tribune aux harangues, dans la place Romaine où la pompe s'arrêtait pendant que quelqu'un de ses enfans ou des plus proches, faisait son oraison funèbre.

De la Place Romaine, on allait au lieu ou l'on devait enterrer le corps ou le brûler; c'était ordinairement le champ de Mars; car on ne brûlait point les corps dans la ville. On y avait dressé d'avance un bûcher de larix, d'if, de pin, de mélèze, de frêne ou d'autres bois aisés à enflammer. Ce bois était arrangé en forme d'autel sur lequel on posait le corps vêtu de sa robe. On l'arrosait de liqueurs propres à répandre une bonne odeur, et de vin, de lait, et de miel; de plus, on jettait de l'encens, du cinnamome, des aromates sur le bûcher. On coupait au mort un doigt pour l'enterrer avec une seconde cérémonie; on lui tournait le visage vers le ciel; on lui mettait dans la bouche une pièce d'argent, qui était ordinairement une obole, pour payer le droit de passage à Caron.

Tout le bûcher, quelquefois orné de statues, était environné de cyprès, alors les plus proches parens y mettaient le feu, et tournaient le dos pour s'ôter la vue d'un si triste spectacle; puis ils y jettaient les habits, les armes et quelques autres effets du défunt. On immolait aussi des bœufs, des taureaux et des moutons, qu'on précipitait sur le bûcher. Quelques-uns des assistans se coupaient ou s'arrachaient des cheveux qu'ils y semaient. Il y a des exemples de personnes qui se sont tuées sur le bûcher de celles qu'elles aimaient. Plusieurs femmes

ont eu ce courage ? Cette coutume subsiste encore chez les Banianes. Le féroce Achille tua douze Troyens sur le bûcher de Patrocle ; et les Romains donnaient souvent après les funérailles des personnes illustres, des combats de Gladiateurs, des courses de chariots, des pièces de théâtre et des repas publics.

DÈS que le corps était brûlé, on en ramassait les cendres et les os, que le feu n'avait pas entiérement consumés. C'était la mère ou les sœurs, enfin les plus proches parens ou les héritiers qui en prenaient soin, afin que les cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher : on avait la précaution en y plaçant le corps de l'envelopper d'une toile d'amianthe : on lavait ensuite ces cendres et ces os avec du lait et du vin ; et, pour les placer dans le tombeau de la famille, on les enfermait dans une urne d'une matière plus ou moins précieuse. Je parlerai ailleurs des tombeaux de l'antiquité.

LE sacrificateur qui avait assisté à la cérémonie, jettait par trois fois sur les assistans, pour les purifier, de l'eau avec un aspersoir fait de branches d'ollivier ; enfin la pleureuse congédiait la compagnie par ces mots : vous pouvez vous en aller (*I. licet*). Alors les parens et amis du défunt lui disaient par trois fois, en l'appellant par son nom et à haute voix, adieu, adieu, nous te suivrons, quand notre rang marqué par la nature arrivera. On portait l'urne où étaient les cendres dans le sépulcre, devant lequel il y avait un petit autel où l'on brûlait de l'encens et d'autres parfums ; cérémonie qui était renouvellée de temps en temps,

de même que celle de jeter des fleurs sur la tombe.

A l'égard de ceux dont on ne brûlait point les corps, on les mettait ordinairement dans des bierres de terre cuite ; ou, si c'étaient des personnes de distinction, dans un tombeau de marbre creusé. On mettait encore dans ce tombeau une lampe, dite Perpétuelle, et quelquefois de petites figures de divinités, avec des fioles qu'on appellait Lacrimatoires, qui renfermaient l'eau des larmes qu'on avait répandu à leur convoi. On a trouvé dans quelques tombeaux des bijoux qui y avaient été mis avec les corps, parce qu'apparemment le défunt les avait fort chéris de son vivant.

(7) *Sacrifions à Vénus Déesse volage.*

CET ouvrage est consacré à Vénus ; il est inspiré par elle : il est naturel que l'on y trouve son histoire et celle de son culte. Je passerai rapidement sur les aventures très-connues de cette célèbre Déesse, et je parlerai avec plus de détail de son origine, de ses attributs, et de ses principaux temples.

TOUT le monde sait que la Déesse de l'Amour, dont j'examinerai plus bas la naissance, que l'on raconte de bien des manières, fit sur la terre les délices des hommes et des Dieux, quand les heures, chargées du soin de l'élever, la conduisirent dans l'Olympe. Elle était alors montée sur un char, traîné par deux colombes, dans une nuée d'or et d'azur, toute brillante de l'éclat de la jeunesse, et de la

beauté ; les grâces irrésistibles qui séduisent tous les cœurs la précédaient : sa démarche était douce et légère, comme le vol d'un oiseau qui fend les plaines de l'air ; elle répandait autour d'elle à chaque pas l'odeur divine de l'ambroisie ; ses cheveux, tantôt flottans sur ses épaules d'albâtre qu'ils ne cachaient pas, tantôt négligemment relevés avec une tresse d'or, ornaient encore sa beauté ; sa robe avait plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare dans ses plus beaux jours ; c'est ainsi que les Poëtes l'ont peint, mais sa ceinture mystérieuse, ce Ceste divin qui a immortalisé Homère et fait une divinité, renfermait en lui seul plus d'attraits que tout le reste de sa parure ; là se trouvaient tous les charmes. L'amour varié sous mille formes enchantéresses, les désirs toujours renaissans, la volupté et les jeux, les innocentes ruses, la douce ingénuité, et cet heureux enjouement qui donnerait des sens à la triste raison : c'est le modèle de la ceinture d'Armide.

Teneri e degni, e placide, e tranquille
Repulse, cari vezzi, e licte paci,
Sorrisi, parolette, e dolci stille,
Di pianto, e sospir tronchi, e molli baci ;
Fuse tai cose tutte, e poscia unite,
Ed al foco temprò di lente faci :
E ne formò quel si mirabil cinto,
Di ch'ella aveva il bel fianco succinto.

LA Reine des immortelles, Junon fut obligée d'emprunter ce Ceste, pour regagner la faveur du maître du monde, son époux.

VÉNUS

VÉNUS, qui de sa beauté suprême éblouissait les yeux des habitans de l'Olympe, fut livrée par Jupiter à un fils qu'il avait eu de Junon; cette Déesse avait fait là un assez vilain enfant. C'était Vulcain qu'on nous représente d'une taille prodigieuse, très-laid, fort mal-propre et tout noir de cendres et de fumée, parce qu'il s'occupait sans cesse à son noble métier de forgeron. Pour dernier agrément, il était boiteux, et voici comme il l'était devenu. Jupiter avait un jour suspendu en vrai brutal, mais en brutal tout-puissant, Junon au milieu des airs avec deux enclumes aux pieds; parce que son épouse avait excité une tempête pour faire périr Hercule, fruit des amours de son infidelle mari avec Alcmène. Vulcain sortit d'un palais d'airain, tout parsemé d'étoiles, qu'il s'était bâti dans le ciel, et courut au secours de sa mère. Jupiter reconnut cette piété filiale en le précipitant dans l'île de Lemnos, où il tomba en très-mauvais état, après avoir roulé tout un jour dans les airs; il resta boiteux de cette chute, et il y avait de quoi.

TOUT difforme qu'était ce Dieu, Jupiter l'ayant reçu en grâce, par le crédit de Bacchus, lui fit épouser la mère de l'amour, sans doute, pour être à jamais le modèle des maris; et la Déesse, qui n'était pas moins coquette qu'aimable et belle, ne lui fit grâce d'aucunes des suites ordinaires de l'hymenée. Ce n'est pas qu'elle ne le caressa très-tendrement quelquefois; car, comme dit un bon Suisse: *un homme est toujours un homme, et un mari est encore une espèce d'homme.*

VIRGILE nous a peint les tendres agaceries que Vénus employa un jour, pour avoir de la main de Vulcain une armure pour Enée, son fils chéri, dont Vulcain n'était pas le père. Elle enlace amoureusement son époux de ses bras d'albâtre, et le réchauffe dans un embrassement voluptueux; aussitôt une ardeur brûlante s'empare du Dieu; c'est une flamme céleste qui circule dans ses veines, et se répand dans tous ses membres, l'éclair qui s'échappe de la nue embrâsée, ne vole pas avec plus de rapidité d'un pôle à l'autre; Vénus voit avec une secrète joie l'effet de son adresse, et s'applaudit au fond de son cœur du pouvoir de sa beauté: ô Déesse! lui dit Vulcain, un éternel amour m'unit à toi, dispose de toutes les ressources de mon art, je t'offre tout ce que je sais exécuter avec les métaux; tout ce que je puis inventer de plus parfait; cesse par tes prières de douter de ton empire sur moi... A peine a-t-il fini ces mots, qu'il prodigue à Vénus les ardentes caresses qu'elle attendait; enivré de délices et de volupté, il trouve enfin sur le sein de son épouse un doux et tranquille sommeil. Montagne trouve que cette jouissance maritale est trop vivement décrite, et que Virgile n'a point conservé le costume.

LES amours nombreux de Vénus sont très-connus; Ovide nous a transmis l'histoire du désordre où elle fut surprise avec le Dieu Mars, de tout temps son favori, en présence de tous les Dieux, par l'adresse de Vulcain, et l'indiscrétion du Soleil. Sa passion pour Adonis, est peinte aussi dans les

métamorphoses, ainsi que la mort funeste de ce beau chasseur. Je toucherai légérement à ces aventures dans la suite de cette note, pour indiquer le sens probable de ces fables qui paraissent être autant d'allégories.

TOUT le monde connaît le fameux jugement de Pâris, qui fut la cause de la ruine de Troye. Vénus se trouvant aux noces de Thétis, lui fit présent d'une coupe d'or, sur laquelle était sculpté un amour. La Discorde piquée d'avoir été exclue du banquet céleste, jeta, au milieu des Dieux, cette pomme fatale qui troubla leur union. Il était écrit dessus : à la plus belle. Junon, Vénus et Pallas se la disputèrent. Jupiter les renvoya au jugement de Pâris, qui donna la pomme à Vénus. Delà l'enlèvement d'Hélène, que facilita la Déesse reconnaissante; delà la confédération des Grecs contre Troye, et la ruine de cette ville célèbre, que Vénus, et son Hector et son Énée défendirent vainement contre Junon et Minerve irritées. Passons à des détails plus ignorés, et résumons les choses les plus intéressantes que les anciens nous ayent transmises sur la naissance de Vénus, ses attributs, son empire, son culte et ses temples.

S'IL est une invention charmante dans la mythologie des anciens, c'est celle d'avoir personifié et divinisé l'ame de la nature, la faculté universelle de la génération; et d'avoir fait de la beauté, la Déesse des grâces et de l'amour. Mais, comme les fables des mythologues ne sont autre chose, que le résultat d'un mêlange infiniment varié d'allégories philosophiques

et d'opinions populaires ornées par les fictions des poëtes, il n'est pas étonnant que plusieurs détails en soient bizarres, inexplicables, et souvent peu d'accord entr'eux; c'est ce qui a lieu souvent dans l'histoire de Vénus.

D'UN côté, l'on nous dit que Jupiter le plus grand des Dieux et leur maître, eut de Dioné la belle Vénus; et de l'autre, on nous raconte que cette même Vénus est née des parties de la génération de Cœlus, coupées par Saturne son fils, et qui, tombées dans la mer, y formèrent une écume qui donna l'être à la Déesse de la Beauté. On aperçut alors, dit Hésiode, flotter sur la surface des eaux de la mer le groupe d'une écume blanche, qui produisait et formait dans son sein une jeune fille. Cette écume s'approcha d'abord de l'isle de Cythère, delà pressée par les flots, elle fut portée sur la côte de l'isle de Chypre, où le groupe s'étant tout-à-coup entr'ouvert, on vit sortir une jeune Déesse dont l'éclat, la beauté, la majesté étonnaient les regards. Dès le premier moment de sa naissance, l'aimable Déesse se présente à l'assemblée des Dieux, qui la reçoivent parmi eux. Le Dieu d'Amour l'accompagnait, et les plaisirs suivaient ses pas.

LES Grecs empruntèrent leur Vénus des Orientaux, qui avaient plusieurs systêmes de philosophie, d'après lesquels étaient inventées leurs fables. Les uns voulaient que l'air fut le principe de tout; d'autres prétendaient que ce fut l'eau, d'autres enfin assuraient que le feu était la force vivifiante

de la nature. Lorsqu'ils voulurent représenter la cause universelle sous l'emblême de Vénus, ils en firent de même, tantôt l'air, tantôt la mer, et tantôt une semence ignée qui tombe du ciel dans les eaux ; ce qui n'était, d'abord, qu'un emblême devint un être réel. Delà les fables.

CETTE force génératrice fut appellée chez les Assyriens, Mylitta ou Mylideeth, et selon les systêmes que les peuples divers se formèrent sur le principe vivifiant, son histoire varia. Ainsi Cicéron compte, d'après les anciens, quatre Vénus. La première était fille de Cœlus et de Dies; Platon ne lui donnait point de mère. La seconde était engendrée de l'écume de l'Océan, et c'est elle qui eut de Mercure, le second Cupidon. La troisième fille de Jupiter et de Dioné épousa Vulcain, et eut de Mars, Antéros et l'Harmonie. La quatrième est la Syrienne connue à Tyr ; sous le nom d'Astarté, et on lui donne Adonis, pour époux. Ces distinctions étaient nécessaires pour mettre un peu d'ordre dans ce qui va suivre.

LA première Vénus est plus connue sous le nom de Vénus Uranie ou Céleste. Elle unit, dès l'origine du monde, les deux sexes, et perpétua ainsi la race humaine. Cet attribut lui est commun avec la mère de l'Amour, ou la fille de Dioné. Elle était la cause universelle répandue dans toute la nature. Tout ce qui respire dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes de la mer, disait Orphée, est son ouvrage. Lucrèce assure qu'elle gouvernait le monde et qu'elle avait peuplé le ciel. En effet, selon

l'ancienne mythologie, Vénus Uranie était la mère des Dieux. Elle était vierge, exerçait un empire absolu sur les Parques, et présidait aux chastes amours. Les Assyriens l'honorèrent avant tous les autres peuples; c'est d'eux que les habitans de Paphos reçurent son culte, qu'ils communiquèrent aux Phéniciens, qui le transmirent à ceux de Cythère. La Déesse Mylitta adorée à Babylone, était donc la même qu'Uranie. Son culte était pur dans l'origine; mais il dégénéra, et les endroits où l'on s'assemblait, pour lui rendre hommage, devinrent des lieux de prostitution. Envain M. de Voltaire a voulu le nier, c'est un fait avéré et reconnu par tous les écrivains de l'antiquité, que les femmes se prostituaient à Babylone; une fois en leur vie, en l'honneur de cette Déesse. Elles attendaient dans son temple l'arrivée des étrangers; lorsqu'une femme y avait pris place, elle ne pouvait s'en retourner chez elle qu'un étranger ne lui eût jeté de l'argent sur les genoux, en lui disant, j'invoque la Déesse Mylitta; et qu'il n'eût joui d'elle hors du lieu sacré. Il y avait des coutumes à peu près semblables en quelques endroits de l'isle de Chypre, à Héliopolis, en Phénicie, et à Aphaque près du Liban. Dans cette dernière ville, les jours de fête de cette Déesse, on prétendait appercevoir aux environs du temple, un globe de feu ou une torche allumée. Les dons offerts à la Déesse, se mettaient sur les eaux du lac près de ce temple; s'ils lui étaient agréables, ils allaient au fond, autrement ils surnageaient. On devrait bien nous dire, pour

l'honneur de l'oracle, car il y en avait un dans ce temple, de quelle nature étaient les présens acceptés et rejetés. Peut-être étaient-ils nécessairement de plume ou de liége, quand ils devaient surnager; et nécessairement de plomb, quand ils devaient descendre au fond du lac; la Déesse inspirant à ceux qui venaient la consulter, de lui faire des présens tels qu'il convenait à la véracité de ses oracles.

La Déesse de Syrie passait aussi pour une Vénus; on la regardait comme la nature et la première cause qui, de l'humidité, tire les principes et les semences de toutes choses. Il tomba du ciel, dans l'Euphrate, un œuf d'une grosseur merveilleuse. Les poissons l'ayant roulé sur le rivage, des colombes le couvèrent, le firent éclore, et Vénus en sortit. Jupiter mit ces poissons au nombre des astres, à la prière de la Déesse; c'est pour cette raison que les Syriens révéraient les poissons et les colombes, et n'en mangeaient point. La Vénus Syrienne que l'on appellait Atergatis, passait pour avoir les deux sexes; d'où venait cet usage de porter des habits d'hommes et de femmes, pour célébrer les cérémonies de son culte. On peut démêler encore ici l'allégorie, car quelques philosophes regardaient l'eau et le feu, celui-ci mâle et l'autre femelle, comme la cause de la génération universelle.

La Déesse honorée en Europe sous le nom de Vénus Uranie, était donc la Déesse que l'on adorait dans tout l'Orient. Les Arabes l'appellaient Alilat ou Alitta; les Assyriens, Mylitta; les Perses,

Mithra ; les Phéniciens, Astarté ; les Ascalonites, Derceto ou Atergatis ; les Chaldéens, Déléphat ; les Babyloniens, Salambo ; les Sarrasins, Cabar.

On lui donnait Adonis pour époux. L'on célébrait à Byblos les orgies d'Adonis. Ce beau jeune homme, né de l'inceste de Myrrha avec Cynire, son père, avait été tué par un sanglier dans ce pays. Tous les ans, on se lamentait en commémoration de ce malheur, et après un long deuil, on faisait des sacrifices funéraires à Adonis. Le jour suivant, on assurait qu'il vivait : on exposait à l'air sa statue, et l'on se rasait la tête en son honneur. Toutes les femmes qui ne voulaient pas lui consacrer leur chevelure, étaient exposées en vente, pour se prostituer un seul jour, et l'argent qu'on en retirait, était appliqué aux sacrifices offerts à Vénus.

On prétend que les physiciens entendaient par Adonis, le soleil ; par Vénus, l'hémisphère supérieur de la terre, dont, suivant les anciens, nous n'occupons qu'une partie ; et par Proserpine, l'hémisphère inférieur. Lorsque le soleil en parcourant les douze signes du zodiaque, entre dans les six inférieurs, Vénus est alors censée pleurer, parce que Proserpine retient Adonis auprès d'elle ; mais lorsqu'il se rapproche de notre hémisphère, elle reprend sa gaieté. N'en déplaise à Macrobe qui nous a transmis cette physique, elle est fort inexacte ; puisque le soleil n'est jamais plus près de nous qu'en hiver. Quoiqu'il en soit, une statue de la Déesse sur le mont Liban, avait la main gauche

dans sa robe, la tête couverte. On croyait voir couler des larmes de ses yeux, et cette image représentait l'hiver.

VÉNUS était en grande vénération en Egypte, et même quelques villes honoraient, par respect pour elle, la vache que l'on croyait appartenir à la Déesse, à cause de l'ardeur qu'elle a pour le plaisir. Les ténèbres étaient le principe de tout dans la théologie de ce pays. Aussi avait-on fait de la nuit Vénus, que l'on nommait Athor, qui signifie encore, chez les Cophtes, la nuit. Le prétendu Orphée, qui a beaucoup puisé dans les livres sacrés des Egyptiens, dit dans l'hymne de la nuit, je te chanterai, ô nuit! mère des Dieux et des hommes! *nuit principe de tout, et que nous appellerons Vénus;* et dans l'hymne à Vénus: *Tout vient de toi: tu as uni le monde: tu exerce un empire souverain sur les trois Parques: tu donne la vie à tout ce qui est dans le ciel, sur la terre, dans la mer et dans l'abîme.* Ainsi l'on croyait que la monarchie de Vénus s'étendait plus que celle d'aucune autre Divinité. Le Ciel fut le partage de Jupiter; la mer celui de Neptune; l'enfer celui de Pluton: mais Vénus régnait dans ces trois mondes; elle était l'ame de la nature; cette allégorie, avec celle de l'amour, me paraît la plus belle et la plus ingénieuse de toute la mythologie. Les Egyptiens appellaient la terre Vénus, et le soleil l'Amour; car, disaient-ils, de même que la terre ne peut rien sans la douce chaleur du soleil, de même Vénus ne peut rien sans l'Amour. Ils représentaient

Mars et Vénus dont les amours sont si célèbres, par deux éperviers, parce que les oiseaux sont infatigables en amour. Ils les peignaient aussi sous l'emblême de deux corneilles, l'une mâle, l'autre femelle, parce que cet oiseau pond deux œufs; d'où naissent un mâle et une femelle qui ne se quittent jamais.

L'ISLE de Chypre était consacrée toute entière à Vénus. Delà les descriptions charmantes que l'on en a données. On y jouissait, disent les poëtes, d'un printemps éternel; la terre fertile y prévenait tous les souhaits; les troupeaux y paissaient sans nombre: les vens semblaient n'y régner que pour y répandre par tout l'esprit des fleurs. Les oiseaux y chantaient sans cesse; les bois y semblaient harmonieux: les ruisseaux murmuraient dans les plaines; une chaleur douce faisait tout éclore; l'air ne s'y respirait qu'avec la volupté. Paphos, une des principales villes de cette isle, était spécialement consacrée au culte de cette Déesse. Amathonte, autre ville de Chypre, était remarquable par une statue de la Déesse, qui avait une barbe, le corps et l'habit d'une femme, avec un sceptre, et les parties sexuelles de l'homme. Il y avait encore à Amathonte, un temple de Vénus et d'Adonis. Cynéras avait institué des mystères en l'honneur de Vénus, où l'on présentait aux initiés du sel, un phallum ou instrument de la génération, et les initiés lui offraient une pièce d'argent. Ovide prétend que c'est à Amathonte que parurent les premières courtisannes. Les Propœtides, dit-il, ayant osés nier la divinité

de Vénus, elles se prostituèrent les premières par un effet de sa colère. Argos en Chypre, était remarquable par le temple d'Apollon Erythius, où Vénus trouva le corps d'Adonis après sa mort; elle l'enlèva, après avoir fait part de sa douleur à Apollon qui la conduisit sur le rocher Leucas, si connu des amans malheureux, d'où il lui conseilla de se précipiter. La Déesse le crut, suivit son conseil et se trouva guérie. Il me semble qu'il était des manières plus douces de consoler la Déesse de la Beauté.

Le palais de Vénus, ouvrage de Vulcain, son mari, était à Idalie, autre ville de Chypre; le Dieu l'avait construit dans les premiers transports de son amour, lorsqu'il reçut la Déesse des mains de Jupiter. Le palais était sur un mont escarpé, inaccessible aux hommes; car il était permis d'être jaloux de la belle Vénus qui ne dédaignait personne. La rigueur des hivers, l'ardeur brûlante des étés, ne se fait jamais sentir sur ce mont; les orages craignent de s'en approcher; un printemps perpétuel y règne; une plaine spacieuse en occupe le sommet; une muraille d'or l'environne et en interdit l'entrée; des fleurs éternelles y croissent sans culture, et connaissent seulement la douce haleine des zéphirs : on voit en ces beaux lieux un bocage touffu, où ne sont admis que les oiseaux qui ont remporté le prix du chant au jugement de la Déesse; les vaincus vont ailleurs cacher leur honte; les arbres y sont sensibles à l'amour; ils aiment et sont aimés : le palmier se baisse sur sa compagne; le peuplier soupire pour le peuplier, le plane pour

le plane, et l'aune répond au doux murmure de l'aune. Là coulent deux fontaines, l'une est douce, et l'autre communique même au miel l'amertume de ses eaux. C'est, dit-on, dans leurs ondes que Cupidon trempe ses flèches. Mille petits amours, le carquois sur l'épaule, jouent sur leurs bords; ils sont frères et se ressemblent; les nymphes leur ont donné le jour. Vénus reconnaît seulement Cupidon, pour son fils; c'est lui qui gouverne l'époux de Junon avec la houlette de Vénus; c'est lui qui, l'arc à la main, se fait obéir des Dieux, du ciel et des astres; c'est lui qui perce de ses traits les maîtres du monde. Dans ce beau lieu habitent la licence sans contrainte, la colère des amans, si facile à appaiser, les veilles égayées par le vin, le sommeil acheté par les plaisirs, les larmes qui n'ont point encore appris à couler, la pâleur touchante des amans, l'audace chancelante dans un premier combat, les craintes douces et chères, et la volupté timide. Les parjures voltigent sur leurs ailes légères, et la jeunesse altière et folâtre interdit à la vieillesse l'entrée du bocage. Le palais de la Déesse réfléchit de mille manières les rayons du soleil; il est d'or, et de pierreries enchâssées avec art; les poutres en sont d'émeraudes, les colonnes d'hyacinthe, les murailles de béril, le seuil des portes de jaspe, et l'on foule aux pieds l'agathe; on y respire les plus doux parfums; les grâces sont debout à côté de la Déesse; l'une lui verse le nectar, et les deux autres donnent à sa chevelure ces charmes enchanteurs, et cette voluptueuse négligence que

l'art n'égalera jamais. Telle est à peu près l'idée que Claudien nous donne du palais de Vénus; ce fut là que se rendirent Junon et Pallas, pour prier la Déesse d'inspirer à Médée de l'amour pour Jason. La mère de Cupidon fit alors usage, pour la première fois, de l'yunx. (Voyez les notes de l'Élégie IIe., Note 6.)

L'ISLE de Cythère disputait à celle de Chypre, la gloire d'avoir vu aborder Vénus au sortir de l'élément qui lui donna naissance. Béroé l'emportait, dit-on, sur l'une et sur l'autre. Cette ville était très-ancienne, très-célèbre, très-bien située; et les grâces s'y plaisaient plus que par tout ailleurs. On raconte que Béroé avant d'être une ville, était une nymphe, fille de l'Océan et de Thétis, et portait le nom d'Amymone. Selon une autre tradition, Béroé était fille de Vénus et d'Adonis. La Déesse la mit au monde sur le livre des loix de Solon, à la manière des femmes de Lacédémone, qui accouchaient sur un bouclier.

ON voyait à Cythère un temple d'Uranie, très-respecté, et le plus ancien que la Déesse ait eu en Grèce. Sa statue la représentait armée. L'épithète de Cythéréenne, lui vient de cette isle; et elle est souvent employée seule sous le nom de Vénus.

A Elis, elle avait un temple et une statue qui portait le nom de Céleste. Elle était d'or et d'ivoire, et c'était un ouvrage de Phydias; la Déesse avait un pied sur une tortue. Plutarque donne à cet emblême, l'interprétation du silence et de la vie

sédentaire à laquelle les femmes mariées doivent se condamner. On pourrait cependant soupçonner une autre raison prise de la nature des tortues. Le mâle parmi les tortues terrestres, dit Elien, est très-ardent en amour; la femelle au contraire ne s'y prête qu'avec répugnance, parce qu'étant posée sur le dos dans la jouissance, le poids de son écaille lui rend très-difficile de se retourner, lorsque le mâle l'a quittée, et qu'après cela elle reste en proie aux animaux et surtout à l'aigle. Le même auteur ajoute que le mâle emploie toutes sortes de ruses et de petits soins pour l'engager à se rendre, et que la femelle finit par oublier le danger pour se livrer au plaisir.

On voyait à Sycione, un temple de la Déesse, où il n'était permis d'entrer qu'à une femme qui en était gardienne, et qui, dès qu'elle en faisait les fonctions, s'abstenait de tout commerce avec son mari. Une jeune vierge en était la prêtresse, et son sacerdoce ne durait qu'un an. La Déesse qu'on voyait du seuil de la porte était représentée assise; elle était d'or et d'ivoire, et avait la tête surmontée d'une espèce de petit toit en forme de parasol, et tenait d'une main un pavot, et de l'autre une pomme, on lui offrait en sacrifice les cuisses de toutes sortes de victimes, excepté celles des porcs qu'elle abhorrait autant qu'elle aimait les moineaux et les cygnes et les colombes, soit parce qu'un sanglier avait donné la mort à Adonis, soit parce que c'était une espèce immonde.

Uranie avait à Athènes un temple, près duquel

elle était représentée par une pierre quadrangulaire ; l'inscription gravée sur cette pierre, portait qu'elle était plus ancienne que les Parques, sur lesquelles elle exerçait, comme j'ai dit, un souverain empire ; on lui sacrifiait une génisse. Vénus avait dans le même temple, une statue, ouvrage d'Alcamène Athénien, et l'une des plus belles qui fut à Athènes. Lucien voulant faire le portrait d'une beauté accomplie, emprunte de cette Vénus le sein, les bras et les mains.

CORINTHE fut une des villes qui marqua plus de vénération pour Vénus. Quoique Pégaze soit ordinairement le type des médailles de Corinthe, on y voit souvent aussi celui de Vénus. Son temple, dans cette ville, était si riche et si fréquenté que mille femmes consacrées par des personnes de différens sexes, le desservaient. Le proverbe, *il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe*, vient selon Strabon, de la facilité que trouvaient les étrangers de faire de grandes dépenses dans cette ville, et surtout de se ruiner avec les prêtresses de Vénus.

CEPENDANT les Grecs conservèrent chez eux le culte d'Uranie dans toute sa pureté, et ils imaginèrent deux autres Vénus, pour présider à la volupté et aux plaisirs. Delà le culte chaste de Vénus Uranie, et celui de Pandémos qui était tout volupté. Celle-ci était la Déesse des grâces, la mère des amours, et inspirait aux deux sexes cette douce, puissante, et quelquefois terrible impulsion de s'unir. Thèsée plaça, près de la statue de cette Vénus, celle de Pitho, la Déesse de la persuasion. L'allusion

est sensible, et c'est par la même raison que la Déesse de la Beauté s'appellait *Suada*, parce qu'elle persuade tout ce quelle veut.

PANDÉMOS était représentée à Élis assise sur un bouc sur la balustrade d'une pièce de terre, attenant le temple de la Déesse; cette statue, ouvrage de Scopas, est de bronze, ainsi que le bouc. Cet animal très-lascif est sans doute ici le symbole des plaisirs les plus effrénés. On voit dans la planche 100e du premier volume de l'antiquité, expliquée de Dom de Montfaucon, la Déesse sur les flots, étendue sur une chèvre qu'elle tient par la barbe; elle est accompagnée de Néréïdes et de Cupidons montés sur des dauphins.

SI l'on orna Vénus Uranie des vertus des femmes honnêtes, on distingua Pandémos, par les vices des courtisannes; les miroirs, la toilette, les parfums; bien éloignée de la chaste Pallas qui se baignait et ne se parfumait pas, Vénus aimait les parfums. Celui dont elle relevait sa beauté, s'appellait par excellence Beauté. Les anciens la représentaient avec un miroir. On voit, dans les antiquités d'Herculanum, une jeune femme que l'on croit une Vénus assise, tenant un miroir dans lequel elle se mire, et de l'autre main soulevant une tresse de ses cheveux. Vénus avait un soin particulier de sa belle chevelure, et se servait d'un peigne d'or. Une réflexion de Lucien sur les deux amours, nous montre assez ce que les anciens pensaient des deux Vénus; l'un, dit-il, impétueux excite une agitation violente; il est orageux comme

la

la mer dont il tire son origine, et les passions qu'il produit peuvent être comparées à des tempêtes occasionnées par Vénus *Populaire*. L'autre est *Céleste* : il nous attire comme avec une chaîne d'or : bien loin de faire des blessures incurables et profondes, il nous conduit à la jouissance d'une beauté pure qui ne souffre point d'altération. Ses transports ne font qu'élever l'esprit et nous rapprocher des Dieux.

MAIS Vénus *populaire* était, comme il est assez simple, plus adorée que Vénus *Céleste*, et il n'est point d'excès qu'on n'eût, en quelque sorte, sanctifiés par elle. Il y avait à Abyde un temple consacré à Vénus *Courtisane*, à l'occasion que voici : La ville se trouvait réduite au plus dur esclavage par des troupes. Les soldats s'étant enivrés un jour de fête, et ayant pris avec eux un grand nombre de ces courtisanes, une d'entre elles déroba les clefs de la ville, passa par-dessus le mur, et alla avertir les Abydéniens qui massacrèrent la garnison, et recouvrèrent leur Liberté. Ce fut dans une occasion à peu près pareille, que les Athéniens placèrent une Vénus auprès de la statue qu'ils érigèrent en l'honneur de la courtisane Léena. Le tyran Hippias l'ayant fait expirer dans les tourmens, pour la forcer à révéler les secrets des braves citoyens qui avaient conspiré contre lui, la République éleva, après l'expulsion des tyrans, une statue à Léena sous la figure d'une lionne, et placèrent auprès d'elle une Vénus qui indiquait sa profession.

IL serait à désirer qu'on n'eût jamais saisi que de tels prétextes pour élever des temples à la Déesse

de la beauté. Mais, que dire, par exemple de Vénus *Péribasia ou Divaricatrix*, que l'on ne peut guère traduire que par *Vénus la Remueuse*; car c'est à l'art de varier les mouvemens de la volupté, et pour tout dire la souplesse de ses cuisses et de ses reins, que cette épithète était consacrée; en un mot tout ce qui avait rapport à la passion de l'amour dépendait absolument de Vénus. C'est ce qui a fait attribuer à la vengeance de cette Déesse, la fureur utérine qui a porté certaines femmes à des excès incroyables, et les désordres honteux de quelques hommes. La prostitution des Propétides fut, comme on l'a vu, la peine du mépris qu'elles avaient fait de Vénus. Phédre regarde sa passion pour Hyppolite, son beau fils, comme un effet de la vengeance de la Déesse contre toute la famille du Soleil. Circé, Médée, Pasiphaé et Dircé, éprouvèrent en effet le même courroux et la même peine. La punition des femmes de Lemnos, vint de ce que le filet où Vulcain enveloppa sa femme au moment où Mars en jouissait, avait été fabriqué dans cette isle. Egialée fut punie d'une ardente lubricité, parce que Diomède, son mari, avait blessé Vénus devant Troye. Hyacinthe fut le fruit des amours secrets de Clio, parce que cette Muse avait osé reprocher à Vénus d'aimer Adonis; je ne sais si la chaste Déesse trouva cette punition cruelle. L'Aurore ne fut point exempte des poursuites de la mère de l'Amour, parce qu'elle avait partagé celui de Mars. Elle était sans cesse tourmentée d'une passion violente, qu'en sa qualité de Déesse elle satisfaisait

aisément. La vengeance que Vénus tirait des hommes était encore plus cruelle. Les Scythes qui pillèrent son temple d'Ascalon, furent frappés, ainsi que leurs descendans, de la maladie des femmes, selon Hérodote; ce que l'on a expliqué par les hémorroïdes, les maladies vénériennes, ou le goût des hommes pour les hommes.

MAIS les anciens reconnurent aussi une Vénus qui détournait de l'amour déréglé, et faisait revenir de ses excès; c'était avec une sorte de justice, disait Caton; car c'est à ceux qui ont causé les grands maux à les faire cesser. Elle fut appellée Vénus *Apostrophia*, chez les Grecs, et Vénus *Versicordia*, chez les Romains, qui lui érigèrent un temple.

J'AI parlé de la naissance de Vénus au sein des flots : les Grecs ajoutaient à cette fable; Vénus n'aborda pas à Chypre ou à Cithère aussitôt après sa naissance; elle demeura assez long-temps dans la mer, et n'en sortit que pour monter au ciel. Pendant son séjour dans cet élément, elle fut très-éprise du beau Néritès, fils de Nérée et de Doris, fille de l'Océan, plus beau que tous les hommes, et même que les Dieux, et le rendit heureux, montant au ciel. Quand le destin l'appella au ciel, elle voulut y placer l'objet de son amour, mais l'ingrat Néritès dédaigna cet honneur. Vénus lui avait offert aussi des ailes; mais, ayant encore rejeté cette faveur, la Déesse le changea en un coquillage du même nom, et prit, pour l'accompagner au ciel, Eros (l'Amour), jeune et beau ainsi que Néritès, et lui

donna les ailes qu'elle avait destinées à celui-ci.

IL y a, comme je l'ai déjà insinué, une explication très-probable de la naissance de Vénus, sortant du sein des eaux. C'était l'opinion des plus anciens philosophes et particulièrement de Thalès, que l'eau était le principe de tout ; parce que la semence, source de la vie des animaux, est humide ; que les plantes se desséchant, si elles viennent à manquer de la sève d'où elles tirent leur nourriture, c'est un indice que l'humidité est le principe de leur végétation ; qu'enfin le feu même du soleil et des astres, et par conséquent le monde entier, étaient entretenus par les exhalaisons de l'eau ; ce qui a fait dire à Homère, que l'Océan était le principe de tous les êtres. Son imagination était trop riche pour s'arrêter à cette idée, et, par de séduisantes fictions, il créa les Dieux que le vulgaire adora comme des êtres réels : il était naturel qu'en personnifiant la Déesse, que l'on voulait rendre la cause universelle, on en fit la mère de tous les êtres, la reine des amours, et une beauté parfaite : telle est l'origine de la divinité de Vénus.

ON sent que cette Déesse sortant du sein des eaux avait dû inspirer plus d'un artiste. Nous avons une Ode d'Anacréon sur un disque où elle était ainsi représentée. On voyait sur ce disque, la mer et Vénus au milieu surnageant sur les flots jusqu'à la ceinture. La Déesse paraissait fendre les ondes avec ses épaules d'albâtre, et sa gorge de roses, et brillait comme un lys parmi les violettes. Autour d'elle étaient des Dauphins, et toute sorte de poissons

qui sautaient de joie; mais le monument de ce genre le plus célèbre, c'est la Vénus *Anadyomène* d'Appelles. On prétend que la célèbre Phryné en fut le modèle. Cette courtisane se dépouilla de ses habits, et ayant détaché sa chevelure, elle se baigna dans la mer à la vue de tous les Grecs que la fête de Neptune avait attiré à Eleusis. Appelles la peignit en cet état. Voici la description de ce tableau admiré de toute la Grèce, et si célébré par les anciens.

La Vénus d'Appelles est représentée dans le moment qu'elle paraît au jour; elle est dans l'ignorance de ses charmes, et ne témoigne aucune surprise; elle n'a besoin ni d'effort, ni de mouvement; Déesse, et sans passion, l'ingénuité l'accompagne; elle est occupée de sa parure naturelle; elle arrange et dispose ses cheveux; le soin qu'elle apporte pour les essuyer prouve qu'elle vient de sortir de l'eau; ainsi l'attitude qu'Appelles a préférée, dit M. de Caylus, est savante sans le paraître, faite par un action convenable au sexe et à l'âge, agréable, parce qu'elle est dans la nature, que l'œil le plus sévère ne peut y remarquer la moindre affectation, et qu'enfin sous l'enveloppe la plus simple et la plus juste, l'esprit charmé n'a nul besoin de sous-entendre, et qu'il ne peut y parvenir sans le secours de la réflexion. Il existe un monument de bronze antique et un tableau du célèbre Titien, fait d'après l'idée d'Appelles. L'ouvrage de celui-ci était dans un temple d'Esculape à Cos, patrie d'Hyppocrate. La Grece entière s'accorda, pour donner à cette Vénus le nom d'Anadyomène, en adoptant le moment dont il avait

fait choix dans les vers d'Hésiode ; c'est-à-dire essuyant ses cheveux, lorsqu'elle sort de l'écume de la mer dont elle avait été formée.

VOICI quelques pièces de vers traduites de l'Anthologie, et faites à l'occasion de ce beau monument.

1. VOYEZ Vénus sortant du sein de l'onde, qui vient de lui donner le jour, c'est l'ouvrage du pinceau d'Appelles : considérez la Déesse qui a saisi de ses belles mains sa chevelure toute trempée ; comment elle exprime de ses cheveux humides l'écume blanche dont elle vient de naître. Minerve et Junon avouant désormais leur défaite, diront elles mêmes : Charmante Vénus, nous ne vous disputons plus le prix de la beauté.

2. APPELLES vit Cypris au moment de sa naissance, lorsqu'elle sortit toute nue du sein de la mer qui l'avait enfantée. Le Peintre offre à nos regards la Déesse, telle qu'il l'apperçut en ce momente ouverte d'écume, et l'exprimant de ses cheveux avec ses belles mains.

3. LORSQUE Cypris toute trempée de l'écume qui découle de ses beaux cheveux, sortit nue du sein des flots, elle porta d'abord ses mains sur la chevelure qui couvrait ses belles joues ; elle exprimait ainsi de ses cheveux humides, l'eau écumante de la mer. La Déesse montrait son sein à découvert, et tout ce qu'il est permis d'exposer à la vue.

MAIS, si Vénus est aussi belle en effet qu'elle le paraît dans ce tableau, qu'à la vue de la Déesse toute la fierté de Mars s'étonne et se confonde.

4. LA mer venait d'accoucher, et la Reine de

Paphos qui sortait de son sein, avec les secours de la main d'Appelles, ouvrait, en ce moment, pour la première fois, ses beaux yeux à la lumière : vous dont les regards sont attirés par ce tableau, hâtez-vous de vous en éloigner de peur que l'écume que la Déesse exprime de ses cheveux humides, ne réjailliss se sur vous. Si Venus disputant la pomme, dévoila jamais aux yeux de Pâris tous les charmes qu'elle étale ici: c'est bien injustement que Pallas a ruiné de fond en comble la ville de Troye.

Sur la base du trône de Jupiter à Olympie, il y avait une Vénus qui était, au sortir de la mer, reçue par l'Amour et couronnée par Pitho, la Déesse de la Persuasion.

Vénus étant née de la mer, il était naturel qu'elle présidât à cet élément; aussi avait-elle un grand nombre de temples sur ses rivages. Une anecdote prouvera quel empire on lui supposait sur l'orageux Océan. Érostrate, citoyen de Naverate, acheta à Paphos une petite statue de Vénus; ses affaires terminées, il retourna à Naverate près des côtes d'Égypte ; il fut accueilli d'une tempête qui mit le vaisseau à deux doigts de sa perte. Les passagers et les matelots se réfugièrent auprès de la statue de la Déesse. A l'instant, il parut beaucoup de myrtes qui répandirent une odeur agréable, et rendirent l'espérance aux matelots. Les vents s'appaisèrent, le soleil reparut, et le vaisseau entra heureusement dans le port. Il y avait à Epidaure sur le bord de la mer une statue de Vénus qu'une femme nommée Anyte

célébra par cette inscription : » Ce lieu est consacré à » Vénus; elle se plaît toujours à voir la mer de dessus » le rivage, afin de favoriser la navigation des mate- » lots ; la mer, en voyant cette belle statue, craint de » s'irriter ».

GNIDE était très-célèbre par le culte de cette Déesse. La Vénus de Gnide dût sa célébrité à la fameuse statue que Praxiteles en avait faite pour les Gnidiens; on dit que Phryné lui servit de modèle, (car cette fameuse courtisane était celui de toutes les Vénus), pour ce chef-d'œuvre qui paraissait animé. Aussi avait-on fait en l'honneur de Praxiteles une épigramme dont voici le sens : c'est Vénus qui parle :

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis ;
Mais Praxiteles ; où m'a-t-il vue ?

PRAXITÈLES avait fait deux Vénus : l'une vêtue et l'autre nue; elles étaient de même prix. Il en laissa le choix aux habitans de Cos, qui donnèrent la préférence à la première; la seconde fut vendue aux Gnidiens. On faisait le voyage de Gnide, pour voir le temple de Vénus, qui était au milieu d'un bois charmant, et la statue de la Déesse était au milieu. Le temple était absolument ouvert, afin qu'on pût l'appercevoir de tous les côtés.

J'AI dit comment Vénus traitait le pauvre Vulcain; elle ne dédaigna pas plus les hommes que les Dieux; Mars, Mercure, Butès, Adonis, Anchise, et mille autres, obtinrent ses faveurs; ce dernier était Pâtre. Il y a une épigramme assez jolie sur un tableau où

l'aventure de Vénus, décélée par le Soleil et surprise dans les bras de Mars, était représentée : l'artiste avait peint le Dieu et la Déesse au moment de la jouisssance ; le Soleil entrait par une porte, et stupéfait à cette vue, peut-être jaloux, il ne savait quel parti prendre ; l'épigramme dit : *ô Soleil! jusques à quand conserveras-tu ta colère, tu l'exprimes encore sur ce tableau tout inanimé qu'il est.* C'était à Syracuse, que Vénus *Callipiges*, ou aux belles fesses, avait un temple. Athénée nous a conservé la raison de ce surnom. Deux paysannes d'une grande beauté se disputaient l'avantage d'avoir de plus belles fesses ; elles se soumirent au jugement d'un jeune homme qu'elle rencontrèrent sur le grand chemin ; le nouveau Pâris se décida pour la plus jeune dont il devint amoureux ; de retour à la ville, il raconta son aventure à son frère, qui trouva l'aînée si belle, quoiqu'elle n'eût pas remporté le prix, qu'elle gagna son suffrage et son cœur. Les gens du pays les appellèrent *Callipiges*, et ce fut, en mémoire de cet événement, que l'on bâtit un temple à Vénus sous ce titre.

Vénus *Erycine*, avait en Sicile un temple qui, pour la richesse, était la Notre Dame de Lorette de l'antiquité.

Quand les Romains, imitateurs des Grecs, ne se seraient pas conformés aux coutumes de ceux-ci, pour ce qui regarde en général le culte religieux, il ne serait pas étonnant qu'ils eussent adopté leurs idées sur la divinité de Vénus dont ils se glorifiaient de tirer leur origine. Elle eut beaucoup de temples, dans Rome. Il y en avait un où on la révérait sous

le titre de Calva, ou Chauve, parce que les Dames Romaines pendant le siége du Capitole, avaient bien voulu se priver de leurs cheveux qu'elles coupèrent pour servir aux machines de guerre; trait de patriotisme dont on conserva la mémoire par l'édifice élevé en l'honneur de Vénus. Les femmes qui devenaient chauves lui consacraient leurs peignes; comme un instrument qui leur devenait inutile. Ce fut pour une autre raison que la fameuse Laïs remit son miroir dans son temple.

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble mes ennuis!

Je ne saurais me voir dans ce miroir fidelle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

IL y avait à Rome, dont les mœurs furent longtemps excellentes, un autel de Vénus *Epitalaria*, c'est-à-dire, qui se plaît au travail.

CET autel honorait le siècle où on l'avait dressé; Vénus, dit à ce sujet un ancien, dont les jeux, les ris, les amours avaient été l'unique occupation, prit du goût pour les amusemens de Minerve, et se mit à manier le fuseau et à faire de la toile. Pitho préparait les laines, Aglaïa distribuait les fils à la Déesse; la flûte oisive ne mêlait plus ses accens aux tendres chans de l'hymenée; l'Harmonie gémissait de n'avoir plus de tendres amans à unir; le flambeau de l'Amour était éteint, ses traits émoussés; ce Dieu avait ôté la corde de son arc, et le monde vieillissait tristement sans se reproduire. Minerve jalouse des succès de Vénus, en porta ses plaintes à Jupiter; les toiles et les fuseaux, lui dit-elle, m'ont été assignés par les destins: tels

sont mes droits; Junon les respecte, quoique votre sœur et votre femme, et Vénus s'en empare. Mais qu'a-t-elle donc fait pour les Dieux? A-t-elle jamais combattu pour eux? Quels sont les Titans qu'elle a vaincus avec son ceste? Ce discours excita la curiosité des Dieux. Mercure, né railleur, badina Vénus sur ce nouveau goût; « vous vous emparez, » lui dit-il, des toiles de Pallas, laissez-lui donc aussi » votre ceste, et armez votre bras de sa pique pesante » et de sa redoutable égide; vous préparez sans doute » cette étoffe pour Mars; n'y représentez cepen- » dant ni boucliers ni combats, Vénus n'a rien de » commun avec la guerre; tracez-y plutôt le Soleil, » témoin de vos furtifs amours, et que vos chastes » mains y brodent ces liens antiques dont Vulcain sut » vous enchaîner avec votre amant »... Vénus un peu honteuse n'acheva point son ouvrage, reprit la route de Chypre, et ne songea plus qu'à unir les cœurs, de concert avec son fils.

Il n'est pas étonnant que la Vénus de Rome fut un peu militaire; ainsi les médailles et les monumens romains nous la représentent ordinairement nue, appuyée sur un cippe, tenant un casque, et de l'autre main une haste avec son bouclier à côté. Sur une médaille de Jules-César, elle paraît nue, tenant de sa main droite une statue de la victoire, de la gauche une haste, ou un bouclier appuyé sur un globe. Ailleurs elle tient de la main droite un casque, de la gauche elle semble lever son voile; à son côté est un cippe sur lequel se repose un aigle; de l'autre côté une enseigne légionnaire plantée à terre. Quelquefois elle est montée sur une proue

de vaisseau. Vénus fut surnommée *Nicéphore*, ou *Victorieuse*, à cause de la victoire qu'elle remporta sur Junon et sur Minerve, quand ces Déesses lui disputèrent le prix de la beauté. On la trouve souvent sur les médailles avec une pomme, symbole de sa victoire. César fit vœu, un peu avant la bataille de Pharsale, d'élever à Rome un temple à Vénus victorieuse, s'il triomphait de Pompée : il accomplit son vœu. Ce temple était de marbre ; ce n'est pas seulement à Rome qu'il y eût des Vénus militaires : Sparte, la sévère Sparte racontait qu'après avoir traversé l'Eurotas. Vénus avait quitté son miroir, sa robe flottante et son ceste, et qu'elle s'arma d'une pique et d'un bouclier par honneur pour Lycurgue : aussi sa statue était-elle armée, et c'est le sujet de cette épigramme de l'Anthologie. « Vénus n'est point à » Sparte, comme dans les autres villes, vêtue d'habits » efféminés ; un casque lui sert de coiffure : elle tient » à la main une pique au lieu d'une branche d'oranger ; » car il ne convient pas à la femme du Dieu de la Thrace » et à une Lacédémonienne d'être sans armes ». Cette statue avait été élevée à l'occasion d'un exploit des femmes de Lacédémone. Les Messéniens étaient accourus à Sparte pour la piller en l'absence de leurs maris. Les Lacédémoniennes les repoussèrent. Leurs époux avertis de l'invasion, revinrent sur leurs pas, et étaient prêts à combattre celles qu'ils croyaient leurs ennemis, lorsque ces héroïnes se jetèrent dans leurs bras, éperdues d'amour et de reconnaissance. Là même, et sans se désarmer, ils jouirent de ces belles guerrières. Pour conserver la mémoire de cet

événement, ils élevérent à Vénus armée un temple avec une statue armée, sur laquelle on fit encore cette épigramme. « Vénus qui aime les ris et les plaisirs; » Vénus qui ne combattit jamais que dans un lit, » qui donc ta donné ces armes guerrrières ? Tu te » plaisais aux chans d'allégresse, aux sons harmonieux » de la flûte, et dans la compagnie du blond Hymenée. » A quoi te servent ces armes, ne te vantes-tu pas » d'avoir dépouillé le terrible Mars ? Que Vénus est » puissante » ! Vénus est représentée dans le recueil des antiquités Etrusques, avec l'habit militaire qui lui descend jusqu'au milieu des cuisses qu'elle à nues ainsi que les jambes. Sa chaussure est Étrusque et elle a la tête couverte d'un casque avec plusieurs cornes.

Une statue de Vénus très-ingénieuse était celle d'Aimant. Dans le même temple était une statue de fer qui réprésentait Mars. On célébrait, dans ce temple, un jour de l'année, l'union des Dieux. La porte était jonchée de myrtes : la statue de la Déesse était sur un lit de roses, et dès qu'on en approchait, celle de Mars, Vénus l'enlevait avec violence, l'embrassait avec la plus vive ardeur, et consommait le sacrifice à l'Amour. Les anciens avaient aussi une danse figurée, ou une pantomime qui représentait Mars dans les bras de Vénus; le soleil qui les dénonçait à Vulcain, et celui-ci qui les enveloppait d'un filet imperceptible. Il y avait une autre pantomime d'Adonis, où la Déesse de la beauté jouait un très-grand rôle. N'était-ce pas là des divertissemens très-pieux ?

Non-seulement le mois d'Avril était consacré à

Vénus, comme celui où les germes se développent, où la nature semble renaître et la terre s'ouvrir; mais le sixième jour de la semaine lui était encore voué. Le nombre de ses fêtes est presque innombrable.

VÉNUS eut de Jupiter, l'Amour; de Dionysius, Bacchus; de Bacchus Priape; de Mercure, Hermaphrodite; d'Anchise, Énée; de Butés, Erix; d'Adonis, Beroé; de Mars la Terreur, et l'épouvantable Antèros, et l'Harmonie qui était belle; il faut convenir que cette Déesse n'était ni chaste ni scrupuleuse. Toutes ces fables sont autant d'allégories qu'il est possible, mais assez inutile et ennuyeux, d'expliquer ici physiquement.

IL suffit de savoir que l'on croyait que tous les êtres doivent leur origine à la discordance, ou pour parler ainsi, à la guerre des premiers principes, à l'union des parties contraires. L'Harmonie était donc née de Mars, Dieu cruel, et de Vénus, Déesse aimable et tendre; ainsi, disait Empédocle, les quatre élémens, le feu, l'eau, la terre et l'air produisent tout; l'Amour est le lien qui les unit; la discorde les désunit; le juste mélange de deux principes contraires est l'Amour, et fait qu'un corps existe; la discorde est la prédominence de l'un ou l'autre de ces principes; et voilà, selon les philosophes anciens, l'explication des amours de Mars et de Vénus. Le Soleil les indique; Vulcain (le feu) les lie; Neptune les détache, c'est-à-dire, que la substance chaude et seche, et que la froide et l'humide, qui lui est contraire, forment quelquefois le tout et le dissolvent quelquefois aussi. Il serait tout

a fait inutile de s'étendre davantage sur ce sujet.

Disons seulement un mot d'Antéros ou Contre-Amour. On raconte que Vénus se plaignant à Thémis, de ce que l'Amour restait toujours enfant; Thémis lui répondit : « et il restera, tel tant que vous » n aurez point d'autres fils ». Sur cette réponse, la Déesse galante écouta le Dieu de la guerre. Le Contre-Amour naquit, et le premier fils de Vénus devint grand. Ils ont l'un et l'autre des ailes, un carquois et des flèches. On les a groupés plusieurs fois: on les voit dans un bas relief ancien, se disputant une branche de palmier. Pausanias parle d'une statue de l'Antéros, où ce Dieu tenait deux coqs sur son sein, par lesquels il tâchait de se faire béqueter la tête. Il jouit des honneurs divins: les Athéniens lui élevèrent des autels: Cupidon fut le Dieu de l'Amour; Antéros le Dieu du Retour.

Faisons maintenant quelques observations sur certains attributs de Vénus, dont je n'ai point eu l'occasion de parler.

Parmi les plantes, le myrte lui était consacré comme le laurier à Appollon, la vigne à Bacchus, le peuplier à Hercule. La raison que l'on en rapporte, c'est que cet arbuste est dans la classe des Aphrodisiarques, ou excitans à l'amour. Ovide prétend que la Déesse ayant été apperçue par des Satyres, lorsqu'elle sechait ses cheveux sur le rivage, trouva le moyen d'échapper à leurs regards, lascifs en se couvrant de myrtes. Quoiqu'il en soit, il lui était si agréable, qu'on ne celébrait jamais ses solemnités sans des couronnes et des guirlandes de cet arbuste.

LA rose n'était pas moins chère à Vénus, ou parce que cette fleur passe pour la reine des autres, ou parce qu'elle fut produite, lorsque la mer fit naître de son écume la belle Déesse, ou parce que cette fleur qui était blanche d'abord, fût teinte du sang qui sortit de son pied blessé par une épine, ou enfin parce qu'elle est née du sang d'Adonis. Mars jaloux de ce beau jeune homme, et qui croyait que sa mort lui rendrait Vénus, le changea en sanglier et le tua; la Déesse désespérée de ce meurtre, se jeta sur des roses sans se donner la peine de prendre sa chaussure; leurs épines la piquèrent, et voilà l'origine de la couleur, ou de l'odeur des roses qui furent aussi teintes du sang de son amant. La rose, dit Anacréon, est le parfum des Dieux, la joie des hommes, l'ornement des grâces, dans la saison fleurie des amours, les délices de Vénus, et l'on prend plaisir à la cueillir même en se piquant à ses épines. Delà l'usage des couronnes de roses; delà la superstition singulière de frapper sur sa main avec des feuilles de roses, pour juger du succès de ses amours.

LE lys était odieux à Vénus, quoiqu'Anacréon le lui compare, parce qu'il lui disputait de beauté; aussi, pour s'en venger, dit-on, fit-elle, croître au milieu de ses pétales, le membre de l'âne. D'autres appellent cette fleur les délices de Vénus, et c'est précisément à raison de cette empreinte que l'on voudrait être la punition du lys.

ON mettait le pavot, au nombre des attributs de Vénus, comme le symbole de la fécondité. On s'en servait

servait pour faire des couronnes aux nôces; et les amans prétendaient voir, avec ses feuilles, s'ils n'étaient point oubliés.

La pomme lui était consacrée. Celle qu'elle reçut de Pâris, lorsque ce Phrygien lui décerna le prix de la beauté. L'intendance qu'elle avait sur les jardins, aussi bien que Mercure et Priape, en sont des raisons suffisantes; d'ailleurs, c'était un signe d'amour, un don ordinaire entre amans.

La prédilection de Vénus, pour les colombes, vient de leur tendresse, de leur aptitude au plaisir, de leur singulière fécondité, et de la volupté de leurs caresses. On raconte que Vénus et Cupidon se disputant à qui cueillerait le plus de fleurs; Cupidon l'emporta par son agilité et par l'usage de ses ailes; mais que la nymphe Péristera, vint au secours de la Déesse, et qu'il fut vaincu. Ce petit Dieu très-colère, changea la nymphe en colombe, et Vénus voulut que cet oiseau lui fut consacré. Son char était traîné par des colombes, des cygnes ou des passereaux. Sapho qui se connaissait en amour, et en estimait apparemment les plaisirs plus que le moral, a mieux aimé faire servir la Déesse de la Beauté par des moineaux.

La belle chevelure dont les poëtes ont orné Vénus, et le soin particulier que cette Déesse en prenait, a fait mettre, sous sa protection, les femmes nommées Psécades, dont la fonction était de coiffer les dames et de les parfumer. Le miroir, et tout ce qui a trait à la toilette, était au nombre de ses attributs; les courtisanes lui offraient aussi les

nstrumens de leur profession, entr'autres quelques-uns que l'on trouverait plutôt aujourd'hui chez nos religieuses, que chez nos prêtresses de Vénus. Dans une épigramme d'Antipater de Sidon, il est dit que Bitinne consacra à Vénus Uranie, une chaussure charmante; Philœnis, une coiffure élégante; Anticléa, un éventail; la belle Héraclée, un voile comparable, pour la finesse, à une toile d'Arachné; et Aristotélia, un serpent d'or qui lui embrassait le pied: quelques femmes lui dédiaient des cheveux postiches et des bandes pour retenir le sein. Ces offrandes ne devaient pas être communes; il y avait peu d'amour-propre à les consacrer.

Voici les Dieux amis de Vénus, et ceux qui ne la quittaient point: Dionysius était frère de la Déesse de la beauté, et la rendit mère de Bacchus, de ce Bacchus qu'Anacréon appellait son amant et le père des grâces, et qui, du moins, le fut de Priape. Toutes ces allégories ingénieuses sont faciles à deviner. Orphée appelle plaisamment Vénus, le vénérable assesseur du Dieu du vin. Les jeux, les amours et les grâces, ne quittaient jamais la Déesse de la beauté. Mercure, le Dieu de l'éloquence, Pitho, la Déesse de la persuasion, l'accompagnaient sans cesse. Mercure avait profité de ce charmant voisinage pour lui faire plusieurs enfans. Les Muses étaient regardées comme les sœurs de Vénus; et de tout tems, Mars fut son favori. L'on joignait aussi la fortune à la Déesse de la beauté. Est-ce à sa louange, est-ce à sa honte? elle aimait beaucoup Hespérus que les Latins appellaient Lucifer; on le nommait aussi Etoile de Vénus; Etoile favorable aux

amans et aux jeunes mariés ; car qui ne sent pas le matin les traits de l'amour? L'Hymenée était un des enfans de Vénus, et de son cortége; Genetyllis était une Déesse de sa compagnie, auteur de la génération. Plusieurs autres Dieux difficiles à nommer décemment dans notre chaste langue, et qui tous présidaient à quelque partie des plaisirs vénériens, la suivaient encore.

Que conclure de toutes ces fictions? L'Asie que l'on croit le berceau de la philosophie et des superstitions qui en ont arrêté les progrès, cacha ses systêmes sur l'origine des choses, sous le voile aimable de l'allégorie. Le principe vivifiant fut peint sous les traits d'une Déesse dont l'empire s'étend sur tous les êtres. Les yeux du vulgaire ne purent percer ce voile. Il prit l'allégorie pour une histoire réelle, cessa d'appercevoir cette force motrice de la nature, et ne vit plus que Milidath, Alilath, Mitrha, Vénus; etc. On revint cependant à l'allégorie; mais chez les Grecs le culte était établi. Les philosophes conservèrent le voile, et expliquèrent dans leurs principes, ce qu'il enveloppait. Jupiter donna naissance à Vénus, parce que Dieu est l'air le plus subtil. Ceux qui voulaient que l'eau fut le premier principe, firent naître Vénus dans la mer. Ceux qui prétendaient que c'était le feu, lui donnèrent, pour père, Uranus. Quelques soient les variétés de ces systêmes et de ces traditions, il résulte évidemment que Vénus est la nature modifiée sous une infinité de formes, et indiquée par mille attributs divers.

ELEGIA SECUNDA

ADDE merum, vinoque novos compesce dolores,
Occupet ut fessi lumina victa sopor.
Neu quisquam multo perfusum tempora Baccho
Excitet, infelix dùm requiescit amor.
Nam posita est nostræ custodia sæva puellæ
Clauditur et durâ janua fulta serâ.

Janua difficilis domini, te verberet imber,
Te Jovis imperio fulmina missa petant.
Janua, jam pateas uni mihi victa querelis;
Neu furtim verso cardine aperta sones.
Et, mala si qua tibi dixit dementia nostra,

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

APPORTE un vin pur : cette liqueur bienfaisante apaisera mes nouvelles douleurs, et préparera un doux sommeil à mes yeux fatigués. Que personne ne rompe le charme que Bacchus (1) a formé : tandis qu'il endort, l'amour malheureux repose. Hélas ! ma maîtresse est surveillée par un gardien incorruptible. Plus d'un verrous ferme sa porte inéxorable.

PORTE cruelle aux amans ! que la pluie te frappe sans relâche ! Puisse la foudre lancée par la main toute puissante de Jupiter, te réduire en poussière..... Mais, non. Laisse-toi fléchir par mes plaintes : ouvre-toi devant moi, et pour moi seul reste ouverte ; car le bruit de tes gonds me décélerait ; oublie mes injures, si j'en ai proféré quelques-unes

Ignoscas : capiti sint, precor, illa meo.
Te meminisse decet, quæ plurima voce peregi
Supplice, cùm posti florea serta darem.

Tu quoque ne timidè custodes, Delia, falle.
Audendum est. Fortes adjuvat ipsa Venus.
Illa favet, seu quis juvenis nova limina tentat,
Seu reserat fixo dente puella fores.
Illa docet furtim molli descendere lecto ;
Illa pedem nullo ponere posse sono ;
Illa viro coram nutus conferre loquaces,
Blandaque compositis abdere verba notis.
Nec docet hoc omnes, sed quos nec inertia tardat,
Nec vetat obscura surgere nocte timor.
Nec sinit occurrat quisquam, qui corpora ferro
Vulneret, aut rapta præmia veste petat.

dans mon délire, ou que mes imprécations rétombent sur moi ! Souviens-toi plutôt des prières que je t'adressai tant de fois d'une voix suppliante, en te couvrant de festons et de fleurs (2).

ET toi, Délie, trompe ton argus ; mais ce n'est point en tremblant que tu le tromperas : il faut oser : Vénus, elle-même, secoure l'audace : elle protège le jeune amant, qui, pour la première fois, ouvre furtivement une porte ; et la tendre amante qui la referme doucement, et l'assure par un verrou. Vénus apprend à sortir sans bruit d'un lit (3) voluptueux ; à poser un pied léger sur le plancher le plus mince : c'est elle qui apprend à parler le langage muet des amans, et à s'exprimer par des signes éloquens devant un mari jaloux. Mais la Déesse n'accorde pas ses leçons à tous les mortels, elle les réserve à ceux que la peine n'arrête point, et à celles qu'une crainte puérile n'enchaîne pas la nuit. Vénus me garantit du barbare assassin et du voleur subtil. Que celui qui est voué à l'amour marche

Quisquis amore tenetur, eat tutusque, sacerque
Qualibet : insidias non timuisse decet.

Non mihi pigra nocent hibernæ frigora noctis;
Non mihi, cùm multa decidit imber aqua.
Non labor hic lædit, reseret modò Delia postes,
Et vocet ad digiti me taciturna sonum.

Parcite luminibus, seu vir, seu femina fias
Obvia, cælari vult sua furta Venus.
Neu strepitu terrete pedum, neu quærite nomen,
Neu propè fulgenti lumina ferte face.
Si quis et imprudens adspexerit, occulat ille,
Perque Deos omnes se meminisse neget.
Nam fuerit quicumque loquax, is sanguine natam,
Is Venerem è rapido sentiet esse mari.
Nec tamen huic credet conjux tuus, ut mihi verax
Pollicita est magico saga ministerio.

Hanc ego de cœlo ducentem sidera vidi :

sans crainte ; qu'il ne redoute aucune embûche ; sa personne est sacrée.

LES frimats de la plus longue nuit d'hiver ne sauraient me nuire. Que pourraient-ils contre moi ces torrens de pluie? Dans un moment, Délie m'ouvrira sa porte : dans un moment, un signal silentieux m'appellera au bonheur.

O vous, qui passez près de moi, hommes ou femmes ! gardez-vous de me voir : Vénus veut que ses larcins soient cachés : ne m'effrayez point par une marche bruyante ; ne me demandez pas mon nom ; n'approchez pas, pour me reconnaître avec une lumière indiscrète : si quelque imprudent m'a deviné, qu'il se taise du moins, et jure par tous les Dieux, qu'il ne sait qui je suis ; car quiconque me décélera, trouvera pour lui Vénus née du sang de la mer la plus orageuse. Mais ton mari ne croirait pas même à son rapport. Une femme versée dans la magie, me la promis, et son art n'est pas trompeur (4).

JE l'ai vu conjurer les astres, et les faire descendre des Cieux : à sa voix les fleuves

Fluminis hæc rapidi carmine vertit iter.
Hæc cantu finditque solum, manesque sepulcris
Elicit, et tepido devocat ossa rogo.
Jam tenet infernas magico stridore catervas;
Jam jubet adspersas lacte referre pedem.
Cùm libet, hæc tristi depellit nubila cœlo;
Cùm libet, æstivas convocat ore nives.
Sola tenere malas Medeæ dicitur herbas;
Sola feros Hecatæ perdomuisse canes.
Hæc mihi composuit cantus, queis fallere posses.
Ter cane, ter dictis despue carminibus.
Ille nihil poterit de nobis credere cuiquam;

rapides remontent vers leur source ; la terre s'entr'ouvre ; les mânes sortent des tombeaux, et les ossemens respectés par la flamme du bûcher, se rassemblent : ses évocations bruyantes arrachent, des bords du Styx (5), les cohortes infernales. Elle fait des aspersions de lait, et les démons rentrent au sombre séjour. D'un mot, quand il lui plaît, elle appelle ou dissipe les nuages, la chaleur ou les frimats ; elle seule possède tous les funestes secrets de Médée (6) ; elle seule dompte les chiens féroces d'Hécate (7). Cette savante magicienne a composé pour moi un enchantement qui te suffit pour tromper ton jaloux : prononce trois fois (*) ces paroles pithoniques (8), et ton mari ne s'en croirait pas lui-même, quand il

(*) M. de Longchamps a traduit « que trois fois le jet « de ta Salive accompagne ces paroles trois fois articulées ». Il y a, en effet, dans le latin, cracho trois fois ; et plus d'un traducteur a écrit de même. M. de Longchamps appuye sa version dans ses notes, en disant, que le crachement trois fois répété, était absolument nécessaire dans les enchantemens, et ne s'oubliait jamais. Quand tout cela serait incontestable, je crois qu'il vaudrait mieux être inexact en français, que d'être dégoûtant ; sauf à indiquer en note cette légère infidélité.

Non sibi, si in molli viderit ēsse sinu.
Tu tamen abstineas aliis : nam cætera cernet
Omnia : de me uno sentiet ipse nihil.

Quid credam ? nempe hæc eadem se dixit amores
Cantibus, aut herbis solvere posse meos.
Et me lustravit tædis, et nocte serena
Concidit ad magicos hostia pulla Deos.
Non ego, totus abesset amor, sed mutuus esset,
Orabam : nec te posse carere velim.

me surprendrait dans tes bras. Mais, Délie, le charme n'est que pour moi : d'un autre, ton mari verrait tout : j'ai seul le pouvoir d'abuser ses yeux.

QUE croirai-je toutefois ? Cette magicienne s'est vantée de pouvoir détruire mon amour par ses talismans et ses breuvages (9). Elle m'a purifié à la clareté des flambeaux, et dans une nuit sereine, j'ai sacrifié une victime noire à ses Dieux. Ah ! je ne lui demandais pas de m'ôter mon amour ; mais de te le faire partager, et de ne pouvoir jamais, à ce prix, me passer de t'aimer.

NOTES.

(1) *Que personne ne rompe le charme que Bacchus a formé.*

Tout le monde connait ce Dieu du vin. On distingue particulièrement deux Bacchus; celui d'Égypte, fils d'Ammon, et le même qu'Osiris, dont je parlerai sous ce titre dans les notes de l'Élégie huitième, Livre premier, celui de Thèbes, fils de Jupiter et de Sémélé auquel on a fait honneur des actions de tous les autres. L'Égyptien fut nourri à Nisa, ville de l'Arabie heureuse, et ce fut lui qui fit la conquête des Indes. Orphée apporta son culte dans la Grece, et attribua par adulation les merveilles qu'il en racontait à un Prince de la famille de Cadmus. (Voyez les notes de l'Élégie.)

Le Thébain acheva, dans la cuisse de son père, le reste du temps de la grossesse de sa mère qui mourut dans son septième mois, embrâsée par les foudres de Jupiter qu'elle avait voulu voir dans tout l'éclat de sa gloire. Le mot *Méros* signifie cuisse: Bacchus fut élevé sur le mont Méros, et cette équivoque a, dit-on, donné lieu à la fable. Bacchus alla à la conquête des Indes à la tête d'une troupe de femmes et d'hommes armés de thyrses et de tambours. Les peuples effrayés de la multitude et du bruit, le reçurent comme un Dieu; pourquoi se seraient-ils

défendus contre lui ? Il n'allait point les charger de chaînes; mais leur apprendre la culture de la vigne.

Ses surnoms principaux sont Bimater, (parce que Jupiter lui avait servi de seconde mère) ; Dyonisius, (Dieu de Nisa, parce qu'il passait pour avoir été nourri à Nisa) ; Liber, (c'est-à-dire libre, parce que le vin est le père de la joie et de la liberté, non pas de celle des jambes cependant) ; Bromius, (qui vient d'un mot grec exprimant bruit, parce qu'il naquît au bruit d'un coup de tonnère qui fit accoucher Sémélé, ou parce que les Bacchantes, femmes particulièrement attachées à son culte, étaient fort bruyantes.)

Ces Prêtresses nommées Bacchantes, portaient des thyrses ou bâtons entortillés de ampres, de lierres et de raisins. Platon bannit de sa République la danse des Bacchantes, et leur cortège composé de Nymphes, d'Egypans, de Silènes, et de Satyres, qui tous ensemble imitaient les ivrognes, et presque toujours d'après nature, sous prétexte d'accomplir certaines expiations ou purifications religieuses.

Les fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Bacchus étaient toutes fort licentieuses : on les appellait autrement Orgies, d'un mot grec qui veut dire fureur, à cause de l'enthousiasme ou de l'ivresse qui en accompagnaient la célébration. Les Prêtresses ou Bacchantes courraient de nuit et demie nues, couvertes seulement de peaux de tigres ou de panthères passées en écharpe, avec une ceinture de pampres ou de lierres ; les unes échevelées, et tenant en main des flambeaux allumés, de plus d'une espèce ; les autres

portant des thyrses, et poussant des hurlemens affreux. A leur cris, se mêlait le son des cymbales, des tambours et des clairons : les hommes en habits de Satyres, suivaient les Bacchantes ; les uns à pied, d'autres montés sur des ânes, traînant après eux des boucs ornés de guirlandes, pour les immoler. Ces fêtes du paganisme étaient le triomphe du libertinage et de la dissolution, mais surtout les Bacchanales nocturnes, où il se passait de si grands désordres, que l'an 568, de Rome, le Sénat informé qu'elles s'étaient introduites dans cette ville, défendit, sous les peines les plus grièves, de les célébrer.

ON représente Bacchus sous la figure d'un jeune homme, sans barbe, frais, jouflu, couronné de lierres ou de pampres, le thyrse dans une main, et des grappes de raisins, ou une coupe dans l'autre. On lui immolait le bouc et la pie, le bouc qui mange les bourgeons ; la pie que le vin fait parler. La Panthère lui était consacrée, parce qu'il se couvrait de sa peau.

(2) *Porte cruelle aux amans..... souviens-toi plutôt des prières que je t'adressai tant de fois d'une voix suppliante en te couvrant de festons et de fleurs.*

LES plaintes que les amans de l'antiquité font contre les portes, ne sont guères raisonnables ; elles sont cependant explicables dans leur système de mythologie ; car il y avait un Dieu qui y présidait particulièrement,

particulièrement, c'était Janus qu'Ovide fait dans ses fastes le Portier des cieux. Dans les occasions de fêtes, on couronnait les portes avec des guirlandes de toutes sortes de fleurs, avec des feuillages et des arbres entiers qu'on plantait à la porte solemnellement ; et dans les occasions de deuil, on se servait d'un cyprès.

Les Portes, chez les Romains, étaient gardées par un gros chien d'attache, qu'on peignait encore sur la muraille de la loge du Portier, ou sur les murs même de la porte de la maison, et on mettait au-dessus de ce tableau, une inscription qui avertissait ceux qui entraient dans la maison sans être connus, de se garder du chien. Une coutume qui peut donner du moins une légère idée de la manière cruelle avec laquelle ces barbares Romains traitaient leurs esclaves, c'est que les Portiers, eux-mêmes, étaient enchaînés avec les fers aux pieds, sous le vestibule et à l'entrée même de la maison confiée à leur vigilance : là, dans une petite loge ou cellule d'esclaves, couchés durement, ayant auprès d'eux un chien énorme, qui faisait l'office de gardien, ils veillaient le jour et une partie de la nuit. Ces Portiers avaient pour marque distinctive de leur fonction, et en quelque sorte pour attribut, un bâton qu'ils tenaient ordinairement à la main, et dont ils se servaient pour écarter le peuple.

(3) *Vénus apprend à sortir sans bruit d'un lit voluptueux.*

Ce n'est pas cet art que je prétends enseigner ici ; mais je veux donner une idée du luxe et des

mœurs des Romains, dont je trouverai l'occasion de placer plusieurs détails dans ces Notes. Tant que les Romains conservèrent leur genre de vie dur et austère, ils couchaient simplement sur la paille, ou des feuilles d'arbres séches, et n'avaient, pour couverture, que quelques peaux de bêtes qui leur servaient aussi de matelats. J'ai peine à croire que l'amour ne s'en trouvât pas aussi bien que la santé; mais bientôt l'exemple des peuples qu'ils soumirent, et les trésors qu'ils conquirent, les porta à tous les rafinemens de la mollesse. A la paille, aux feuilles d'arbres séches, aux peaux de bêtes, succédèrent les matelats de laine, de milet, et les lits de plumes du duvet le plus fin. Non contens de bois de lits d'ébène, de cédre et de citronnier, ils les firent enrichir de marqueterie, ou de figures en relief; enfin, ils en eurent d'ivoire et d'argent massif, avec des couvertures de pourpre brodées d'or. Au reste, leurs lits, tels que les marbres antiques nous les représentent, étaient faits à peu près comme nos lits de repos, mais avec un dos qui régnait tout le long d'un côté, et qui de l'autre s'étendait aux pieds et à la tête, n'étant ouvert que par devant. Ces lits n'avaient point d'impériales, ni de rideaux, et ils étaient si élevés qu'on n'y pouvait monter sans quelque espèce de gradins.

LES Anciens ne s'asseyaient pas comme nous pour manger; ils se couchaient sur des lits plus ou moins semblables à nos lits de salle, dont l'usage peut nous être resté de l'antiquité. Leur corps était élevé sur le coude gauche, afin d'avoir la liberté

de manger de la main droite, et leur dos était soutenu par des coussins, quand ils voulaient se reposer.

On dressait pour les Dieux, des lits dans leurs temples aux jours de leur fête et du festin public qui l'accompagnait. La fête d'Hercule était la seule exceptée. Il est certain que ce Dieu-là n'était pas un petit-maître, quoiqu'il ait filé.

Comme les Dames Romaines, à la différence des Dames Grecques, mangaient avec les hommes; elles ne crurent pas d'abord, qu'il fût décent d'être couchées à table, et elles se tinrent assises sur les lits, tant que dura la République; mais depuis les premiers Césars, elles adoptèrent et suivirent sans scrupule la coutume des hommes.

Il n'y avait guère de place sur les plus grands lits que pour quatre personnes. Les Romains n'aimaient pas à être plus de douze à une même table; et le nombre qui leur plaisait davantage était le nombre impair, de trois, de sept ou de neuf. Le maître de la maison se plaçait sur le lit à droite au bout de la table. Le lit le plus honorable était celui du milieu, ensuite venait celui du bout à gauche. La place la plus distinguée était la dernière sur le lit du milieu; on l'appellait la Place Consulaire.

La somptuosité particulière des lits de table, consistait dans l'ébène, le cédre, l'ivoire, l'or, l'argent; dans les superbes couvertures de diverses couleurs chamarrées d'or et de pourpre; et enfin dans les trépieds d'or et d'argent. Du temps de

Sénéque, les lits étaient communément revêtus de lames d'or, d'argent ou d'électrum, métal d'or allié avec l'argent.

PLUTARQUE nous apprend que César, après ses triomphes, traita le Peuple Romain à vingt-deux mille tables à trois lits : il y avait donc à peu près deux cens mille personnes, à ces vingt-deux mille tables, aux dépens de César.

LES convives venaient prendre place à table, à la sortie du bain, revêtus d'une robe qui ne servait qu'aux repas, et que le maître de la maison fournissait aussi bien que le bain.

ON dressait, chez les Romains, un lit nuptial exprès pour une nouvelle mariée, dans la salle située à l'entrée de la maison, et qui était décorée des images des ancêtres de l'époux. On avait un grand respect pour ce théâtre des chastes amours ; on le gardait toujours pendant la vie de la femme pour laquelle il avait été dressé ; et si l'époux se remariait, il devait en faire tendre un autre. Cicéron traite de crime atroce l'action de la mère de Cluentius, qui, devenue éperdument amoureuse de son gendre, l'épousa et se fit tendre le même lit nuptial qu'elle avait dressé deux ans auparavant, pour sa propre fille, et dont elle la chassa.

(4) *Son art n'est pas trompeur.*

CE n'est qu'aux progrès de la philosophie et surtout de la physique expérimentale, que l'on doit la destruction presque complète de l'art merveilleux

de la magie. Cet art considéré comme la science des premiers Mages, ne fut d'abord que l'étude de la Sagesse. Mais, chez des peuples ignorans et barbares, les hommes instruits succombent trop aisément à la tentation de passer pour extraordinaires et plus qu'humains. Ainsi les Mages de l'Orient s'attachèrent à l'Astrologie, aux Divinations, aux Enchantemens, aux Maléfices, et à la science ténébreuse appellée Magie qui règne surtout chez les peuples stupides et grossiers. Les Lapons, et en général les hordes sauvages, cultivent la Magie et l'estiment infiniment.

L'ETUDE de la Nature a été poussée très-loin par les Anciens, qui cependant manquaient d'instrumens, et voilà pourquoi ils nous ont laissé tant à faire; le Feu Grégeois, et quelques autres découvertes, prouvent qu'à divers égards, ils nous ont surpassés dans les connaissances physiques. Bien des siècles après le miroir d'Archimède, retrouvé par notre Buffon; la colombe de bois volante d'Architras; les oiseaux d'airain de Boéce, qui volaient et qui chantaient, les serpens de même matière qui sifflaient, etc., on a vu en Europe, Brioché et ses marionnettes prêts à être brûlés. Un Cavalier Français, qui promenait et faisait voir une Jument qu'il avait dressée à répondre exactement à ses signes, eut la douleur en Espagne, de voir mettre à l'Inquisition un animal qui faisait toute sa ressource, et ce ne fut pas sans peine qu'il se tira d'affaire. Nous n'avons donc plus le droit de nous étonner que le peuple de l'antiquité crut à la Magie. La Boussole, les Télescopes, les Microscopes, les Polypes, l'Électricité, etc.,

auraient assurément paru à nos ayeux la plus étrange magie. Ouvrez les registres de la plus petite cour de justice, vous y trouverez d'immenses cahiers de procédures contre les Sorciers, les Magiciens et les Enchanteurs. Les Romains du moins ne préparèrent jamais de bûchers pour cette sorte d'hommes. Ils pensaient sans doute, comme Apulée, qui, accusé de magie, disait : *ce crime n'est pas même cru par ceux qui en accusent les autres ; car, si un homme était bien persuadé qu'un autre homme pût le faire mourir, il appréhenderait de l'irriter en l'accusant.*

LE fameux Maréchal d'Ancre, Léonora Galigai, son épouse, sont des exemples mémorables de ce que peut la funeste accusation d'un crime chimérique, fomentée par une passion secrète et poussée par l'intrigue de cour. Mais il est peu d'exemples en ce genre mieux constatés que celui du célèbre Urbain Grandier, Curé et Chanoine de Loudun, brûlé vif comme Magicien, l'an 1629. Qu'un ami de l'humanité est indigné de l'idée d'un malheureux immolé à la simplicité des uns, et à la barbarie des autres ! Comment le voir de sang froid condamné comme Magicien, à périr par les flammes, jugé sur la déposition d'Astaroth, Diable de l'ordre des Séraphins ; d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cédon, d'Asmodée, Diables de l'ordre des Trônes ; d'Alex, de Zabulon, de Cham, d'Uriel, d'Aha, de l'ordre des Principautés ? Comment voir ce malheureux prêtre jugé impitoyablement sur la déposition de quelques Religieuses qui disaient avoir été livrées par lui à ces légions d'esprits infernaux ? Enfin

qui ne frémit en pensant que cet homme fut brûlé tout vif, avec des caractères prétendus magiques, poursuivi et noirci comme Magicien, jusque sur le bûcher même, où une Mouche noirâtre, de l'ordre de celles qu'on appelle des Bourdons, et qui rôdait autour de la tête de Grandier, fut prise par un moine, qui sans doute avait lu dans le Concile de Quières, que les Diables se trouvaient toujours à la mort des hommes pour les tenter, pour Béelzébut, prince des mouches, qui volait autour de Grandier, afin d'emporter son ame en enfer.

JE ne donnerai aucuns détails sur le prétendu art de la Magie, car en vérité, ils ne seraient bons à rien. (Voyez cependant sur la Magie des Anciens les Notes VII, IX et X.) Je dirai seulement que nos préjugés, nos erreurs, nos folies se tiennent toutes par la main. La crainte est fille de l'ignorance; celle-ci a produit la superstition, qui est à son tour la mère du fanatisme, source féconde d'erreurs, d'illusions, de phantômes, d'une imagination égarée qui change en lutins, en loups-garoux, en revenans, en démons même, tout ce qui la heurte. Comment, dans cette disposition d'esprit, ne pas croire à tous les rêves de la Magie? Si le Fanatique est pieux et dévot, il se croira Magicien pour la plus grande gloire de Dieu, et s'attribuera l'important privilége de sauver et de damner sans appel. C'est-là une cruelle et terrible Magie!

JE ne parlerai pas de celle des Magiciens de Pharaon, qu'on nous ordonne de croire. L'illusion des tours de passe-passe, l'habileté des joueurs de

gobelets, tout ce que la méchanique a de plus étonnant, les admirables secrets de la chimie, les prodiges sans nombre qu'a opérée l'étude de la Nature, tout cela nous est connu aujourd'hui, jusqu'à un certain point; mais il faut convenir que nous ne connaissons que peu ou point du tout le Démon et les puissances infernales qui dépendent de lui. Il me paraît même que, grâce au goût de la philosophie qui gagne et prend insensiblement le dessus, le Démon va toujours en déclinant.

JE finis par cette remarque, qu'on pourrait appeller le Sabbath, l'empire des Amazones souterraines; du moins il y a toujours eu beaucoup plus de Sorcières, que de Sorciers. Nous l'attribuons bonnement à la faiblesse d'esprit ou à la trop grande curiosité des femmes; filles d'Eve, elles veulent se perdre comme elle, pour tout savoir. Mais un anonyme (voyez Alector ou le Coq, Lib. 11. des Adeptes), qui voudrait persuader au public qu'il est un des premiers confidens de Satan, prête aux Démons un esprit et des moyens de galanterie qui justifie leur prédilection pour le sexe, et les faveurs dont ils l'honore.

AU reste TIBULLE fait très-bien de parler souvent de Magiciennes et de Magie; car elles lui inspirent de très-beaux vers.

(5) *Ses évocations bruyantes les appellent des bords du Styx.*

JE veux donner dans cette Note une idée suffisante des Évocations du Paganisme, et une description succinte de son Enfer.

On évoquait les Dieux tutélaires des pays où l'on portait la guerre, pour qu'ils daignassent les abandonner et s'établir chez les vainqueurs, qui leur promettaient en reconnaissance des temples nouveaux, des autels et des sacrifices. On évoquait les manes des morts pour les interroger ou former des enchantemens.

Tite-Live rapporte l'Évocation que fit Camille des Dieux des Veïens, en ces mots : « C'est sous votre con-» duite, ô Appollon Pythien, et par l'instigation de » votre divinité, que je vais détruire la ville de Veïes: » je vous offre la dixième partie du butin que j'y » ferai. Je vous prie aussi, Junon, qui demeurez » présentement à Veïes, de nous suivre dans notre » ville où l'on vous bâtira un temple digne de vous. »

Mais le nom sacré des divinités tutélaires de chaque ville était presque toujours inconnu aux peuples, et révélé seulement aux prêtres, qui, pour éviter ces Évocations, en faisaient un grand mystère et ne les proféraient qu'en secret dans les prières solemnelles: aussi, pour lors, ne les pouvait-on évoquer qu'en termes généraux, et avec l'alternative de l'un ou de l'autre sexe, de peur de les offenser par un titre peu convenable. Macrobe nous a conservé la grande formule de ces Évocations ; la voici : « Dieu ou Déesse » tutélaire du peuple et de la ville de Carthage, » Divinités qui l'avez pris sous votre protection, je » vous supplie avec une vénération profonde, et vous » demande la faveur de vouloir bien abandonner ce » peuple et cette cité; de quitter leurs lieux saints, » leurs temples, leurs cérémonies sacrées, leur ville,

» de vous éloigner d'eux ; de répandre l'épouvante,
» la confusion, la négligence, parmi ce peuple et
» dans cette ville, et puisqu'ils vous trahissent, de
» vous rendre à Rome auprès de nous ; d'aimer et
» d'avoir pour agréable nos lieux saints, nos temples,
» nos sacrés mystères ; et de donner au Peuple Ro-
» main et à mes soldats, des marques évidentes et
» sensibles de votre protection. Si vous m'accordez
» cette grâce, je fais vœu de vous bâtir des temples,
» et de célébrer des jeux en votre honneur ».

L'EVOCATION des Manes était la plus ancienne, la plus solemnelle, et en même temps celle qui fut la plus long-temps pratiquée. Entre les différentes espèces de magie que Moyse défend, celle-ci est formellement marquée. Loin que les Payens ayent regardés l'Evocation des ombres comme odieuse et criminelle, elle était exercée par les ministres des choses saintes. Il y avait des temples consacrés aux Manes, où l'on allait consulter les morts ; il y en avait qui étaient destinés pour la cérémonie de l'Evocation. Mais les Magiciens qui se vantèrent aussi de tirer par leurs enchantemens les ames, les spectres de leurs sombres demeures, parurent bientôt sur la scène. Ils allaient ordinairement sur le tombeau de ceux dont ils voulaient évoquer les Manes, ou plutôt selon Suidas, ils s'y laissaient conduire par un belier qu'ils tenaient par les cornes, et qui ne manquait pas de se prosterner dès qu'il y était arrivé. On faisait là plusieurs cérémonies que Lucain nous a décrites en parlant de la fameuse Magicienne Hermonide.

Dans les évocations de cette espèce, on ornait les autels de rubans noirs et de branches de cyprès, on sacrifiait des brebis noires ; et, comme cet art fatal s'exerçait la nuit, on immolait un Coq, dont le chant annonce la lumière du jour, si contraire aux enchantemens. On finissait ce lugubre appareil par des vers magiques, et des prières qu'on récitait avec beaucoup de contorsions. C'est ainsi qu'on vint à bout de persuader au vulgaire ignorant et stupide, que cette Magie avait un pouvoir absolu, non-seulement sur les hommes, mais sur les Dieux même, sur les Astres, sur le Soleil, sur la Lune, en un mot sur toute la Nature.

Un morceau de Lucain, qui contient la description des prodiges qui annonçaient les horreurs de la guerre civile prête à éclater entre César et Pompée, morceau abrégé et embelli par M. Delaharpe, donnera une idée du pouvoir que l'on supposait à la Magie, car elle était capable d'opérer ces prodiges.

Des Astres inconnus éclairèrent la nuit,
Et dans un ciel serein, la foudre retentit ;
Le soleil, se cachant sous des vapeurs funèbres,
Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
L'étoile aux longs cheveux, signal des grands revers,
En sillons enflammés courut au haut des airs.
Phœbé pâlit soudain, et perdant sa lumière,
Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
Vulcain, frappant l'Etna de ses pesans marteaux,
Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots ;
L'Etna s'ouvre et mugit : de sa cime béante
Descend à flots épais une lave brûlante.

L'Apennin rejetta de ses sommets tremblans
Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
L'aboyante Scylla qui hurle sous les ondes,
Roule des flots de sang dans ses roches profondes.
La nature a changé sous le courroux des Dieux,
Et la mère frémit de son fruit monstreux.
On entendait gémir des urnes sépulcrales.
Secouant dans ses mains deux torches infernales,
Le front ceint de serpens, et l'œil armé d'éclairs,
De son haleine impure empoisonnant les airs,
Courait autour des murs une affreuse Euménide;
La terre s'ébranlait sous sa course rapide.
Le tibre sur ses bords voyait de nos Héros
S'agiter à grand bruit les antiques tombeaux.
Jusque dans nos remparts des ombres s'avancèrent,
Les manes de Scylla dans les champs s'élevèrent,
D'une voix lamentable annonçant le malheur.
Du soc de la charrue on dit qu'un Laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,
Et les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir, pâle et tremblant, sur son tombeau brisé.

Je parlerai dans la Note dixième des Divinités mal-faisantes, à qui les Magiciens pouvaient avoir recours dans leurs opérations: passons à la description de l'Enfer de la Mytologie.

Pluton en était le Dieu et le Roi; Proserpine, fille de Cérès, son épouse, en était la Déesse et la Reine. Minos, Eaque et Rhadamante, ses Juges redoutables. Les Enfers contenaient entre autres demeures les Champs Elisées et le Tartare environné de cinq fleuves, qu'on nomme le Styx,

le Cocyte, l'Achéron, le Lethé, et le Phlégéton. Cerbère monstre au corps de chien, à trois gueules, à trois têtes, était toujours aux portes des enfers, pour empêcher les hommes d'y entrer, et les ames qu'il effrayait par ses aboiemens éternels, d'en sortir. Ces portes appellées *les portes du sommeil*, étaient au nombre de deux, l'une de corne, et l'autre d'ivoire. Par celle de corne, passent les ombres véritables qui sortent des enfers, et qui paraissent sur la terre; par celle d'ivoire, sortent les vaines illusions et les songes trompeurs. Avant que d'arriver à la cour de Pluton, et au tribunal de Minos, il fallait traverser l'Achéron dans une barque conduite par Caron, à qui les ombres donnaient une pièce de monnoie pour leur passage. Ce Caron, hideux, mal-propre, chargé d'une barbe longue et négligée, avait les traits d'une vieillesse vigoureuse, et des yeux étincellans, des manières féroces et un parler farouche.

VIRGILE divise le séjour des ombres en sept demeures. La première destinée à ces tendres enfans morts, presque en naissant, qui, ravis au sein d'une mère éplorée, gémissent de n'avoir qu'entrevu la lumière du jour.

CEUX qui avaient été injustement condamnés à perdre la vie occupent la seconde demeure.

DANS la troisième, se trouvaient ceux morts de désespoir.

Là sont ces insensés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un secours volontaire;

Ils n'ont pu supporter, faibles et furieux,
Le fardeau de la vie imposé par les Dieux.
... Ils regrètent le jour, ils pleurent, et le sort,
Le sort, pour les punir, les enchaîne à la mort;
L'abîme du Cocyte et l'Achéron terrible,
Met entr'eux et la vie un obstacle invincible.
(Voltaire, traduit de Virgile.)

LA quatrième appellée *le champ des larmes*, est le séjour des amans morts d'amour : Phédre, Procris, Pasiphaé, Didon, (voyez tout cet admirable sixième Livre de l'Enéide.

LA cinquième est le quartier des fameux guerriers tués dans les combats.

TARTARE, prison épouvantable des scélérats, fait la sixième demeure, environnée du bourbeux Cocyte, et du brûlant Phlégéton. Là règnent les Parques et les Furies.

LA septième demeure est le séjour fortuné des hommes vertueux, les Champs Elisées.

L'EXPLICATION très-incertaine de la fable des Enfers tiendrait trop de place ici. Eh! ne sait-on pas que tous les peuples du monde ont imaginé un paradis et un enfer, conformément à leur génie, à leur gouvernement, à l'intérêt de leurs prêtres et de leurs tyrans. Détail immense de la folie humaine. (*)

(*) Voyez, pour Supplément à cette Note, la Note de l'Elégie II du Livre III; la Note 4 de l'Élégie V du même Livre, et la Note 3 de l'Élégie V du Livre II.

(6) *Elle seule pôssède tous les funestes secrets de Médée.*

MÉDÉE, Fille d'Hécate et d'Aëtes, roi de Colchide, joue un très-grand rôle dans la Fable et dans les écrits des Poëtes. Voici ce que la Fable raconte de cette célèbre Magicienne.

VENUS lui inspira de l'amour pour Jason, si célèbre par la conquête de la toison d'or, que lui facilita Médée. C'est alors que Vénus fit usage de ce fameux philtre fait avec l'yunx. L'yunx est un oiseau dont on se servait dans ces enchantemens. On croit communément que c'est le Hochequeue. Les enchanteresses l'attachaient à une roue qu'elles tournaient rapidement en chantant des vers magiques. Vénus en donna des leçons à Jason, qui s'en servit pour fléchir le cœur de Médée. Cette allégorie me paraît très-sensible. La princesse fuit avec son amant; et pour retarder la poursuite de son père, elle sema le long du chemin les membres de son frère Absyrthe; arrivée en Thessalie, elle rajeunit le vieil Eson, père de Jason, et pour venger son mari de la perfidie de Pélias, qui l'avait envoyé à la conquête de la toison d'or, espérant qu'il y périrait, elle conseilla aux filles de Pélias d'égorger leur père, et leur promit de le rajeunir. Ces filles crédules suivirent ce conseil, et firent bouillir dans des chaudières les membres de Pélias, leur père, dont elles furent ainsi les bourreaux. Jason abandonna cette détestable femme, et épousa Creuse, fille

de Créon. Médée empoisonna le père, la fille de Jason, et deux enfans qu'elle avait de lui, et se déroba à sa vengeance en fuyant dans les airs sur un char traîné par des dragons ailés.

PAUSANIAS, Diodore de Sicile, et d'autres Historiens peignent cette Princesse comme une femme vertueuse, qui n'eut d'autre crime que d'aimer Jason, qui l'abandonna lâchement, malgré les gages qu'il avait de sa tendresse, pour épouser la fille de Créon; une femme qui étant en Colchide, sauva la vie de plusieurs étrangers que le roi voulait faire périr, et qui ne s'enfuit de sa patrie que par l'horreur qu'elle avait des cruautés de son père; enfin une reine abandonnée, trahie, persécutée, qui, après avoir eu inutilement recours aux garans des promesses de son époux, fut obligée de passer les mers pour chercher un asyle dans les pays éloignés.

LES Poëtes qui ont mieux trouvé leur compte à la rendre criminelle, n'ont pu s'empêcher de reconnaître que née vertueuse, elle n'avait été entraînée au vice que par le concours des Dieux, surtout de Vénus qui persécuta sans relâche toute la race du Soleil, pour avoir découvert son intrigue avec Mars. Delà ces paroles d'Ovide, si bien imitées dans ces deux vers de Quinault.

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

SI l'on voulait avoir une explication raisonnable de la Fable de la toison d'or, dont la conquête donna

donna lieu au fameux voyage des Argonautes, et aux forfaits de Médée, il serait assez difficile de la donner.

QUELQUES-UNS pensent que cette fable était fondée sur ce qu'il y avait dans la Colchide des torrens qui roulaient sur un sable d'or qu'on ramassait sur des peaux de mouton, ce qui se pratique encore aujourd'hui vers le Fort-Louis, où la poudre d'or se recueille avec de semblables toisons, lesquelles, quand elles sont bien remplies, peuvent être regardées comme des toisons d'or.

ENFIN, après mille et mille autres explications, Suidas, le Lexicographe, a rêvé que cette Toison était un livre en parchemin qui contenait le secret de faire de l'or, objet de la cupidité éternelle des humains, et les Alchimistes n'ont pas manqué de rêver comme Suidas.

(7) Elle seule dompte les Chiens féroces d'Hécate

SUIVANT l'opinion commune, Hécate est la même que Proserpine, que Diane et que la Lune; c'est-à-dire qu'elle est la Lune au ciel, Diane sur la terre, et Proserpine dans les Enfers. Voilà pourquoi elle est appellée la triple Hécate ou *la Déesse à trois formes*.

RIEN n'est plus incertain que sa naissance. Musée la déclare fille du Soleil, d'autres de la Nuit, d'autres de Cérès et de Jupiter; d'autres encore de ce Dieu et de Latone; d'autres enfin prétendent qu'elle était fille de Persée et d'Asterie, dont Jupiter avait eu les faveurs, avant que de faire lui-même ce mariage.

ON la représentait tantôt par trois figures adossées les unes aux autres, tantôt par un seul corps qui porte trois têtes et quatre bras, disposés de manière que, de quelque côté qu'on se tourne, chaque tête a ses deux bras; d'une main, elle porte un flambeau qui lui a valu le titre de Lucifera; des deux autres mains, elle tient un fouet et un glaive, comme gardienne des Enfers; et dans la quatrième, on lui met un serpent, parce qu'elle présidait à la santé, dont le serpent est le symbole. On la peignait à trois faces, à cause des trois faces que la Lune fait voir dans son cours, ou selon d'autres, parce qu'elle domine sur la naissance, la santé et la mort. Comme Diane, elle veille à la santé; comme Lucine, elle préside à la naissance; comme Hécate, elle commande à la mort.

HESIODE parle d'Hécate comme d'une Déesse terrible, pour qui Jupiter a plus d'égard que pour aucune autre Divinité, parce qu'elle a, pour ainsi dire, le destin de la terre entre ses mains, qu'elle distribue les biens à ceux qui l'honorent, qu'elle préside au conseil des Rois, aux accouchemens et aux songes. Elle était aussi la Déesse des Magiciennes et des Enchanteresses; c'est pour cela qu'on la fait mère de Circée et de Médée. Elle passait encore pour la Déesse des Spectres et des Songes; enfin elle était la Déesse des Expiations; et sous ce titre, on lui immolait des petits chiens, et on lui élevait des statues dans les carrefours où elle était appellée Trivia. On dérive son nom d'Hécate, d'un mot grec qui veut dire *Cent*; ou parce qu'on lui offrait cent victimes à la fois, ou parce qu'on croyait qu'elle retenait cent

ans au-delà du Styx, les ames de ceux qui avaient été privés de la sépulture.

On célébrait tous les mois à Athènes des Fêtes appellées Hécatésies, en l'honneur d'Hécate. Alors à chaque nouvelle lune, les gens riches donnaient un repas public dans les carrefours où la Divinité était censée présider, et ce repas se nommait le repas d'Hécate. Mais ces repas publics étaient surtout destinés pour les pauvres. Ainsi les Grecs et les Romains qui sévissaient contre les mendians et les vagabons, avaient imaginé les moyens d'aider perpétuellement les familles indigentes, sans le secours des Hôpitaux et des Couvens qu'ils ne connaissaient pas, et leurs sacrifices religieux étaient politiques en ce sens.

(8) *Prononce trois fois ces Paroles Pythonniques.*

Le mot Pythonique n'est pas dans le texte, c'est une expression consacrée et empruntée de l'Ecriture pour exprimer les paroles prophétiques des Dévins, des Magiciens, etc. Moyse veut qu'on lapide ceux qui sont remplis de l'esprit de Python. Tout le monde connaît l'apparition de Samuel à Saul, opérée par la Pythonisse d'Eudor, et rapportée dans le premier Livre des Rois.

Python en Mythologie, est ce monstre enfanté par la Terre après le déluge, et qui tomba sous les traits d'Appollon.

(9) *Cette Magicienne s'est vantée de pouvoir détruire mon amour par ses Talismans et ses Breuvages.*

IL faut cependant parler une fois des Talismans et des Filtres qui jouent un si grand rôle dans TIBULLE.

UN Talisman est une figure magique, gravée en conséquence de certaines observations superstitieuses sur les caractères et configurations du Ciel, ou des corps célestes auxquels les Astrologues, les Philosophes Hermétiques et autres Charlatans attribuent des effets merveilleux, et surtout le pouvoir d'attirer les influences célestes. Ainsi les Hébreux par exemple avaient des Théraphines ou instrumens de cuivre, qui marquaient les heures et les minutes des événemens futurs, comme gouvernés par les astres. Le Rabbin Elieser prétend que, pour faire un Téraphim, on tuait un enfant nouveau né, qu'on fendait sa tête, et qu'on l'assaisonnait de sel et d'huile; qu'on gravait sur une plaque d'or le nom de quelque esprit impur, et qu'on mettait cette plaque sous la langue de l'enfant mort; qu'on attachait la tête contre un mur, qu'on allumait des lampes, et qu'on faisait des prières devant cette tête qui parlait ensuite devant ses Adorateurs.

LES Cabinets des Antiquaires sont pleins de plaques ou amulettes, qui portent des empreintes du Soleil ou de ses symboles, ou de la Lune et des autres Planettes, ou de différens signes du Zodiaque.

DANS la confection des Talismans, la plus légère conformité avec l'astre ou le Dieu en qui l'on avait

confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible faisait préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du Soleil, pour en imiter l'éclat et la couleur, devaient être d'or. Le Soleil mettait indubitablement sa confiance dans un métal qu'il avait engendré : ainsi une plaque d'or, où il voyait son image empreinte, devait arrêter ses influences. La Lune par un raisonnement pareil préférait l'argent, Mars se plaisait au fer ; Vénus au cuivre, parce qu'il se trouve en abondance dans l'Isle de Chypre. Le Langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. Un certain rapport d'agilité fit donner à Mercure le vif-argent ; mais Jupiter, le Maître des Dieux, fut réduit à l'Etain.

Il est incroyable quel crédit s'attirèrent les Talismans. Pline, en parlant du Jaspe qui tire sur le verd, dit que tous les Peuples de l'Orient le portaient comme un Talisman. Il dit ailleurs, que Milon de Crotone ne devait ses victoires qu'à ces sortes de pierres qu'il portait dans les combats. Les Egyptiens se munissaient de figures de Scarabées, pour fortifier leur courage, parce que le Scarabée était consacré au Soleil qu'ils regardaient comme un Dieu très-puissant. Chez les Romains, la Bulle d'or que portaient au cou les Généraux ou Consuls dans les cérémonies du triomphe, renfermait des Talismans, et l'on en donnait à tous les enfans. Les plus accrédités étaient aux Samothraciens, ou étaient fabriqués suivant les règles pratiquées dans les mystères de Samothrace. C'étaient des morceaux de métal sur lesquels on avait gravé de certaines figures d'astres, et qu'on

enchassait communément dans les bagues. Il y avait mille et mille recettes plus ridicules les unes que les autres pour fabriquer des Talismans. Par exemple, on gravait sur de l'airain de Chypre un lion, une lune et une étoile, et rien n'était plus efficace pour certains maux. On écrivait sur un anneau de fer à huit angles : *Fuis, fuis, malheureuse Bile, l'Alouette te cherche*, et l'on était préservé de la colique. . . Pauvre esprit humain ! Passons aux Philtres.

Il est beaucoup plus aisé de comprendre que des breuvages peuvent produire des effets physiques et moraux, que d'expliquer et de croire l'influence des Talismans. Il faut donc distinguer les Philtres en faux et en véritables. Ceux que donnent les vieilles ou les femmes débauchées, sont ou ridicules ou dangereux, et beaucoup plus capables d'inspirer de la folie que de l'amour.

Il est certain que les anciens Magiciens les connaissaient tout comme les nouveaux Démonagraphes, et que dans la fabrication de ces poisons, ils invoquaient les Divinités infernales. Il entrait dans leur composition diverses herbes et matières, telles que le poisson appellé Rémore, certains os de grenouilles, la pierre Astroïtès et surtout l'Hyppomanès, qui était une certaine liqueur qui coule des parties naturelles d'une Jument en chaleur, et aussi une excroissance de chair que les Poulains nouveaux nés ont quelquefois sur le front. Juvénal attribue la plupart des désordres de Caligula à une potion que sa femme Cæsonie lui avait donné, et dans laquelle elle avait fait entrer l'Hyppomanès. On ajoutait aussi, dit-on, dans

les Philtres le sperme humain, le sang menstruel, les rognures d'ongles, des métaux, des reptiles, des intestins de poissons et d'oiseaux. Ovide se moque de toutes ces recettes, et dit, soyez aimable et vous serez aimé. Voilà le seul Philtre immanquable. Je dirais plus : aimez et vous serez aimé.

On prétend que l'interposition de quelque moyen naturel et magnétique peut concilier une affection mutuelle entre deux personnes ; et je le crois ; mais voici dans quel sens : on disposera à l'amour par des breuvages qui enflammeront le tempérament ; cela n'est pas douteux ; mais je ne me persuaderai jamais qu'il y en ait qui inspirent de l'amour plutôt pour une personne que pour une autre. Les exemples prétendus contraires ne prouvent rien : deux jeunes personnes s'aiment : après votre Philtre, elles se verront et se prodigueront les plus ardentes caresses : je le crois ; mais il n'y a point là de magie. Vous aurez mis en fermentation les sens d'une femme, elle se trouve avec un homme aimable, elle céde : rien que de naturel, ne fut-ce qu'un homme. Au reste l'imagination peut entrer pour beaucoup dans tous ces effets ; et il est très-réel que les Philtres causent de fréquentes manies, et assez souvent la perte de la mémoire.

(10) *Et dans une nuit sereine, j'ai sacrifié une Victime noire à ses Dieux Magiques.*

Il faut bien distinguer, comme je l'ai déjà insinué (Note 5), la Sorcellerie odieuse ou la *Goëtie* de la Magie *Théurgique*. Dans la Théurgie, on avait recours aux Dieux ou aux Génies bienfaisans, pour

produire dans la Nature des effets surnaturels et absolument supérieurs aux forces de l'Homme. La Théurgie, si l'on en veut croire ceux qui en faisaient profession, était un art divin qui n'avait, pour but, que de perfectionner l'esprit et de rendre l'ame plus pure. L'appareil même de la Magie Théurgique avait quelque chose de sage et de spécieux. Il fallait que le Prêtre Théurgique fut irréprochable dans ses mœurs, que tous ceux qui avaient part aux opérations, fussent purs, qu'ils n'eussent eu aucun commerce avec les femmes : ainsi ce n'était pas la Magie des Amans; qu'ils n'eussent point mangé de choses qui eussent eu vie, et qu'ils ne fussent point souillés par l'attouchement d'un corps mort. On passait par des épreuves sévères et difficiles. Alors venaient les grands mystères où il n'était plus question que de méditer et de contempler toute la Nature, car elle n'avait plus rien d'obscur ni de caché pour les initiés. On croyait que c'était par le pouvoir de la Théurgie qu'Hercule, Jason, Thésée, Castor et Pollux, et tous les autres Héros opéraient ces prodiges de valeur qu'on admirait en eux. Il y avait une grande conformité entre la Magie Théurgique, et la Théologie mystérieuse du Paganisme, c'est-à-dire, celle qui concernait les mystères secrets de Cérès et de Samothrace. La Théurgie était donc fort différente de la Magie Goétique ou *Goëtie*, où l'on invoquait les Dieux infernaux et les Génies malfaisans.

CETTE espèce de Magie infame n'avait d'autre objet, que de faire du mal, de séduire le Peuple, d'exciter des passions déréglées, de porter au mal. Les Ministres de cet art funeste et ridicule se vantaient

d'évoquer les manes par leurs enchantemens (voyez Note 5). Ils employaient dans toutes leurs opérations, tout ce qui pouvait redoubler la terreur : nuit obscure, cavernes souterraines à proximité des tombeaux ; ossemens de morts, sacrifices de victimes noires ; herbes magiques, lamentations, gémissemens : ils passaient même pour égorger de jeunes enfans, et chercher dans leurs entrailles l'horoscope de l'avenir.

On croyait que le meilleur moyen pour écarter leurs *Lémures* ou Génies malfaifans, était de leur jeter des féves ou d'en brûler, parce que la fumée de ce légume rôti leur était insupportable. On célébrait à Rome, le 9 de Mai, les *Lémuries* ou *Lémuralies*, pour appaiser les morts, ou en l'honneur des Lémures; On attribue l'institution de cette Fête à Romulus, qui, pour se délivrer du Phantôme de son Frère Rémus qu'il avait tué ou fait tuer, ordonna cette Fête. Dans les Lémuries, on offrait des sacrifices pendant trois nuits consécutives : tous les temples des Dieux étaient fermés ; et on ne permettait point les mariages. Celui qui sacrifiait était nuds pieds, et faisait un signe ayant les doigts de la main joints au pouce, s'imaginant empêcher par-là, que les Lémures n'approchassent de lui. Ensuite il se lavait les mains dans de l'eau de fontaine, et prenant des féves noires, il les mettait dans sa bouche, puis les jettait derrière lui en proférant ses paroles : *je me délivre par ces féves moi et les miens*, conjuration qui était accompagnée d'un grand bruit de poëles et de vaisseaux d'airain, et de prières aux Larves ou Lutains, de se retirer et de laisser les vivans en paix.

ELEGIA TERTIA.

Ibitis Ægeas sine me, Messala, per undas,
O utinam memores ipse, cohorsque mei!
Me tenet ignotis ægrum Phæacia terris,
Abstineas avidas mors, precor, atra manus.
Abstineas, mors atra, precor. Non hîc mihi mater,
Quæ legat in mœstos ossa perusta sinus:
Non soror, Assyrios cineri quæ dedat odores,
Et fleat effusis antè sepulcra comis.

ÉLÉGIE TROISIÈME.

MESSALA, vous affronterez sans moi les flots de la mer Egée (1) : plaise aux Dieux que vous-même et toute votre suite gardiez mon souvenir. Me voilà donc resté aux rives Phéaciennes (2). Une maladie m'enchaîne (*) sur une terre inconnue. Impitoyable mort ! (3) entends ma prière ! O mort ! épargne-moi ! Je n'ai point ici de mère pour recueillir mes cendres dans son sein navré de douleur : ma Sœur n'est point ici pour pleurer les cheveux épars à mes funérailles, et pour répandre sur mon urne les parfums d'Assyrie.

(*) TIBULLE devait accompagner Messalla dans son expédition de Syrie. Il tomba malade dans l'Isle de Corcyre, appellée Phéocienne, à cause d'une Colonie conduite par Nausithoüs, père d'Alcinoüs. Après son rétablissement, il s'embarqua pour la Cilicie, rejoignit Messalla, le suivit en Egypte, et retourna avec lui à Rome, où ce Général obtint les honneurs du Triomphe, l'An de Rome 724.

Delia non usquam quæ me quam mitteret urbe,
Dicitur antè omnes consuluisse Deos.
Illa sacras pueri sortes ter sustulit: illi
Retulit è trinis omnia certa Puer.
Cuncta dabant reditus: tamen est deterrita nunquam,
Quin fieret, nostras respiceretque vias.
Ipse ego solator, cùm jam mandata dedissem,
Quærebam tardas anxius usque moras.
Aut ego sum caussatus aves, aut omnia dira;
Saturni aut sacram me tenuisse diem.
O quoties ingressus iter, mihi tristia dixi
Offensum in porta signa dedisse pedem!
Audeat invito ne quis discedere amore,
Aut sciat egressum se, prohibente Deo.

Quid tua nunc Isis mihi, Delia? quid mihi prosunt,

CE n'est pas seulement une fois que ma Délie consulta les Dieux, lorsque je quittai Rome : trois fois, m'a-t-on dit, elle demanda à l'Enfant de tirer les sorts sacrés (4), et trois fois l'innocent Enfant lui rapporta des présages certains qu'elle reverrait son Amant. Cependant il ne la rassura point, et Délie pleurait en jetant ses regards sur la route que j'allais suivre. Moi-même, je m'efforçais de la consoler; j'avais déjà donné l'ordre du départ, et je cherchais des prétextes pour de nouveaux délais : c'était ou des augures sinistres, ou de funestes présages, ou le jour redoutable de Saturne (5), qui me retenaient. O combien de fois, lorsqu'enfin j'ai commencé mon voyage, des faux pas effrayans m'ont rempli de tristesse ! Que personne n'ose désormais rien entreprendre malgré l'amour, ou qu'il sache qu'il contrevient à la volonté des Dieux !

QU'EST pour moi maintenant ton Isis, ô ma Délie ? (6) Que me servent ces sistres (*)

(*) Le Sistre était d'argent ou d'airain ou même d'or. Sa forme était un oval dont la partie supérieure se terminait en

Illa tua toties æra repulsa manu ?
Quidvè, piè dùm sacra colis, purèque lavari
Te memini, et puro secubuisse toro ?

Nunc, Dea, nunc succurre mihi : nam posse mederi
Picta docet templis multa tabella tuis.
Ut mea votivas persolvens Delia noctes,
Antè sacras lino tecta fores sedeat :
Bisque die, resoluta comas, tibi dicere laudes
Insignis turba debeat in Pharia.
At mihi contingat patrios celebrare Penates,
Reddereque antiquo menstrua thura Lari.

Quàm benè Saturno vivebant rege, priùs-
quàm

tant de fois agités par tes mains? Qu'ai-je gagné à tes pieux sacrifices, à tes lustrations religieuses (7)? C'est vainement que Délie a consacré pour TIBULLE, des nuits à la chasteté.

O Déesse! secoure-moi: les tableaux sans nombre offerts dans ton temple (8), nous apprennent assez que tu en as la puissance: ma Délie te vouera encore des nuits pures: vêtue de lin et les cheveux déliés et flottans, elle restera sous tes parvis sacrés deux nuits entières, et les Prêtresses Egyptiennes chanteront avec elle tes louanges. Ah! qu'il me soit encore permis de célébrer les Dieux de ma Patrie, et d'offrir chaque mois de l'encens aux Génies Protecteurs de ma maison (9).

QUE l'on vivait heureux au siècle de Saturne (10), lorsque des routes immenses

---

pointe. Trois lames paralleles, du même métal, excédaient la largeur de l'Instrument, et les extrémités étaient courbées en sens contraire. Le bruit du Sistre était aigu, sans aucune espèce d'harmonie; on se servait de cet Instrument dans les Fêtes d'Isis. (Voyez la Note 6 de cette Élégie).

Tellus in longas est patefacta vias !
Nondum cæruleas pinus contemserat undas,
Effusum ventis præbueratque sinum ;
Nec vagus ignotis repetens compendia terris
Presserat externa navita merce ratem.
Illo non validus subiit juga tempore taurus,
Non domito frenos ore momordit equus.
Non domus ulla fores habuit ; non fixus in agris,
Qui regeret certis finibus arva, lapis
Ipsæ mella dabant quercus, ultròque ferebant
Obvia securis ubera lactis oves.
Non acies, non ira fuit, non bella ; nec ensem
Immiti sævus duxerat arte faber.
Nunc Jove sub domino cædes, et vulnera semper ;
Nunc mare ; nunc lethi mille repentè viæ.

Parce pater : timidum non me perjuria terrent

ne

ne traversaient pas tous les pays ! Le pin orgueilleux ne bravait pas les flots azurés : des voiles téméraires n'étaient point déployées aux caprices des vents, et le Nautonnier avide, cherchant des terres inconnues et des trésors au travers des écueils, ne faisait pas gémir les vaisseaux sous le poids des dépouilles étrangères. Dans cet âge fortuné, le taureau vigoureux n'était pas courbé sous le joug : le coursier bouillant et indompté ne rongeait point le frein qui le captive : les maisons étaient sans portes, et les champs sans limites : les chênes offraient un miel délicat avec abondance, et les mamelles des brebis étaient des sources intarissables d'un lait salutaire : alors on ne connaissait ni colère, ni violence, ni guerres, ni soldats, et le forgeron n'avait pas fabriqué par un art funeste des armes redoutables (11). Mais le règne de Jupiter (12) nous a amené les blessures et le carnage : maintenant on navigue ; mille voies nouvelles sont ouvertes à la mort.

O Maître du monde ! épargne-moi ! Le

Non dicta in sanctos impia verba Deos.
Quod si fatales jam nunc explevimus annos,
Fac lapis his scriptus stet super ossa notis:
Hîc jacet immiti consumtus morte Tibullus,
Messalam terra, dùm sequiturque mari.

Sed me, quod facilis tenero sum semper Amori,
Ipsa Venus campos ducet in Elysios.
Hîc choreæ, cantusque vigent, passimque vagantes
Dulce sonant tenui gutture carmen aves.
Fert casiam non culta seges, totosque per agros
Floret odoratis terra benigna rosis.
Hîc juvenum series teneris immixta puellis
Ludit, et assiduè prælia miscet Amor.
Illic est cuicumque rapax mors venit amanti,
Et gerit insigni myrtea serta coma.

At scelerata jacet sedes in nocte profunda

remord d'aucun parjure ne me tourmente : jamais des paroles impies proférées contre la sainteté des Dieux, n'ont souillé ma bouche : que si j'ai rempli le nombre de mes années, fais qu'à ce terme fatal, on grave sur la pierre qui couvrira mes cendres (13), » ici repose TIBULLE consumé » par une mort cruelle, lorsqu'il suivait » Messala sur la terre et sur les mers ».

MAIS Vénus elle-même me conduira dans l'Elisée (14) ; car je sacrifiai toujours à son Fils, au tendre Amour (15). Là des concerts éternels, des chœurs harmonieux, des danses voluptueuses s'exécutent au doux chant des oiseaux : les campagnes odorantes portent sans culture la canelle et les roses parfumées : des troupes de jeunes garçons et de jeunes beautés folâtrent ensemble, et l'amour anime constamment leurs combats : là se trouve celui que la mort vorace a frappé, lorsqu'il aimait, et sa chevelure est ornée d'une couronne de myrthe.

MAIS il est dans la nuit profonde, un séjour épouvantable voué au crime, et

Abdita, quam circum flumina nigra sonant.
Tisiphoneque impexa feros pro crinibus angues
Sævit, et huc illuc impia turba fugit.
Tum niger in porta serpentum Cerberus ore
Stridet, et æratas excubat antè fores.
Illic Junonem tentare Ixionis ausi
Versantur celeri noxia membra rota;
Porrectusque novem Tityus per jugera terræ,
Assiduas atro viscere pascit aves.
Tantalus est illic, et circum stagna: sed acrem
Jam jam poturi deserit unda sitim.
Et Danai proles, Veneris quæ numina læsit,
In cava Lethæas dolia portat aquas.
Illic sit, quicumque meos violavit amores,

qu'entourent les noirs fleuves de l'Enfer. Là Tisiphone (16) enlacée de serpens féroces, qui forment son unique chevelure, excite leurs siflemens, et la troupe impie fuit poursuivie par la terreur. Mais le noir Cerbère (17) est couché devant les portes d'airain qui ferment ces horribles lieux, et ce monstre aux trois têtes pousse de continuels hurlemens. C'est ainsi qu'est gardé cet Ixion (18) qui osa tenter la conquête de Junon, et dont les membres attachés par des couleuvres, tournent dans la roue éternelle ; et l'énorme Titius (19) qui couvre de son corps, neuf arpens de terre, et nourrit de ses entrailles des vautours insatiables ; et Tantale (20) qui, entouré de lacs, ne saurait mouiller ses lévres embrâsées par une soif qui durera toujours : l'onde fuit à leur approche et court se précipiter dans le tonneau que les Danaïdes parjures à l'amour, à la foi conjugale, s'efforcent vainement de remplir (21). Qu'il soit à jamais retenu dans le Tartare, quiconque traversa mes amours et désira mon

Optavit lentas et mihi militias.

At tu casta, precor, maneas, sanctique pudoris
Assideat custos sedula semper anus.
Hæc tibi fabellas referat, positaque lucerna
Deducat plena stamina longa colo.
Ac circa gravibus pensis affixa puella
Paulatim somno fessa remittat opus.
Tunc veniam subito : ne quisquam nuntiet antè,
Sed videar cœlo missus adesse tibi.
Tunc mihi, qualis eris, longos turbata capillos,
Obvia nudato, Delia, curre pede.
Hunc precor, hunc illum nobis Aurora nitentem
Luciferum roseis candida portet equis.

absence, ou me souhaita les fatigues de la guerre.

MAIS toi, Délie, reste fidelle, et qu'une Vieille vigilante soit le gardien assidu de ta pudeur ; que chaque soir à la lumière d'une lampe, elle te répète des contes qui t'allégent le temps, en laissant couler dans ses doigts un fuseau chargé d'un long fil : que ma jeune Amante, les yeux appésantis par le sommeil, s'endorme à sa voix et laisse échapper son ouvrage de ses mains engourdies... Tout-à-coup j'arriverai et personne ne m'annoncera, et je te paraîtrai envoyé par le Ciel. . . . Alors, ô ma Délie ! accours à moi, telle que tu seras, les cheveux dénoués, les pieds nuds ; accours troublée, éperdue ! . . . Ah ! ce sont-là mes vœux ! Quand l'aurore (22) brillante de tous ses charmes, nous apportera-t-elle sur son char de roses ce beau jour ?

NOTES.

(1) *Vous affronterez sans moi les flots de la mer Egée.*

LA Mer Egée que l'on appelle aussi Mer Blanche, pour la distinguer du Pont-Euxin qui se nomme Mer Noire, est la partie de la Méditerranée que l'on appelle communément Archipel, et qui est situé entre la Grece, la Macédoine et l'Asie. Ce nom lui vient, à ce qu'on dit, d'Egée, père de Thésée, qui croyant son fils mort à cause des voiles noires qu'on avait oublié de changer au vaisseau qui le ramenait victorieux du Minotaure, s'y précipita et lui donna son nom.

(2) *Me voilà donc resté aux rives Phéaciennes.*

LES Phéaciens étaient des Habitans de l'Isle de Corcyre, célèbres dans la Fable par les jardins de leur Roi Alcinoüs, décrits par Homère. C'étaient les Peuples les plus voluptueux de ce temps-là. On ne voyait parmi eux que danses, que fêtes, que festins, que musique. Rien n'était si magnifique que les jardins d'Alcinoüs, auxquels l'Antiquité n'a comparé que ceux d'Adonis et de Sémiramis. Jamais les arbres de ce Jardin, dit Homère, ne sont sans fruit. Un doux zéphir entretient toujours leur vigueur et leur

tève, et pendant que les premiers fruits mûrissent, il en naît de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui commence d'être. La grenade et l'orange déjà mûres, en montrent de nouvelles qui vont mûrir : l'olive est poussée par une autre olive, et la figure ridée fait place à un autre qui la suit. La vigne y porte des raisins en toute saison : pendant que les uns sèchent au soleil dans un lieu découvert, on coupe les autres, et on foule dans le pressoir ceux que le soleil a déjà préparés ; car les ceps chargés de grappes toutes noires, qui sont prêtes à cueillir, en laissent voir d'autres toutes vertes qui sont prêtes à se colorer.

(3) *Sombre Mort, entends ma prière!*

COMMENT les Anciens n'auraient-ils pas fait une Divinité de la Mort à qui toute la Nature paye tribut? Les Mythologues la disent Fille de la Nuit : ils lui donnent pour frère le Sommeil éternel, dont le sommeil des vivans n'est qu'une faible image. Pausanias parle d'une statue de la nuit, qui tenait entre ses bras ses deux enfans, le Sommeil et la Mort : l'un qui dort profondément ; et l'autre qui fait semblant de dormir.

ON peignait la Mort comme un squelette, avec une faux et des griffes : on l'habillait d'une robe semée d'étoiles de couleur noire avec des ailes noires. On lui sacrifiait un Coq, quoiqu'on la regardât comme la plus impitoyable des Divinités. Les Phéniciens lui

bâtirent un temple dans l'Isle de Gadira, qui ne subsista pas long-temps.

(4) *Elle demanda à l'Enfant de tirer les Sorts Sacrés.*

LES Sorts étaient les instrumens dont on se servait pour savoir qu'elle était l'Oracle de la Fortune sur tel ou tel événement. C'était le plus souvent des espèces de Dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères ou quelques mots dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Dans quelques temples, on jetait soi-même les Sorts; dans d'autres, on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs, *le Sort est tombé*. Ce jeu de Dés était toujours précédé de sacrifices et de beaucoup de cérémonies. Apparemment les Prêtres savaient manier les Dés; mais s'ils ne voulaient pas prendre cette peine, ils n'avaient qu'a les laisser aller, n'étaient-ils pas toujours maîtres de l'explication?

LES Lacédémoniens allèrent un jour consulter les Sorts de Dodone sur quelque guerre qu'ils entreprenaient; car outre les chênes parlans, et les colombes, et les bassins de l'Oracle, il y avait des Sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, au moment où l'on allait jeter les Sorts avec beaucoup de respect, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le temple, renverse les Sorts et l'urne. La Prêtresse effrayée dit aux Lacédémoniens qu'ils

ne devaient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver ; et tous les Historiens assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célèbres d'entre les Sorts étaient à Préneste et à Antium, petites villes d'Italie. A Préneste était la Fortune, et à Antium les Fortunes. Cicéron nous apprend que les archives de Préneste portaient qu'un homme des plus considérables de la Ville, nommé Numérius-Suffutius, fut averti par plusieurs songes réitérés et menaçans d'aller entr'ouvrir un rocher, dans un certain lieu : qu'il y alla, brisa ce rocher, et qu'il en sortit plusieurs Sorts. C'étaient des petits morceaux de bois bien taillés et bien polis ; sur lesquels étaient écrits des Prédictions en caractères antiques. On mit ces petits morceaux de bois dans un coffre d'olivier. Pour les consulter, on ouvrait ce coffre, on faisait mêler ensemble tous ces Sorts par un enfant ; il en tirait un, et c'était la réponse que l'Oracle donnait aux consultans. Ce coffre, continue Cicéron, est aujourd'hui religieusement gardé à cause de Jupiter-Enfant, qui y est représenté avec Junon, tous deux dans le sein de la Fortune qui leur donne la mamelle, et les bonnes femmes y ont grande dévotion.

Les Fortunes d'Antium avaient cela de remarquable, que c'étaient des Statues qui se remuaient d'elles-mêmes, et dont les mouvemens différens, ou servaient de réponse, ou marquaient si l'on pouvait consulter les Sorts. Plusieurs Statues du Paganisme avaient cette commode propriété. Jupiter-Ammon était porté par quatre-vingts Prêtres dans

une espèce de gondole d'or d'où pendaient des coupes d'argent, et suivi d'un grand nombre de femmes et de filles qui chantaient des hymnes; il les conduisait, en leur marquant par quelques mouvemens, où il voulait aller. Le Dieu d'Héliopolis, de Syrie, en faisait autant, avec cette différence, qu'il voulait être porté par les gens les plus qualifiés de la province, qui eussent long-temps auparavant vécu dans la continence, et qui eussent la tête rasée. Enfin Lucien nous parle d'un Apollon bien plus miraculeux; car, étant porté sur les épaules de ses Prêtres, il s'avisa de les laisser-là, et de se promener par les airs, et cela aux yeux d'un homme tel que Lucien; ce qui ne laisse pas de rendre la chose remarquable.

Dans l'Orient, les Sorts étaient des Flèches, et aujourd'hui encore les Turcs et les Arabes s'en servent de la même manière.

Dans la Grece et dans l'Italie, on tirait souvent les Sorts de quelque Poëte célèbre, comme Homère, ou Euripide ou Virgile. Ce qui se présentait à l'ouverture du livre était l'arrêt du ciel. L'Antiquité Païenne semble avoir regardé ceux qui avaient le talent supérieur de la poësie, comme des hommes inspirés. L'Iliade et l'Odyssée sont remplis d'un si grand nombre de traits de religion et de morale, et contiennent une si prodigieuse variété d'événemens, de sentences et de maximes applicables à toutes les circonstances de la vie, qu'il n'est pas étonnant que ceux qui, par hasard ou autrement, jetaient les yeux sur ces poëmes, ayent cru trouver quelquefois des prédictions ou des conseils. Il aura

suffi que le succès ait justifié quelquefois ces tentatives pour leur donner du crédit. Les hommes agités par la crainte ou par l'espérance sont si crédules !

AU RESTE, on ferait tort aux Anciens de croire que ces superstitions ridicules abusassent tous autres que le peuple. Qu'est-ce à votre avis que les Sorts, disait Cicéron à un Stoïcien ? C'est à peu près comme le jeu des Nombres, en haussant et en fermant les doigts. Le hasard, et peut-être une mauvaise subtilité, peuvent y avoir part, mais la sagesse et la raison n'y en ont aucune. Les Sorts sont donc pleins de tromperies, et c'est une invention de la superstition ou de l'avidité du gain. La Divination par les Sorts est désormais entièrement décriée. La beauté et l'antiquité du Temple de Préneste a véritablement conservé le nom des Sorts de Préneste, mais parmi le peuple uniquement; car y a-t-il quelque magistrat (c'est toujours Cicéron qui parle), quelque homme un peu considérable, qui y ait le moindre recours ! Partout ailleurs il n'en est plus question, et c'est ce qui faisait dire à Carnéade, qu'il n'avait jamais vu la Fortune plus fortunée qu'à Préneste.

CEPENDANT il s'en fallut peu qu'ils ne revinssent en crédit du temps de Tibère. Suétone nous apprend que cet Empereur ayant formé le projet de ruiner tous les Oracles voisins de Rome, ceux d'Antium, de Cœres, de Tibur et de Préneste; il en fut détourné par la majesté de ces derniers; car s'étant fait remettre le coffre bien fermé et bien cacheté, les Sorts ne s'y trouvèrent point, et il ne fut pas plutôt rapporté dans le Temple de Préneste, que les Sorts s'y

trouvèrent. Mais le temps de l'Oracle était passé : cette subtilité n'eut aucun effet sur le public . . . Admirez l'inconcevable inconséquence de l'esprit humain, les Sorts de Virgile commencèrent alors à prendre faveur.

TOUT le monde sait que nos aïeux ont connu cette superstition comme toutes les autres. On prit les Sorts dans les livres sacrés : on emploie les Sorts des Saints, même pour décider du choix des Evêques, même pour déterminer les opérations d'une campagne de guerre, etc.

(5) *C'étaient ou des Augures sinistres, ou de funestes Présages, ou le Jour redoutable de Saturne qui me retenaient.*

Augures ; Présages ; Jour de Saturne ; voilà le sujet de cette Note.

LES Augures, en tant que Ministres de la Religion, étaient les Interprètes des Dieux que l'on consultait pour savoir si l'on réussirait dans ses entreprises. Ils en jugeaient par le vol des oiseaux, par la manière dont mangeaient les Poulets sacrés. Ils juraient de ne révéler jamais aucuns de leurs mystères, sans doute pour ne pas se décréditer dans l'esprit du Peuple, car les Grands et les Savans n'en étaient pas dupes, témoin ce que Cicéron dit de leurs cérémonies, qui étaient si ridicules, qu'il s'étonne que deux Augures puissent s'entre regarder sans rire.

LES Augures, en tant que Prédictions, étaient le résultat de la science augurale ou des présages. Les

Romains l'avaient reçue des Toscans, chez lesquels ils entretenaient six jeunes Patriciens, comme dans une espèce d'Académie, pour leur apprendre de bonne heure, les principes et les secrets des Augures.

Dans l'idée générale du mot Présage, il faut comprendre non-seulement les observations des Augures, mais l'attention que le vulgaire donnait aux paroles et aux signes fortuits, et aux résultats qu'il en tirait pour la prédiction de l'avenir. Ces présages étaient :

1°. Les Paroles fortuites, appellées *Voix Divines*, lorsqu'on en ignorait l'Auteur. Avant que de commencer, quoi que ce soit, les gens superstitieux allaient recueillir les Paroles de la première personne qu'ils rencontraient, et prenaient leur résolution sur des mots proférés à l'aventure.

2°. Les tressaillemens de quelque partie du corps, principalement du cœur (mauvais Présage), des yeux et des sourcils (signe heureux quand il venait du droit).

3°. Les tintemens d'oreilles qu'on expliquait tout comme les bonnes gens des deux sexes le font aujourd'hui.

4°. Les éternumens, signe équivoque et mauvais le matin : mais l'amour les rendait toujours favorables aux Amans, à ce que prétend Catule. Ah ! sans doute tout Présage est heureux auprès de ce qu'on aime.

5°. Les chutes imprévues, fort mauvais Augure.

6°. La rencontre d'un Ethiopien, d'un Eunuque, d'un Nain, d'un Homme Contrefait, d'un Serpent,

d'un Loup, d'un Renard, d'un Chien, etc., faisait rentrer chez eux les gens superstitieux. Celle d'un Lion, d'une Fourmi, d'une Abeille, n'avait rien que d'heureux.

7°. Les Noms, selon que leur signification était agréable ou désagréable.

Il ne suffisait pas d'observer simplement les Présages; il fallait de plus les accepter lorsqu'ils paraissaient favorables, afin qu'ils eussent leur effet, et en remercier les Dieux. L'attention, pour les Présages, avait lieu politiquement dans les actes publics, et dans les actions particulières, comme dans les mariages, à la naissance des enfans, dans les voyages, etc.

Quelque ridicule et absurde que soit l'idée qu'il y ait dans la Nature, des jours plus heureux ou plus malheureux les uns que les autres, il n'en est pas moins vrai que de temps immémorial les plus célèbres Nations du monde, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs et les Romains ont également donné dans cette superstitieuse opinion, dont tout l'Orient est encore imbu.

Les Rois d'Egypte n'expédiaient aucune affaire le troisième jour de la semaine, et s'abstenaient de manger jusqu'à la nuit, parce que c'était le jour funeste de la naissance de Typhon. Ils tenaient aussi le dix-septième jour du mois, pour infortuné, parce que c'était celui de la mort d'Osiris.

La liste des jours Apoplirades ou malheureux, chez les Grecs, était infinie; ce qui a fait dire à Lucien au sujet

sujet d'un Fâcheux, qu'il ressemblait à un Apophrade. Hésiode, qui a écrit si anciennement et sûrement onze siècles avant notre Ere, donne une liste des jours malheureux où se trouve surtout le cinquième de chaque mois, parce que ce jour-là les furies infernales se promenent sur la terre.

LES Romains tenaient pour malheureux tous les lendemains des Kalendes, ou premiers des nones, ou 5 Janvier, Février, Avril, Juin, Août, Septembre, Novembre, Décembre, et 7 Mars; Mai, Juillet, et octobre; des Ides, ou 15 Mars; Mai, Juillet et Octobre, et le 13 des autres. Outre cela, le jour des sacrifices aux Manes, celui des Lémuries, des Féries latines et des Saturnales, le lendemain des volcanales, et quelques autres.

IL serait trop long d'en donner la raison qui était fondée sur des faits historiques, au reste ce préjugé des jours heureux et malheureux, qui n'est pas si détruit qu'on pourrait le croire, n'était que pour le peuple, mais les hommes d'état à cause de cela même, étaient quelquefois obligés de les respecter; car tous ne pouvaient pas dire comme Alexandre, qui répondit à ceux qui lui représentaient sur les bords du Granique, que jamais les Rois de Macédoine ne mettaient leurs armées en campagne au mois de Juin, et qu'il devait craindre le mauvais effet que pouvait produire un tel augure, » il faut bien y remé» dier, et j'ordonne aussi pour cela que Juin que l'on » craint tant, soit nommé le second mois de Mai. »

LE jour de Saturne était le samedi. (Voyez

relativement à ce Dieu, à son pouvoir, à ses fêtes; la Note 10).

(6) *Qu'est pour moi maintenant ton Isis, ô ma Délie!*

ISIS était une Divinité Egyptienne, dont le culte avait été adopté par presque tous les Peuples de l'Antiquité païenne. Il en est peu dont il reste autant de monumens, et dont on sache moins de choses certaines. Voici ce qui me paraît le plus avéré, et le plus vraisemblable à cet égard.

ON est bien convaincu aujourd'hui que les langues Phéniciennes et Egyptiennes étaient des Dialectes de l'*Iziémen* ou Dialecte Arabe, d'où l'on peut conclure avec vraisemblance que le mot Isis est un dérivé d'Iscia, qui signifie *exister invariablement, avoir une existence propre, fixe et durable.* Isis était en effet considérée comme un premier principe chez les Egyptiens, et son culte était plus célèbre que celui d'Osiris même.

CETTE Nation superstitieuse avait poussé l'idolâtrie beaucoup plus loin qu'aucune autre. Cependant leur mythologie paraît assez simple et naturelle dans son origine. Ils admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; du principe du bien, venait la génération; de celui du mal, procédait la corruption de toutes choses: le bon principe excellait par-dessus le mauvais, il était plus puissant que lui, mais non pas jusqu'à le détruire et empêcher ses opérations. Ils reconnaissaient trois choses dans le bon principe, dont l'une

avait la qualité et faisait l'office de père ; l'autre de mère, et la troisième de fils ; le père était Osiris, la mère Isis, et le fils Orus ; le mauvais principe s'appellait Tiphon. Cette doctrine dégénéra en s'éloignant de son origine ; et de là les cultes absurdes des Egyptiens qui, toujours esclaves, furent toujours ignorans (je parle du Peuple).

TOUT le monde connaît cette inscription sublime que Plutarque dit avoir été sur le pavé du temple du Saïs : » je suis tout ce qui a été, ce qui est, et qui » sera, et nul d'entre les mortels n'a encore levé mon » voile ». Est-ce bien un Mythologue qui a fait cette inscription si philosophique ?

ON convient si peu de l'origine d'Isis, qu'on a cru la trouver dans presque toutes les Déesses du Paganisme ; mais il paraît par le culte qu'on lui rendait, et les divers symboles dont on ornait ses statues, que l'Isis des Egyptiens était la Cérès des Grecs. Son culte qui passa assez tard aux Romains, pénétra dans les Gaules, et il paraît très-certain qu'il y avait dans le voisinage de Lutèce, aujourd'hui Paris, au village d'Issy, un fameux temple dédié à la grande Déesse des Egyptiens. Nous aurions une preuve sans replique de ce fait, sans le zèle insensé du Cardinal Brissonet, qui, Abbé de Saint-Germain-des-Prés, l'an 1514, fit réduire en poudre la grande idole d'Isis qu'on avait par curiosité conservé dans un coin de son église.

DOM-BERNARD de Monfaucon, dans son ouvrage de l'Antiquité expliquée par les figures, a donné une belle collection de marbres anciens, de pierres

gravées, de médailles, de tables, etc, où sont diverses figures d'Isis, avec ses attributs et les Hiéroglyphes d'Egypte dont elles sont accompagnées.

UN monument des plus considérables que l'antiquité nous ait transmis est la Table Isiaque. On imagine qu'elle désigne les grandes fêtes d'Isis et d'autres Divinités Egyptiennes. Ce monument fut trouvé au Sac de Rome en 1525. C'est une table de bronze, à compartimens, qui a environ cinq pieds de long sur trois de large. On y voit plusieurs personnes faisant des offrandes à des divinités assises sur des trônes. On y remarque d'autres figures à genoux qui semblent adorer des oiseaux, des bêtes à quatre pieds, et des poissons. On y distingue parmi les Dieux, Osiris, son fils Orus, plusieurs Isis, une dans son vaisseau, qui est une de ses marques distinctives, une autre à tête de lion, une autre avec le cercle solaire entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Perséa, portant la mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule. On y distingue des sceptres d Osiris, sa clé, son fouet, son bâton pastoral. Orus y paraît emmailloté, portant la girouette à tête de huppe, l'équerre et le clairon. On y trouve des signes du Zodiaque, toutes sortes d'espèces d'animaux, de reptiles, et d'oiseaux, l'Ibis, la Cigogne, l'Épervier, le Sphinx. Enfin on y voit représentées différentes mesures du Nil, des Avirons, des Ancres, des Canopes, des Girouettes, des Equerres et quantité d'Hyeroglyphes indéchiffrables, où les Savans ont deviné tout ce qu'ils ont voulu.

ISIS avait plusieurs fêtes. Les Isiaques, ses Prêtres,

étaient vêtus de longues robes de lin avec une besace, une clochette, et une branche d'absinthe marine, à la main. Ils portaient quelquefois la statue d'Isis sur leurs épaules, et se servaient du Sistre dans leurs cérémonies. Cet instrument qui était quelquefois d'argent et même d'or, à jour et à peu près de la figure d'une de nos raquettes, rendait un son aigu. Sa partie supérieure était ornée de la tête d'un chat, à face humaine, placée dans le milieu, de la tête d'Isis à droite, et de celle de Nephtys à gauche. Plusieurs verges de métal terminées en crochets à leurs extrémités, et passées par des trous pratiqués sur la circonférence de l'instrument, en traversaient le plus petit diamètre. Le Sistre avait une poignée dans sa partie inférieure, et tout son jeu consistait dans le tintement qu'il rendait par la percussion des verges de métal qui, à chaque secousse qu'on lui donnait, le frappaient à droite et à gauche.

Après avoir ouvert le Temple de la Déesse au lever du soleil, les Prêtres Isiaques se prosternaient devant elle, et chantaient ses louanges; ensuite ils couraient une partie du jour pour demander l'aumône, revenaient le soir adorer de nouveau la statue d'Isis, l'envelopper et refermer son Temple. Ils ne se couvraient les pieds que d'écorce fine de la plante appellée Papyrus. Ils étaient vêtus de lin, parce que Isis passait pour avoir appris aux hommes à cultiver et à travailler cette plante. Ils ne mangeaient ni mouton, ni cochon, se piquaient d'une grande austérité, et ne salaient jamais leurs viandes pour être plus chastes. Mais ces vertueux Mendians étaient à Rome les entremetteurs de toutes les intrigues

galantes, et leur besace était le voile de ce joli métier. Les femmes faisaient leurs stations dans les temples d'Isis plus volontiers que partout ailleurs, et tout le monde sait l'histoire de Pauline qui fut violée dans ce Saint Lieu par Mundus, qui s'était couvert de la peau d'un lion afin de passer plus sûrement pour être le divin Anubis.

LES Isies ou fêtes Isiènes dégénérèrent dans de si grands abus à Rome, que la République fut obligée de les défendre. Mais Auguste les fit rétablir, et les temples d'Isis devinrent encore une fois ceux de l'amour et même de la débauche, où les Dames Romaines, si nous en croyons Juvénal, avaient grande impatience de se rendre.

IL y avait une autre fête fameuse que les Égyptiens célébraient au mois de Mars, en l'honneur du vaisseau d'Isis, depuis qu'ils eurent quitté l'aversion ridicule qu'ils avaient pour la mer. On lui consacrait un vaisseau construit très-artistement, et couvert de caractères Egyptiens. On purifiait ce bâtiment avec une torche ardente, des œufs et du souffre ; sur la voile qui était de couleur blanche, se lisaient en grosses lettres les vœux que l'on renouvellait tous les ans pour recommencer une heureuse navigation.

LES Prêtres et le peuple allaient ensuite porter avec zèle dans ce vaisseau, des corbeilles remplies de parfums, et tout ce qui était propre au sacrifice ; et, après avoir jeté dans la mer une composition faite avec du lait, on levait l'ancre pour abandonner en apparence le vaisseau à la merci des vents. Cette fête passa chez les Grecs et les Romains.

(7) *Qu'ai-je gagné à tes pieux Sacrifices, à tes Lustrations religieuses ?*

On offrit d'abord à la Divinité des prémices, non d'encens et de parfums, bien moins encore d'animaux, mais de simples herbes qui sont les premières productions de la terre. Ces premiers sacrifices furent consommés par le feu. Peut-être commença-t-on par les bêtes nuisibles, à ensanglanter les Autels. On immola des victimes après la victoire, et le nom d'hostie le prouve assez, selon la remarque d'Ovide. Pythagore condamna les sacrifices de sang, et bien d'autres ont pensé que la manière la plus simple d'honorer les Dieux était la meilleure.

Les Païens avaient trois sortes de sacrifices, de Publics, offerts aux dépens de l'État; de Domestiques, offerts pour les Familles; et d'Étrangers, que l'on faisait lorsque l'on transportait à Rome les Dieux tutélaires des Villes ou des Provinces subjuguées.

Il y avait des sacrifices différens pour les Dieux célestes, les Dieux infernaux, les Dieux marins, les Dieux de l'air, et les Dieux de la terre. On sacrifiait aux premiers des victimes blanches, en nombre impair; aux seconds des victimes noires, avec une libation de vin pur et de lait chaud qu'on répandait dans des fosses avec le sang des victimes; aux troisièmes, on immolait des hosties noires et blanches sur le bord de la mer, jetant les entrailles dans les eaux, le plus loin que l'on pouvait, et y ajoutant une effusion de vin. On immolait aux Dieux de la terre des victimes blanches, et on leur élevait des autels comme

aux Dieux célestes ; pour les Dieux de l'air, on leur offrait seulement du vin, du miel et de l'encens. On faisait le choix de la victime, qui devait être saine et entière, sans tache ni défaut. On lui dorait le front et les cornes, principalement aux taureaux, aux génisses aux vaches ; on lui ornait encore la tête d'une insule de laine, d'où pendaient deux rangs de chapellets avec deux rubans tortillés; et sur le milieu du corps, une étole assez large qui tombait des deux côtés. Les moindres victimes étaient seulement ornées de chapeaux de fleurs et de festons, avec des bandes ou guirlandes blanches.

LES victimes ainsi parées, étaient amenées devant l'autel. Les petites hosties ne se menaient point par un lien ; on les conduisait seulement, les chassant doucement devant soi ; mais on menait les grandes hosties par un licou, au lieu du sacrifice ; il ne fallait pas que la victime se débattit, ou qu'elle ne voulut point marcher, car la résistance qu'elle faisait, était tenue à mauvais augure, le sacrifice devant être libre. Après un examen très-scrupuleux de la victime, le Prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, et accompagné des Victimaires, s'étant lavé et purifié suivant les cérémonies prescrites, commençait le sacrifice par une confession qu'il faisait tout haut de son indignité, se reconnaissant coupable de plusieurs péchés dont il demandait pardon aux Dieux, espérant que sans y avoir égard, ils voudraient bien lui accorder sa demande. Cette confession faite, et tout le monde attentif, le Prêtre venant à l'autel, demandait tout haut, *qui est ici ?* le Peuple repondait:

plusieurs personnes et gens de bien. Alors un Huissier criait dans tous les coins du Temple, « loin » d'ici Profanes ; » car il y avait (et c'est Ovide qui nous l'apprend,) deux sortes de personnes à qui l'on défendait d'assister aux Sacrifices, les Profanes ; c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas encore instruits dans le culte des Dieux, et ceux qui avaient fait quelque action énorme, comme d'avoir frappé leur père et leur mère. Dans la Grece, les filles et les esclaves étaient bannis de certains Sacrifices. Chez les Mages, ceux qui avaient des taches de rousseur au visage, ne pouvaient point approcher des Autels. Il en était de même, chez les Germains, de ceux qui avaient perdu leur Bouclier dans le combat, et parmi les Scythes, de celui qui n'avait point tué d'ennemi dans la bataille. Les Dames Romaines ne devaient assister aux Sacrifices que voilées.

LES Profanes et les Excommuniés s'étant retirés, on demandait le silence et l'attention pendant le sacrifice. Les Egyptiens faisaient paraître dans ce dessein la statue d'Harpocrate, Dieu du Silence. Pour les Romains, ils mettaient sur l'autel de Volupia, la statue de la Déesse Angeronia qui avait la bouche cachetée. Le Prêtre bénissait l'eau pour en faire l'aspersion avec les cérémonies ordinaires, soit en y jetant les cendres du bois qui avait servi à brûler les victimes, soit en y éteignant la torche du sacrifice ; il aspergeait de cette eau lustrale et les autels et tout le peuple, pendant que le chœur des Musiciens chantait des hymnes en l'honneur des Dieux. Ensuite on faisait les encensemens aux autels, aux statues

des Dieux et aux victimes ; le Prêtre ayant le visage tourné vers l'orient, et tenant les coins de l'autel, lisait les prières et les commençait par Janus et Vesta, en leur offrant avant toute autre Divinité du vin et de l'encens. L'Officiant faisait ensuite une longue oraison au Dieu à qui il adressait le sacrifice. Ces prières se faisaient débout, tantôt à voix basse, et tantôt à voix haute. On ne les faisait assis que dans les sacrifices pour les morts.

Ces cérémonies finies, ceux qui offraient les prémices des fruits avec la victime, faisaient un discours. A mesure que chacun présentait son offrande, il allait se laver les mains en un lieu exprès du temple, pour se préparer plus dignement au sacrifice. L'offrande faite, le Prêtre encensait les victimes et les arrosait d'eau lustrale, et après les avoir offertes à voix haute, en expliquant les motifs du sacrifice, il jetait sur leur tête quelques miettes d'une pâte de farine d'orge ou de froment, pétrie avec le sel et l'eau, répandant par-dessus du vin. Il prenait ensuite du vin avec le Simpule qui était une manière de burette, et en ayant goûté le premier et fait goûter aux assistans, il le versait entre les cornes de la victime, prononçant ces paroles de consécration: » que cette victime soit honorée par ce vin, pour » être plus agréable aux Dieux. » Cela fait, il arrachait des poils d'entre les cornes de la victime et les jetait dans le feu allumé. Le Victimaire assommait ensuite la victime d'un coup de maillet ou de hache, et un autre ministre nommé Popa, lui plongeait un couteau dans la gorge, pendant qu'un troisième reçevait

le sang de l'animal, dont le Prêtre arrosait l'autel.

La Victime ayant été égorgée, on l'écorchait, excepté dans les Holocaustes, où on brûlait la peau avec l'animal : on en détachait la tête qu'on ornait de guirlandes et de festons, et on l'attachait aux piliers des temples, aussi bien que les peaux, comme des enseignes de la religion, qu'on portait en procession dans quelque calamité publique. On ouvrait les entrailles de la Victime, et, après les avoir considérées attentivement pour en tirer des présages, selon la science des Aruspices, on les saupoudrait de farine, on les arrosait de vin, quelquefois d'huile, ou de lait et du sang de la Victime, particulièrement dans les sacrifices des morts, et on les présentait aux Dieux dans des bassins ; après quoi on les jetait dans le feu par morceaux. Enfin on dressait aux Dieux le banquet ou le festin sacré : on mettait leurs statues sur un lit, et on leur servait les viandes des victimes offertes. Entre les sacrifices publics, il y en avait de fixes qui se faisaient tous les ans à même jour, et d'autres extraordinaires, indiqués pour quelque occasion importante.

Je ne dois pas oublier ici cet horrible usage des sacrifices humains inventés par le fanatisme.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,

Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps ;
A l'affreux Teutatés il offrit ton encens !
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient des Druides.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux ;
Ces bûchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir pas quitté la foi de leurs Ancêtres.
(HENRIADE.)

IL n'y a là de poëtique que les vers. Les faits sont fondés sur le témoignage le plus authentique de l'Histoire. Les Phéniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens, les Habitans de Tyr et de Carthage, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Ioniens, tous les Grecs du Continent et des Isles, les Romains, les Scythes, les Albanois, les Germains, les anciens Bretons, les Espagnols, les Gaulois, les Méxicains, ont été également plongés dans cette affreuse superstition, qui ne fut abolie chez les Romains, que l'An 657 de Rome. Encore a-t-on la preuve que l'usage d'immoler des victimes humaines continua dans les sacrifices particuliers de quelques Divinités, comme par exemple de Bellonne. Ce qui est de plus remarquable en ce genre, c'est l'horrible démence des Carthaginois qui faisaient à Saturne les sacrifices de leurs propres enfans. Ceux qui n'en avaient pas achetaient d'une mère pauvre la victime du sacrifice. La mère de l'enfant qu'on immolait, devait soutenir la vue d'un si terrible spectacle sans verser une larme ; si la douleur lui en arrachait, elle perdait le prix dont on était convenu, et l'enfant n'en était

pas plus épargné. O ! n'eut-il donc pas mieux valu, dit Plutarque, que les Carthaginois eussent eu l'Athée Diagoras pour Législateur, qu'une si infernale piété? Les Voyageurs nous assurent que les sacrifices humains subsistent encore en quelques endroits de l'Asie.

AVANT de finir cette longue Note, disons un mot des Lustrations, ou Cérémonies par lesquelles les anciens Païens purifiaient les Villes, les Champs, les Troupeaux, les Maisons, les Armées, les Enfans et les Personnes.

DANS les Lustrations publiques qui se faisaient à l'égard d'une Ville, d'un Temple, etc., on conduisait trois fois la victime autour de l'endroit dont il était question, et l'on brûlait des parfums dans le lieu du sacrifice.

DANS les Lustrations des Troupeaux, le berger arrosait une partie choisie de son bétail avec de l'eau et avec des parfums composés de laurier, de genièvre, d'olivier, de sabine, etc.; si l'on y joignait le sacrifice de quelque victime, c'était ordinairement celui d'un cochon de lait.

LES Lustrations que l'on employait pour les Personnes étaient proprement appellées des expiations; et c'étaient quelquefois de simples pratiques de dévotion, comme des bains religieux dont parle ici TIBULLE.

(8) *Les tableaux sans nombre offerts dans ton Temple.*

LES *Ex-voto* ou Vœux rendus sont de tous les tems. L'usage des vœux était si fréquent chez les

Grecs et les Romains, que les marbres et les anciens monumens en sont chargés. On faisait tous les ans des vœux, après les Calendes de Janvier, pour l'Éternité de l'Empire, et pour le succès de l'Empereur.

MAIS une chose plus étrange ou moins connue, c'est l'usage qui s'établit parmi les Romains sur la fin de la République, de se faire donner une députation particulière dans un lieu choisi, sous prétexte d'aller à quelque temple célèbre accomplir un vœu qu'on feignait avoir fait. (Cicéron écrit à Atticus (Lett. 2, Liv. 18.) qu'il ne va pas servir sous César dans les Gaules, en qualité de Lieutenant, comme César l'en avait prié, et que, pour s'en dispenser, il se fait députer ailleurs pour rendre un vœu. Cicéron Pélerin est une idée plaisante; mais voilà comme la superstition est toujours le voile de la politique aux yeux du peuple.

(9) *Ah! qu'il me soit encore permis ..... d'offrir chaque mois de l'encens aux Génies Protecteurs de ma maison.*

LES ESPRITS d'une nature très-subtile et très-déliée, que l'on appellait Génies, présidaient dans le Paganisme à la naissance des hommes, les accompagnaient dans le cours de leur vie, veillaient sur leur conduite, et étaient commis à leur garde jusqu'à leur mort. Cette tradition des Génies habitans le monde, subsiste encore et est la plus universelle et la plus ancienne qui ait jamais été. Ils peuplaient la vaste étendue de l'air et tout cet espace qui occupe le milieu entre le ciel et la terre. Leur corps était de

matière Aérienne; et on les regardait plutôt comme des ministres des Dieux, que comme des Dieux, dont ils avaient cependant l'immortalité, mais avec les passions des hommes. De plus on pensait qu'il y avait un bon et un mauvais Génie attaché à chaque personne. Le nom de Génie était propre à ceux qui gardaient les hommes, et celui de Junon aux Génies gardiens des femmes. On adorait à Rome le Génie public, c'est-à-dire, la Divinité tutélaire de l'Empire.

MAIS personne ne manquait d'offrir des sacrifices à son Génie particulier, le jour de sa naissance. Ces sacrifices étaient des fleurs, des gâteaux et du vin; on n'y employait jamais le sang, parce qu'il paraissait injuste d'immoler des victimes au Dieu qui présidait à la vie. Quand le luxe eût établi des recherches sensuelles, on crut devoir ajouter les parfums et les essences aux fleurs et au vin. Le Platane était spécialement consacré aux Génies. L'Antiquité les représentait diversement, tantôt sous la figure de vieillards, tantôt en hommes barbus, souvent en jeunes enfans ailés, et quelquefois sous la forme de serpens. Sur plusieurs médailles, c'est un homme nud tenant dans une main une patère qu'il avance sur un autel et de l'autre un fouet.

AURESTE, TIBULLE parle ici de ses Pénates; et quoique le nom de Génie leur soit donné comme aux Lares, aux Manes, aux Lémures et même aux Démons, on peut donner sur eux quelques détails particuliers.

LES Dieux Pénates étaient regardés originairement comme les Dieux de la Patrie. Mais on distingua ensuite, comme on le voit dans Cicéron, les Dieux

Pénates d'une Nation, ceux d'une Ville, et ceux d'une Maison. En ce dernier sens, ils ne différaient pas beaucoup des Dieux Lares. (Voyez Note 4. de la première Élégie.) Une loi des douze tables enjoint de célébrer les sacrifices des Dieux Pénates, et de les continuer sans interruption, dans chaque famille, suivant que ses chefs l'auraient prescrit.

(10) *Que l'on vivait heureux au siécle de Saturne!*

TOUTES les Histoires nous représentent les premiers hommes menant une vie triste et malheureuse au milieu des forêts. L'Antiquité nous fait d'un grand nombre de Nations anciennes, les mêmes peintures que nos Voyageurs modernes nous font des Sauvages de l'Amérique et des Nations les moins civilisées. Diodore de Sicile nous montre les premiers Égyptiens comme des hommes féroces et sauvages, se mangeans les uns et les autres, vivans à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorans même l'usage du feu et des métaux, sans armes pour se défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'histoire nous fait des premiers habitans de la Grece est à peu près semblable. Les Scythes, selon Hérodote, étaient comme les Sauvages modernes du Canada dans l'usage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus; ils s'abreuvaient de leur sang qu'ils buvaient dans leurs crânes. O! que vous êtes chéris des Dieux, dit à ce sujet Plutarque, vous qui vivez maintenant! Que votre siècle est heureux! La terre

fertile

fertile vous produit mille richesses ; la nature entière n'est occupée qu'à travailler à vos plaisirs ; au lieu que notre naissance est tombée dans l'âge du monde le plus triste et le plus dur (ce sont les premiers hommes qui parlent) : il était si nouveau, que nous étions dans l'indigence de toutes choses : l'air n'était pas encore épuré ; l'harmonie des astres et des étoiles n'était pas encore bien établie, ni le soleil lumineux et affermi : les rivières sans un cours réglé désolaient la terre : tout était marais, ou bourbiers, ou forêts sauvages. Les champs stériles ne pouvaient être cultivés : notre misère était extrême ; nous n'avions ni inventions ni inventeurs : la faim ne nous quittait jamais : nous déchirions les bêtes pour les dévorer, lorsque nous ne trouvions ni mousse ni écorce ; mais, si nous étions assez heureux pour découvrir du gland, hélas ! nous dansions de joie autour d'un chêne, en chantant les louanges de la terre : nous n'avions point de fêtes et de plaisirs que ceux-là ; et tout le reste de notre vie n'était que douleur, indigence et tristesse.

CEPENDANT c'est au milieu de cet état déplorable, que l'Antiquité place l'âge d'or, le règne de l'innocence, de la justice, de toutes les vertus. Quel contraste ! Que de sujets de méditations pour un Philosophe !

VOICI ce que la Fable raconte de Saturne, que l'on appellait aussi le Temps. Sous ce dernier symbole on le représentait avec des ailes, pour marquer sa rapidité, et avec une faux qui exprimait ses

ravages. Toutes les parties dans lesquelles il était divisé, le siècle, la génération (trente ans), le lustre (cinq), l'année, les saisons, les mois, les jours et les heures, avaient leur figure particulière en hommes ou en femmes, suivant le genre de leurs noms. On portait même leurs images dans les cérémonies religieuses.

SATURNE, fils du Ciel et de la Terre, ne voulant pas souffrir d'autres co-héritiers que lui et Titan, son frère, mutila son père d'un coup de faux, et le sang qui coula dans la mer, s'étant mêlé avec son écume, donna naissance à Vénus (voyez la Note 7 de la première Élégie). La soif de régner lui fit accepter la couronne de Titan, son frère aîné, à condition qu'il n'éléverait point d'enfans mâles, et qu'il les dévorerait aussitôt après leur naissance. Cependant Rhée, son épouse, trouva moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune et Pluton, en emmaillottant à leur place des pierres, que Saturne avala. Titan ayant vu que son frère avait des enfans mâles contre la foi jurée, arma contre lui, et le fit prisonnier. Jupiter le délivra et le rétablit sur son trône, mais son père lui ayant tendu des pièges, Jupiter le chassa. Saturne se trouva en Italie, où il enseigna l'agriculture aux hommes, et son règne fut si heureux qu'on l'appella l'âge d'or. Il aima Phylire, et se métamorphosa en cheval pour tromper la jalousie de sa femme, qui cependant le surprit; il eut de sa maîtresse le Centaure Chiron.

SOUS la fable de Saturne, dit Cicéron, se cache

un sens physique assez beau. On a entendu par Saturne, celui qui préside au temps, et qui en règle les dimentions : son nom vient de ce qu'il dévore les années, et c'est pour cela qu'on a feint qu'il mangeait ses enfans, car le temps consume toutes les années qui s'écoulent; mais, de peur qu'il n'allât trop vite, Jupiter l'a enchaîné, c'est-à-dire, l'a soumis au cours des astres qui sont comme ses liens.

LE Temple que Saturne avait sur le penchant du Capitole, fut dépositaire du trésor public, parce qu'au siècle de ce Dieu, il ne se commettait aucun vol. On le représentait comme un vieillard courbé sous le poids des années, tenant une faux à la main, pour désigner qu'il préside à l'agriculture, ou un serpent qui se mord la queue, ou un sablier, ou un aviron, pour montrer le cercle et la vicissitude perpétuelle du monde.

LES Saturnales étaient une solemnité célèbre et se passaient dans les festins et dans les plaisirs. Les Romains quittaient la toge et paraissaient en public en habits de table; ils s'envoyaient des présens comme aux étrennes. Les enfans commençaient la fête en courant dans les rues et criant *jo Saturnalia:* la fête de Saturne. Il y a à ce sujet une anecdote plaisante. Claude envoya son affranchi Narcisse dans les Gaules pour apaiser une sédition des Légions. Narcisse s'avisa de monter sur la tribune pour haranguer l'armée, à la place du général; mais les soldats se mirent à crier *jo Saturnalia*, voulant dire que c'était la fête des Saturnales, où les esclaves

faisaient les maîtres. En effet, dans cette solemnité, toute apparence de servitude était bannie ; les esclaves portaient le chapeau, marque de liberté, se vêtissaient des mêmes habits que les citoyens, se choisissaient un roi de la fête, et même à ce qu'on dit, étaient servis par leurs maîtres, mais, tout au moins, mangeaient avec eux et de leurs mets.

JE finis cette Note par un mot bisarre de l'Abbé Banier : il n'est pas douteux, dit-il, que Saturne soit Adam, et Janus Noé. *Il n'est pas douteux* est très-philosophique.

(11) *Et le Forgeron n'avait pas fabriqué par un art funeste des armes redoutables.*

TOUS les Poëtes ont déclamé à l'envi contre le fer, c'est-à-dire, le plus utile, le plus nécessaire des métaux ; mais certainement, il n'a jamais été le premier métal exploité. L'histoire des anciens peuples nous fait voir que les premières armes de cette matière dont ils ont fait usage, étaient de cuivre. Telles étaient encore les épées des Gaulois, lorsque les Romains les combattirent pour la première fois. L'or, l'argent et même le cuivre, étaient connus des habitans du nouveau monde, mais le fer était partout ignoré. C'est que les deux premiers sont plus aisés à exploiter et à mettre en œuvre : le cuivre vient ensuite, mais ce métal est beaucoup plus difficile ; tandis que le fer demande le comble

de l'art et du feu pour être fondu et travaillé ; et c'est avec raison qu'on doit regarder toute Nation où le fer est d'usage, comme réunie depuis long-temps en société. (Cette Note est empruntée de la traduction de Sénéque de M. Lagrange.)

(12) *Mais le Règne de Jupiter.*

Il faut cependant dire un mot du Maître des Dieux. Sa naissance (voyez la Note 9), la manière dont il fut allaité par la chèvre Amalthée dans la Créte ; son éducation, ses guerres, ses victoires, ses emmes, ses maîtresses, chantées par Ovide, sont si connues que je n'en parlerai point ici, d'autant que l'occasion de rappeller quelques-uns de ces détails ne m'échappera pas dans la suite. Ce Roi des Dieux et des Hommes qui d'un signe de sa tête ébranle le ciel et la terre, était universellement adoré.

Il eut trois fameux Oracles, celui de Dodone, celui de Libye et celui de Trophonius. Les victimes qu'on lui immolait étaient la chèvre, les brebis et le taureau. Souvent, sans aucune victime, on lui offrait de la farine, du sel et de l'encens. Parmi les arbres, le chêne et l'olivier qu'il disputait à Minerve, lui étaient singuliérement consacrés. On le représentait sous une figure majestueuse, assis sur un trône, tenant la foudre de la main droite, et de l'autre une victoire : à ses pieds est un aigle avec ses ailes déployées. Ses surnoms sont sans nombre ; Jupiter très-bon, très-grand Protecteur

de l'amitié, Hospitalier, Dieu des éclairs et du tonnerre, etc., etc.

LES Historiens et les Philosophes sont très-embarrassés dans l'explication des contes ridicules que les Poëtes débitent sur le Souverain des Dieux. Diodore de Sicile prétend que Jupiter était un homme d'un rare mérite, à qui le peuple déféra la royauté dont Saturne fut dépouillé. Les peuples qui l'adorèrent sur la terre, crurent qu'ils devaient de même l'adorer dans le ciel, et lui donner le premier rang parmi les Dieux. Tout cela est destitué de preuves.

IL paraît que Jupiter et Junon étaient l'air qui nous environne, personnifié et allégorisé; car tous les élémens étaient mâles et femelles. Junon était l'air grossier de notre Atmosphère; Jupiter était l'Ether, la voûte azurée que nous voyons sur nos têtes. Si cette allégorie n'avait pas valu aux prêtres de l'argent et des sacrifices, on ne l'aurait pas enveloppée de tant de fables.

(13) *Fais qu'on grave sur la pierre qui couvrira mes cendres.*

JE voudrais donner ici une idée suffisante des tombeaux de l'Antiquité.

LES Rois d'Egypte, pour se consoler de leur mortalité, se bâtissaient des maisons éternelles qui devaient leur servir de tombeaux après la mort :

voilà, dit-on, l'origine de leurs Obélisques et de leurs Pyramides.

UN Tombeau est proprement la partie principale d'un monument funéraire où repose le cadavre. Les Anciens l'appellaient Arca, et le faisaient de terre cuite, de pierre ou de marbre, creusé au ciseau carrément, ou à fond de cuve, et couvert de dales de pierre ou de tranches de marbre, avec des bas reliefs et des inscriptions. Il y avait aussi des Tombeaux faits d'une espèce de pierre qui consumait le corps en peu de temps; on les appellait Sarcophages, Mange-chair, d'où est venu le nom de Cercueil.

LES Romains avaient trois sortes de Tombeaux, Sépulcre, Monument et Cénotaphe.

LE Sépulcre était le tombeau ordinaire où l'on avait déposé le corps entier du défunt.

LE Monument était plus magnifique, et un véritable édifice construit pour conserver la mémoire d'une personne sans aucune solemnité funèbre.

LORSQU'APRÈS avoir construit un tombeau, on y célébrait les funérailles avec tout l'appareil ordinaire, sans mettre néanmoins le corps du mort dans ce tombeau, on l'appellait Cénotaphe, c'est-à-dire tombeau vide.

L'IDÉE des Cénotaphes vint de l'opinion que les Romains avaient, que ceux dont les corps n'étaient point enterrés, erraient pendant un siècle

le long des fleuves de l'Enfer, sans pouvoir passer dans les Champs Elysées. On mettait au-dessus des Cénotaphes, *en l'honneur ou en mémoire*; au lieu que dans les Tombeaux où reposaient les cendres, on gravait ces lettres D. S. M., pour montrer qu'ils étaient dédiés aux Dieux Manes.

LES gens d'une certaine naissance avaient dans leur palais des voûtes sépulcrales, où ils mettaient dans différentes urnes, les cendres de leurs ancêtres. On a trouvé à Nîmes une de ces voûtes pavée de marqueterie, et garnie de niches dans le mur, lesquelles niches contenaient chacune des urnes de verre remplies de cendres. La vénération des Anciens, pour de tels monumens, était sans bornes; ils prenaient toutes les précautions possibles, pour que les tombeaux subsistassent dans les différens changemens de propriétaires; outre les imprécations que l'on faisait contre ceux qui oseraient violer les loix du Testateur, les loix attachaient aux contraventions de très-grosses amendes. En un mot, les tombeaux étaient du nombre des choses religieuses: non-seulement la place occupée par le tombeau l'était, mais il y avait encore autour un espace qui l'était de même.

ON ornait quelquefois les tombeaux de bandelettes de laine et de festons de fleurs, et l'on y gravait des ornemens qui servissent à les distinguer. Mais, dans les temps de corruption, il ne fallut plus qu'une grande fortune pour s'ériger un tombeau somptueux. Le tombeau de Licinus, Barbier d'Auguste,

égalait en magnificence ceux des plus illustres Romains. On voyait sur celui de Pallas, affranchi de Tibère, cette inscription : *pour récompenser son attachement et sa fidélité, le sénat lui a décerné les marques de distinction dont jouissent les Préteurs, avec quinze millions de sesterces (quinze cens mille livres de notre monnoie), et il s'est contenté du seul honneur*; cela me fit croire, dit Pline le jeune, que le décret même ne pouvait qu'être curieux à voir, je l'ai découvert, il est si ample et si flatteur, que cette superbe et insolente épitaphe me parut humble et modeste.

L'ORGUEIL et l'adulation infame percent-elles moins sur nos inscriptions modernes?

(14) *Mais Vénus elle-même me conduira dans l'Elysée.*

J'AI dit dans la Note 5 de la deuxième Élégie, que c'était le séjour fortuné des gens vertueux. J'ajoute ici que dans le sixième Livre de l'Enéide, Anchise semble insinuer à son fils, qu'après une révolution de mille ans, les ames buvaient de l'eau du fleuve Lethé, ou d'oubli, et venaient dans d'autres corps; ainsi Virgile adopte en quelque façon la fameuse opinion de la Métempsycose qui a eu tant de partisans, et qui devait son origine aux Egyptiens.

(15) *Je sacrifiai toujours à son fils, au tendre amour.*

AMOUR ! désir inné ! ame de la Nature ! principe inépuisable d'existence ! puissance souveraine qui peut tout, et contre laquelle rien ne peut, par qui tout agit, tout respire et tout se renouvelle ! divine flamme ! germe de perpétuité que l'Eternel a répandu dans tout avec le souffle de la vie ! précieux sentiment qui peut seul adoucir les cœurs féroces et glacés, en les pénétrant d'une douce chaleur ! cause première de tout bien, de toute société, qui réunis sans contrainte et par tes seuls attraits les natures sauvages et dispersées ! source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté ! (*) Amour ! . . . Comment ne t'aurait-on pas divinisé ?

ON a raconté la naissance de l'Amour ou de Cupidon, de cent manières différentes ; on l'a représenté sous cent formes diverses qui lui conviennent toutes. L'Amour demande sans cesse. Platon a donc pu le dire fils de la pauvreté : dans un cœur ambitieux ou contraint, il aime et suscite le trouble, et semble être né du cahos, comme le prétend Hésiode. Simonide avait sans doute en vue le composé de force et de faiblesse qu'on remarque dans

(*) Buffon.

les amans, quand il pensa que l'Amour était fils de Vénus et de Mars. Il naquit, selon Alcméon, de Flore et de Zéphyre, symbole de l'inconstance et de la beauté : mais Sapho, la tendre Sapho, faisait l'Amour fils du Ciel et de la Terre, et Sapho avait raison. Elle connaissait l'amour, le véritable amour, qui veut l'union des ames et les délices des sens. Double et céleste jouissance, source intarissable de volupté.

LES uns lui mettent un bandeau sur les yeux, pour montrer combien il est aveugle ; et d'autres un doigt sur la bouche, pour marquer qu'il est mystérieux et discret. On lui donne des ailes, symbole de légèreté, un arc, symbole de puissance, un flambeau allumé, symbole d'activité et d'ardeur. Dans quelques Poëtes, c'est un Dieu ami de la paix, de la concorde et de toutes les vertus : ailleurs, c'est un Dieu cruel et père de tous les vices : et en effet l'Amour est tout cela, selon les ames qu'il domine. Il a même plusieurs de ces caractères successivement dans la même ame. J'ai vu des amans qui le montraient dans un instant fils du Ciel, et dans un autre, fils de l'Enfer. L'Amour est quelquefois encore représenté tenant par les ailes un papillon qu'il tourmente et qu'il déchire. Disons un mot de ses célèbres amours avec Psyché.

IL faut les lire dans notre inimitable Lafontaine.

LE mot Psyché, en Grec, veut dire ame. Du mariage de Psyché avec l'Amour, naît Volupia, ou

la volupté, allégorie délicieuse, surtout pour les amans infortunés, qui songent que ce n'est qu'après tant de traverses, de persécutions, et de malheurs que Psyché vit sa passion triomphante, et donna l'être à la volupté. Nous avons une planche où le mariage de Psyché est représenté, Cupidon marche à la droite de cette belle, qui a la tête couverte d'un voile qui descend jusqu'à ses pieds : c'était la coutume des nouvelles mariées dans l'Antiquité; les deux amans sont joints avec une chaîne : un des amours tient cette chaîne d'une main et de l'autre un flambeau.

PSYCHÉ a des ailes de papillon, attachées à ses épaules, dans tous les monumens antiques; sans doute parce que les Anciens concevaient l'ame comme un souffle que la légéreté de ce faible volatil exprime assez bien.

(16) *Là Tisiphone enlacée de Serpens.*

TISIPHONE, Mégère, et Alecto, étaient les trois Furies. Elles avaient été formées de la mer, comme Vénus, dont quelques-uns les font sœurs, ou, selon Hésiode, de la terre qui les avait conçues du sang de Saturne. Le même Poëte dit ailleurs qu'elles sont filles de la discorde. L'on assurait aussi qu'elles devaient leur naissance à Pluton et à Proserpine. Sans doute leur véritable origine vient de cette haine de l'injustice à laquelle le méchant lui-même ne peut se dérober. Les juges de la terre ont toujours été

corrompus, et l'homme qui veut vivre deux fois, qui veut vivre toujours, a sans cesse appellé de leurs sentences à des juges invisibles.

TISIPHONE, Mégère, Alecto, signifient carnage, envie, trouble perpétuel. Les Grecs les appellaient Erynnies, (tombées en fureur). Lorsqu'Oreste eût apaisé par des sacrifices, ces Déesses vengeresses, on les appella, Euménides ou bienfaisantes. Elles avaient un Temple à Paleste, en Epire. L'Antiquité les a toujours regardées comme des Déesses inexorables, dont l'unique occupation était de punir le crime, même dès cette vie, en déchaînant les remords et les visions terribles, les fléaux cruels et tout le poids de la colère céleste. Alecto passait pour la mère de la Guerre, il fallait bien, dit Stace, une furie pour inspirer aux hommes l'envie de s'entre-détruire, et l'art funeste d'y parvenir. Mais Cicéron rapporte à un beau trait de morale, toutes les fonctions des Furies. « Ne vous imaginez pas, dit-il, que les impies » et les scélérats soient tourmentés par les Furies qui » les poursuivent avec leurs torches ardentes; les » remords qui suivent le crime, sont les véritables » Furies dont parlent les Poëtes ».

LE respect qu'on portait aux Furies était si grand, qu'on n'osait presque les nommer, ni jeter les yeux sur leurs temples. On leur sacrifiait des brebis pleines, et des tourterelles blanches. On leur offrait des couronnes de fleurs, surtout de narcisse, plante chérie des filles de l'Enfer. Elles avaient encore un temple dans l'Eryne, ville de l'Achaïe,

et ce lieu était si fatal aux criminels, que, dès qu'ils y entraient, ils étaient saisis d'une subite terreur qui les frappait de démence. Tous ceux qui paraissaient devant le fameux tribunal de l'Aréopage, étaient obligés d'offrir un sacrifice dans le temple, et de jurer sur l'autel des Furies qu'ils disaient la vérité.

LA figure que l'on donnait à ces Divinités Infernales, était si hideuse que, lorsque les Furies qui semblaient endormies autour d'Oreste, dans la Tragédie d'Eschyle, vinrent à se réveiller et à paraître tumultuairement sur le théâtre, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, et des enfans en moururent d'effroi. On les représentait sous les traits les plus effrayans, avec des habits noirs et ensanglantés, ayant au lieu de cheveux des serpens entortillés autour de la tête, une torche ardente à une main, un fouet de serpens à l'autre, et pour compagnes, la terreur, la rage, la pâleur et la mort.

(17) *Mais le noir Cerbère est couché devant les portes.*

AJOUTEZ à ce que j'ai dit (Note 5 de la deuxième Élégie), qu'il caressait les ames qui descendaient aux Enfers, autant qu'il menaçait celles qui en voulaient sortir ; et qu'il fut enchaîné par Hercule lorsqu'il y descendit vivant. On a dit que Cerbère

était un symbole de la terre qui absorbe tout, ou du temps à qui rien ne résiste. Ses trois gueules sont le présent, le passé et l'avenir. D'autres font de Cerbère un serpent, habitant du Ténare, Promontoire de la Laconie, qu'il ravageait, et, comme il y avait dans le même endroit une caverne dont l'entrée passait pour une des portes de l'Enfer, ils ajoutèrent que le monstre était le chien de Pluton.

(18) *C'est ainsi qu'est gardé cet Ixion, qui osa tenter la conquête de Junon.*

Je parlerai ailleurs de Junon, les Notes de cette Élégie étant déjà très-longues et très-nombreuses.

Ixion, Roi des Lapithes, fut, dit-on, le premier meurtrier d'entre les Grecs. Il refusa à Deionée les présens qu'il lui avait promis pour épouser sa fille, ce qui obligea celui-ci à lui enlever ses chevaux. Ixion, dissimulant son ressentiment, attira chez lui Deionée, et le fit tomber par une trappe dans un fourneau ardent. Jupiter eut la bonté de le retirer dans le ciel, pour le délivrer de ses remords. Il osa aimer Junon, et s'efforça de la corrompre. Cette Déesse qui n'a pas toujours été si chaste, en avertit Jupiter. Le Maître des Dieux pour éprouver Ixion, donna la forme de sa divine épouse à un nuage, dont Ixion jouit. Alors Jupiter le foudroya et le précipita dans les Enfers, où il est étendu sur une

roue qui tourne toujours. Soit que cette allégorie nous peigne les insensés délires de l'ambition, ou le juste châtiment de l'ingratitude et de la perfidie ; elle est belle et remarquable. Ixion en tournant continuellement sur la roue rapide, dit Pindare, crie sans cesse aux mortels d'être toujours reconnaissans.

(19) *Et l'énorme Titius.*

CE Géant Prodigieux, dit la Fable, était fils de Jupiter. Il naquit dans une caverne où sa mère s'était cachée pour fuir la colère de la jalouse Junon. Apollon et Diane le tuèrent à coups de flèches, parce qu'il avait outragé Latone, leur mère.

(20) *Et Tantale qui entouré de lacs ne saurait mouiller ses lèvres.*

LE Roi de Lydie, de Phrygie, ou de Paphlagonie, est un des Princes à qui l'Antiquité a reproché les plus grands crimes ; et les Poëtes l'ont condamné dans les Enfers, à être altéré de soif au milieu des eaux qui montaient jusqu'à sa bouche, et dévoré de faim parmi des fruits délicieux qui descendaient sur sa tête. On n'est cependant pas d'accord sur le genre de son supplice, et Cicéron, en parlant des tourmens que cause la crainte dit : « c'est de ce supplice que les Poëtes ont prétendu

nous

» nous tracer l'image, en nous peignant Tantale » dans le Tartare, avec un rocher au-dessus de sa » tête, toujours prêt à tomber pour le punir de » ses crimes ».

LES uns l'accusent d'avoir fait servir aux Dieux, dans un festin, les membres de son fils Pélops, qu'il avait égorgé pour éprouver leur divinité, c'est-à-dire, suivant l'explication d'un Mythologue moderne, d'avoir voulu faire aux Dieux le barbare sacrifice de son fils. D'autres lui reprochent d'avoir révélé le secret des Dieux, dont il était grand-prêtre, c'est-à-dire, découvert les mystères de leur culte. Enfin Cicéron pense que les forfaits de ce prince étaient la fureur et l'orgueil, ou, pour tout dire, en un mot le Despotisme.

(21) *Le Tonneau que les Danaïdes parjures à l'amour et à la foi conjugale, s'efforcent vainement de remplir.*

LES Danaïdes étaient les cinquante filles de Danaüs, roi d'Argos, et frère d'Egyptus. Elles épousèrent les cinquante fils de leur oncle. Danaüs craignant l'accomplissement d'un oracle qui lui avait prédit qu'il serait chassé du trône par un gendre, persuada à ses filles de tuer chacune leur mari la première nuit de leurs noces, ce qu'elles firent, excepté Hypermenestre qui épargna son mari Lincée. En punition de ce crime, les Poëtes les ont condamné

dans l'Enfer, à verser continuellement de l'eau dans un Tonneau sans fond, supplice assez semblable, dit M. Didérot, à celui des Philosophes qui veulent enseigner aux hommes la justice et la vérité. Pour moi, j'y trouve un emblème fort juste du supplice d'un Peuple qui s'épuise vainement pour assouvir la cupidité prodigue d'un Despote.

(22) *Quand l'Aurore brillante de tous ses charmes, nous apportera-t-elle, sur son char de roses, ce beau jour ?*

L'AURORE présidait à la naissance du jour : elle était fille d'Hypérion et d'OEtra, ou Théa, selon quelques-uns, et selon d'autres du Soleil et de la Lune. Homère la couvre d'un grand voile, et lui donne des doigts et des cheveux couleur de rose. Elle verse la rosée et fait éclore les fleurs. Elle épousa Persée dont elle eut, pour enfans, les Vents, les Astres et Lucifer. Tithon fut le second objet de sa tendresse : elle l'enleva, le porta en Ethiopie, l'épousa et en eut deux fils, Emathion et Mennon. Tithon fut rajeuni par Jupiter à la prière de l'Aurore, mais à une condition qui devait rendre sa jeunesse très-courte avec une Déesse aussi ardente que l'Aurore. (Voyez le rajeunissement de Tithon, par M. de Monterif, le jeune,) Céphale succéda au vieux Tithon, dans les bras de la tendre Aurore, qui peut-être eût toujours été fidelle, si Tithon n'eût jamais vieilli. Aurore

arracha Céphale à son épouse Procris, et le transporta en Syrie où elle en eut Phaëton. Elle fit un troisième rapt, celui du Géant Orion, et beaucoup d'autres pareils. On prétend que tous ces plaisirs de l'Aurore n'étaient qu'allégoriques ; mais il est assez inutile d'entrer dans le détail de ces explications.

ELEGIA QUARTA.

Sic umbrosa tibi contingant tecta, Priape,
Ne capiti soles, ne noceantque nives:
Quæ tua formosos cepit solertia? certè
Non tibi barba nitet, non tibi culta coma est.
Nudus et hibernæ producis frigora brumæ,
Nudus et æstivi tempora sicca canis.

Sic ego: cum Bacchi respondet rustica proles,
Armatus curva sic mihi falce Deus.
Tu, puero quodcumque tuo tentare libebit,
Cedas. Obsequio plurima vincit amor.
Sed te ne capiant, primò si fortè negabit,

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

QUE ces voûtes de feuillages, que ces berceaux toujours verds te couvrent en tout temps, ô Dieu des Jardins (1)! et préservent ta tête des ardeurs du soleil et des frimats de l'hiver! Mais, dis-moi, par quelle adresse tu séduis la beauté, toi, dont la chevelure n'est pas plus soignée que la barbe, et qui toujours nud, affronte tantôt les frimats et les brumes glacées, tantôt la sécheresse et les feux du Capricorne (2).....

C'EST ainsi que je parlais au fils rustique de Bacchus, armé d'une faux courbée; le Dieu me répond : « cherche à » séduire l'enfant, objet de tes amours, » par tout ce qui pourra lui plaire (3), » la complaisance fait triompher la ten» dresse; mais que ses premiers refus

Tædia, paulatim sub juga colla dabit.
Longa dies homini docuit parere leones,
Longa dies molli saxa peredit aqua.
Annus in apricis maturat collibus uvas,
Annus agit certa lucida signa vice.
Nec jurare time. Veneris perjuria venti
Irrita per terras, et freta longa ferunt.
Gratia magna Jovi: vetuit pater ipse valere,
Jurasset cupidè quidquid ineptus amor.
Perquè suas impunè sinet Dictynna sagittas
Affirmes, crines perque Minerva suos.

At si tardus eris, errabis: transiet ætas,
Quam citò! non segnis stat, remeatque dies.
Quam citò purpureos deperdit terra colores!

» ne te rebutent pas: bientôt il s'offrira de
» lui-même au joug de l'amour; avec
» le temps l'Homme apprend au lion à
» obéir: avec le temps l'eau creuse la pierre
» la plus dure ; la course des saisons
» amène la maturité sur les raisins des
« coteaux favorisés du Ciel ; les astres
» accomplissent dans l'année leur période
» accoutumée ; n'épargne pas les sermens:
» les parjures que fait proférer l'amour
» sont bientôt le jouet des vents qui les
» dispersent dans les airs ; Jupiter daigne
» nous en absoudre , et le père des
» Dieux ne veut pas que l'on soit lié par
» les promesses imprudentes que le désir
» arrache. Diane (4) permet à l'aveugle
» tendresse de jurer impunément par ses
» flèches ; et Minerve (5) ne défend pas
» d'attester en vain sa chevelure ».

» MAIS, si tu languis dans l'indolence,
» tu n'embrasseras qu'une ombre vaine :
» il passera si vîte, l'âge des amours !
» Jamais le temps aux ailes infatigables
» ne revient sur ses pas : vois comme

Quam citò formosas populus alta comas!
Quam jacet, infirmæ venere ubi fata senectæ,
Qui prior Elæo est carcere missus, equus.
Vidi ego jam juvenem, premeret cum serior ætas,
Mœrentem stultos præteriisse dies.

Crudeles Divi! serpens novus exuit annos:
Formæ non illam fata dedere moram.
Solis æterna est Phœbo, Bacchoque juventas:
Tam decet intonsus crinis utrumque Deum.
Neu comes ire neges, quamvis via longa paretur,
Et canis arenti torreat arva siti.
Quamvis prætexens picta ferrugine cœlum,
Venturam admittat imbrifer arcus aquam.

» le jour succède au jour ; ce matin des
» fleurs brillantes coloraient nos cam-
» pagnes : leurs nuances sont évanouies ;
» déjà le peuplier jonche la terre de sa
» parure. Le voilà couché faible et lan-
» guissant de vieillesse, ce coursier qui
» naguère a remporté le prix dans
» l'Elide (6). J'ai déjà vu plus d'un
» jeune homme, qui, parvenu à l'âge
» mûr, pleurait les jours qu'il avait
» follement perdus ».

« DIEUX cruels ! le serpent chaque année
» renouvelle sa robe ; mais le destin (7)
» n'accorde aucun délai à la beauté. O
» Apollon (8) ! tu ne partages qu'avec
» le seul Bacchus, le droit d'une jeu-
» nesse éternelle, dont la chevelure tou-
» jours belle sans être ornée, sera à
» jamais le symbole. Ne refuse pas
» d'accompagner l'objet de ton amour,
» quelque voyage qu'il médite, et quand
» la Canicule embrâsée brûlerait la terre
» desséchée (9) ; de quelques nuages
» que le ciel soit chargé ; quelques temps

Vel si cæruleas puppi volet ire per undas,
Ipse levem remo per freta pelle ratem.
Nec te pœniteat duros subiisse labores,
Aut opere insuetas atteruisse manus.
Nec, velit insidiis altas si claudere valles,
Dùm placeas, humeri retia ferre negent.
Si volet arma, levi tentabis ludere dextra:
Sæpè dabis nudum vincat ut ille, latus.
Tunc tibi mitis erit: rapias tunc cara licebit
Oscula: pugnabit, sed tamen apta dabit.
Rapta dabit primo, post adferet ipse roganti:
Post etiam collo se implicuisse volet.

Heu, malè nunc artes miseras hæc secula tractant.
Jam tener assuevit munera velle puer.

» que présage Iris aux brillantes couleurs,
» parée de sa robe d'azur (10), n'hésite
» point, s'il veut fendre les eaux : prends
» la rame et trouve la légère : que les
» fatigues les plus rudes paraissent ne
» te rien coûter : ne rougis point d'en-
» durcir tes mains à des travaux inac-
» coutumés : désire-t-il de tendre des
» piéges aux habitans des forêts? porte
» toi-même le filet dont il faut enceindre
» le vallon ; veut-il s'exercer aux armes?
» oppose lui une main légère, une
» faible défense : lutte, s'il faut lutter,
» et laisse lui toujours la victoire.
» Alors il sera doux et tendre : alors tu
» raviras sur ses lèvres de délicieux bai-
» sers, qu'il disputera d'abord ; mais il
» pardonnera ceux qui lui auront été
» ravis : bientôt après il les offrira à tes
» désirs, et de lui-même enlacera ton
» cou dans les plus vifs embrassemens ».

» Hélas! dans ce siècle misérable, la
» beauté méprise ces ruses stériles, et
» dans l'âge le plus tendre, déjà l'or seul,

At tibi qui Venerem docuisti vendere primus,
Quisquis es, infelix urgeat ossa lapis.
Pieridas, pueri, doctos et amate Poëtas;
Aurea nec superent munera Pieridas.
Carmine purpurea est Nisi coma: carmina ni sint,
Ex humero Pelopis non nituisset ebur.
Quem referent Musæ, vivet, dùm robora tellus,
Dùm cœlum stellas, dùm vehet amnis aquas.
At qui non audit Musas, qui vendit amorem,
Idææ currus ille sequatur Opis,
Et ter centenas erroribus expleat urbes,
Et secet ad phrygios vilia membra modos.

» tente cet enfant, ô toi ! qui le premier
» appris à vendre les plaisirs de l'amour,
» qui que tu sois, puisse une pierre
« fatale peser sur ta cendre impie ! Et vous
» jeunes amans, chérissez les Muses (11)
» et les Poëtes. Quelles richesses valent
» les faveurs des Muses ! Sans les vers
» immortels, le cheveu de pourpre de
» Nisus (12) ne serait pas célèbre : sans
» l'art enchanteur des vers, qui connaî-
» trait l'épaule d'ivoire de Pélops (13) ?
« Ils vivront ceux que les Muses auront
» chantés ; ils vivront aussi long-temps
» que la terre sera ornée de forêts ; que
» le ciel sera peuplé d'étoiles ; et que
» les fleuves rouleront des ondes. Mais
» que celui qui n'écoute pas leurs chants
» harmonieux et qui rend l'amour vénal,
» suive le char d'Opis sur les monts
» Idéens (14) ! Que dans sa démence
» furieuse, il remplisse de terreur la ville
» aux cent portes (15) ; et qu'à l'exemple
» des infames Corybantes, il se dépouille
» lui-même de sa virilité (16) ! »

Blanditiis vult esse locum Venus ipsa : querelis
Supplicibus, miseris fletibus illa favet.
Hæc mihi, quæ canerem Titio, Deus edidit ore ;
Sed Titium conjux hæc meminisse vetat.
O fuge ne teneræ puerorum credere turbæ :
Nam causam justi semper amoris habent.
Hic placet, angustis quod equum compescit habenis :
Hic placidam niveo pectore pellit aquam.
Hic, quia fortis adest audacia, cepit : at illi
Virgineus teneras stat pudor antè genas.

Pareat ille suæ vos me celebrate magistrum,

» VÉNUS conseille aux Amans les » tendres supplications et les plaintes » non moins douces, et les pleurs atten- » drissantes ».... Je chantais à Titius (*) ces vers inspirés par le Dieu des Jardins, mais son épouse lui défend de retenir mes leçons. Fuyez, lui dit-elle; ah! fuyez cette troupe efféminée de Séducteurs. Toujours ils trouvent des raisons pour justifier leur amour. L'un plaît par son adresse à manéger ce coursier fougueux: quels charmes n'a pas cet autre, lorsque, de ses membres blancs comme la neige, il fend les eaux! Un troisième enchante par son courage et sa vigueur; et celui-ci, combien cette pudeur de vierge et ce duvet enfantin qui orne ses joues, n'est-il pas séduisant?

QU'UN autre obéisse à sa Maîtresse

(*) Titius-Septimus fut Contemporain de Tibulle et d'Horace. Des vers de ce dernier Poëte (3. Epit. du L. V.) donnent à entendre que Titius cultivait le genre Tragique et Lyrique. Malheureusement tous ses Ouvrages sont perdus.

Quos malè habet multa callidus arte puer.
Gloria cuique sua est : me qui spernentur amantes,
Consultent : cunctis janua nostra patet.
Tempus erit, cùm me Veneris præcepta ferentem
Deducat juvenum sedula turba senem.

Heu, heu, quam lento Marathus me torquet amore !
Deficiunt artes, deficiuntque doli.
Parce puer, quæso, ne turpis fabula fiam,
Cùm mea ridebunt vana magisteria.

jalouse;

jalouse ; mais vous dont un jeune homme insensible et rusé désole la tendresse, reconnaissez moi pour votre maître. Chacun a son talent. Que les Amans malheureux me consultent, je les accueillerai tous ; ma porte leur est ouverte : un jour viendra dans l'hiver de mes ans, où la foule des jeunes Romains recevera de TIBULLE les leçons de Vénus.

O Titius ! que l'amour dont je brûle me tourmente ! C'est un supplice lent et cruel. Mon adresse est trompée : mes ruses sont vaines. Prends pitié de moi, bel enfant, je t'en conjure ; ne me rends pas la fable de cette jeunesse à qui j'offrais mes inutiles leçons.

NOTES.

(1) *O Dieu des Jardins !*

Voyez Note 3 de la première Élégie.

(2) *Et la sécheresse et les feux du Capricorne.*

Les Anciens ont regardé le Capricorne comme le dixième signe du Zodiaque, et fixé le solstice d'hiver pour notre Hémisphère, à l'arrivée du Soleil dans ce signe ; mais les étoiles ayant avancé d'un signe tout entier vers l'orient, le Capricorne est maintenant plutôt le onzième signe que le dixième ; et c'est à l'entrée du Soleil dans le Sagittaire, que se fait le solstice, quoiqu'on ait conservé la façon de s'exprimer des Anciens. Ce Signe a dans les médailles et les anciens monumens, la tête d'un bouc et la queue d'un poisson, ou la forme d'un Egypan, espèce de petit Satyre. Il est quelquefois désigné simplement par un bouc.

(3) *Cherches à séduire l'Enfant objet de tes amours par tout ce qui pourra lui plaire.*

Tout le monde sait la passion effrénée que les Anciens avaient pour les beaux jeunes gens, passion

bisarre, mais très-impérieuse et très-réelle, et trop renouvellée de nos jours.

SÉNÈQUE dit, en parlant des esclaves et du luxe des Romains, « parlerai-je de cet échanson qui, paré » comme une femme, semble contrarier son âge ? Il » va sortir de l'enfance, on l'y ramène de force : on » arrache, on déracine tous les poils de son corps ; » avec la taille d'un guerrier et la peau lisse d'un » enfant, il veille la nuit entière, servant tour-à-tour » l'ivrognerie et l'impudicité de son maître. »

(4) *Diane permet qu'on jure impunément par ses flèches.*

DIANE était fille de Jupiter et de Latone, et sœur jumelle d'Apollon. Latone la mit au monde la première, et Diane lui servit de sage-femme pour accoucher d'Apollon. Les douleurs que Latone souffrit, donnèrent à Diane de l'aversion pour le mariage ; mais non pour la galanterie. On l'accuse d'avoir aimé et favorisé Endymion, d'avoir cédé à Pan, métamorphosé en belier blanc, et d'avoir reçu Priape sous la forme d'un âne, c'est assurément, pour une vierge, être connaisseuse et éprouvée.

EN général, quoique le célibat ait eu ses martyres chez les Païens, et que leurs histoires et leurs fables soient pleines de filles qui ont généreusement préféré la mort à la perte de l'honneur ; quoique les Grecs regardassent la chasteté comme une grâce surnaturelle, et que les sacrifices ne fussent point sensés

complets sans l'intervention d'une vierge ; quoique plusieurs de leurs prêtres fissent profession de chasteté, et pour plus de sûreté, s'y préparassent dès leur enfance par le secours des chirurgiens ; quoiqu'ils eussent sur la virginité des propos magnifiques, des idées sublimes, des spéculations d'une grande beauté, en approfondissant la conduite secrète de tous les célibataires, et de toutes ces virtuoses du Paganisme, dont Diane était la patrone, on n'y découvre que désordres, que forfanterie et qu'hypocrisie. A commencer par leurs Déesses, Vesta la plus ancienne était représentée avec un enfant, où l'avait-elle pris ? Minerve avait par devers elle Ericthonius, une aventure avec Vulcain, et des temples en qualité de mère. Diane avait son chevalier Virbius, son Endymion et beaucoup d'autres. Myrtilus accuse les Muses de complaisances fortes pour un certain Mégalion, et leur donne à toutes des enfans qu'il nomme nom par nom. C'est peut-être pour cette raison que l'Abbé Cartaud les appelle *les filles de l'Opéra de Jupiter*. Les Dieux vierges ne valaient guère mieux que les Déesses, témoin Apollon et Mercure. Les Prêtres, sans en excepter ceux de Cybèle, qui étaient eunuques, ne passaient pas dans le monde pour des gens d'une conduite bien régulière : on n'enterrait pas vives toutes les Vestales qui péchaient. Voilà le célibat tel qu'il était au berceau, dans l'enfance, entre les bras de la Nature ; état bien différent sans doute du haut dégré de perfection et de pureté où nous le voyons

aujourd'hui: changement qui n'est pas étonnant, dit M. Morin (histoire critique du célibat), celui-ci est l'ouvrage de la grâce et du Saint-Esprit; celui-là n'était que l'avorton imparfait d'une nature déréglée, dépravée, débauchée, triste rebut du mariage et de la virginité.... Revenons à Diane; elle fut la Déesse des bois sur la terre; la Lune au ciel, Hécate aux enfers (voyez la Note septième de la deuxième Elégie); on l'adora sous une infinité de noms. La Diane d'Athènes est connue par la feuille de sa couronne d'or, et celle d'Ephèse par son temple; un enfant ramassa une feuille qui s'était détachée de la couronne de la statue de Diane d'Athènes; et les juges sans égard ni pour son innocence, ni pour sa jeunesse, le condamnèrent à mort parce qu'il ne préféra pas à la feuille du métal brillant qu'il avait trouvée, des osselets qu'on lui présenta. Le temple de Diane d'Ephèse, ville maritime de l'Asie mineure, a passé pour une des merveilles du monde. Une des parties de la terre concourut, pendant plusieurs siècles, à l'embellir. Il fut brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre par un nommé Erostrate ou Eratostrate, qui réussit, selon son désir, beaucoup plus sûrement à immortaliser son nom par ce forfait, que les artistes ne réussirent à immortaliser les leurs par les chef-d'œuvres que ce temple renfermait, et que les dévots de la Diane par les *ex-voto* dont ils l'avaient enrichi. Chersiphron fut l'architecte du magnifique temple d'Ephèse, où l'on mit, pour la première fois, au rapport de Pline, des colonnes sur

un pied d'estal, en les ornant de chapiteaux et de vases. Ce temple avait quatre cens vingt-cinq pieds de long, sur deux cens vingt de large. On y voyait cens vingt-sept colonnes, portant chacune soixante pieds de haut. Il y en avait trente-six couvertes de bas reliefs. Les portes étaient de cyprès; la charpente de cédre, et la statue de Diane d'or.

CE temple fut superbement relevé, et a disparu, comme tant d'autres, de la surface de la terre. Ephèse lui-même, Ephèse, la métropole de l'Asie, n'est plus qu'un misérable village bâti de pierre et de boue, parmi de vieux marbres cassés.

PAR la description que l'on nous a transmise de la statue de Diane d'Ephèse, il paraît que c'était un symbole de la Nature. Mais on représente ordinairement Diane en chasseresse.

DE toutes les circonstances de la solemnité des Ephésies, ou fêtes qu'on célébrait à Ephèse, en l'honneur de la Déesse, il ne nous reste que celle-ci; c'est que les hommes s'enivraient pieusement et passaient la nuit à mettre la ville, et surtout les marchés en tumulte.

(5) *Et Minerve ne défend pas d'attester en vain sa chevelure.*

VOICI encore une vierge du Paganisme, à peu près aussi chaste que Diane; mais, il faut l'avouer, c'est une belle allégorie que celle de la sagesse conçue dans le cerveau du maître des Dieux.

On voit dans l'hymne de Callimaque sur les bains de Minerve, qu'elle donnait l'esprit de prophétie ; qu'elle prolongeait les jours des mortels à sa volonté, qu'elle procurait le bonheur après la mort, que tout ce qu'elle autorisait d'un signe de tête était irrévocable, et que tout ce qu'elle promettait, était immanquable ; car ajoute le Poëte, elle est la seule dans le Ciel à qui Jupiter ait accordé ce glorieux privilége, d'être en tout comme lui, et de jouir des mêmes avantages.

Non-seulement elle daigna conduire Ulisse dans ses voyages, mais même elle ne refusa pas d'enseigner aux filles de Pendore, l'art de représenter des fleurs et des combats dans les ouvrages de tapisserie, après avoir embelli de ses belles mains le manteau de Junon. Delà vient que les Dames Troyennes lui firent hommage de ce voile précieux qu'Homère a décrit dans le sixième livre de l'Iliade, et qui brillait comme un astre.

La Déesse de la sagesse, de la guerre et des arts, présida au succès de la navigation. Elle éclaira les Argonautes, sur la construction de leur navire, où le bâtit elle-même. Les Poëtes assurent qu'elle avait placé à la proue, le bois parlant, coupé dans la forêt de Dodone, qui dirigeait la route des Argonautes, les avertissait des dangers, et leur apprenait les moyens de les éviter. Sous ce langage figuré, on voit qu'il est question d'un gouvernail qu'on mit au navire d'Argo.

MINERVE ou Pallas était surtout honorée à Athènes, qui prétendait, à ce titre, être souveraine née de tous les pays où croissait l'olivier ; car cet arbre était voué à la Déesse qui, disputant un jour avec Neptune à qui produirait la plus belle chose, fit sortir de terre avec sa lance un olivier tout fleuri. Neptune d'un coup de son tridan fit naître un Cheval ; et les Dieux décidèrent en faveur de Minerve. Belle allégorie qui met à leur place les Bienfaiteurs du monde et ses fléaux !

ON donnait à Minerve dans ses peintures et dans dans ses Statues, une beauté simple, négligée, modeste ; un air grave, noble, plein de force et de majesté. Son habillement ordinaire sur les médailles la représente comme protectrice des Arts, et non pas comme la redoutable Pallas qui, couverte de son Egide, inspire l'horreur et le carnage. Elle y paraît vêtue du Peplum, habillement si célèbre chez les Poëtes ; et qui désignait le génie, la prudence et la sagesse. C'était une robe blanche, sans manches, et toute brodée d'or, sur laquelle on voyait représentées les grandes actions de la Déesse, de Jupiter et des héros. Il laissait une partie du corps à découvert et Minerve le quittait ; c'est-à-dire, qu'elle se mettait nue, pour revêtir son armure. Il en coûta la vue au devin Tirésias, pour l'avoir vu dans ce changement de toilette. D'autres fois elle est représentée le casque en tête, une pique d'une main et un bouclier de l'autre, avec l'Egide sur la poitrine : c'est Pallas qu'on désigne ainsi. L'Egide appartenait

à Jupiter comme à Pallas; mais c'est-elle, dit la Fable, qui ayant tué un monstre qui vomissait du feu par la bouche, et faisait beaucoup de ravage, couvrit de sa peau son bouclier, qui en prit le nom. On prétendit que la Déesse avait fait graver dessus, la tête de la Gorgone environnée de serpens, et qu'on ne pouvait le regarder sans horreur, ce qui donna lieu de dire, que sa vue changeait les hommes en pierre. Homère peint Minerve, couvrant ses épaules de son Egide terrible, d'où pendent cent houppes d'or, et autour de laquelle on voit la terreur, la discorde, la fureur, les poursuites, le carnage et la mort: elle avait au milieu la tête de la Gorgone, cet énorme et formidable monstre, dont on ne saurait soutenir la vue: prodige étonnant du père des immortels.

LA Chouette et le Dragon qui lui étaient consacrés, accompagnent souvent ses images; et voilà pourquoi Démosthènes exilé par le peuple d'Athènes, dit en partant, que Minerve se plaisait dans la compagnie de trois vilaines bêtes: la Chouette, le Dragon et le Peuple.

(6) *Ce Coursier qui naguère a remporté le prix dans l'Elide.*

LES plus fameux, les plus solemnels, et probablement les plus anciens jeux de la Grece étaient les jeux Olympiques, qui se célébraient tous les quatre ans à Olympie, ville de l'Elide dans le Péloponnèse, en

l'honneur de Jupiter, vers le solstice d'été, et durant cinq jours. Le premier était destiné aux sacrifices; le second à la course à pied; le troisième au combat du Pancrace ou à la lutte simple; les deux autres aux courses à pied, à celle de chevaux, et à celles des chars.

LES Athlétes combattirent nus dans ces jeux, depuis la trente-deuxième olympiade, où il arriva à un nommé Orcippus de perdre la victoire, parce que dans le fort du combat, son caleçon s'étant dénoué, l'embarrassa; ce réglement en fit naître un autre, c'est qu'il fut défendu aux femmes et aux filles sous peine de la vie, d'assister à ces jeux, et même de passer le fleuve Alphée pendant leur célébration. Il n'arriva jamais qu'à une seule femme de violer cette loi: Callipatire, ou selon quelques autres Phévenia étant devenue veuve s'habilla à la façon des maîtres d'exercice, et conduisit elle-même son fils Pisidore à Olympie. Le jeune homme ayant été déclaré vainqueur, la mère transportée de joie, jeta son habit d'homme, sauta par-dessus la barrière, et se fit connaître. Cependant on lui pardonna en considération de son père, de son frère et de son fils, qui tous avaient été couronnés aux mêmes jeux. Depuis ce temps-là, il fut défendu aux maîtres d'exercice, de paraître autrement que nus à ces spectacles. La peine imposée par la loi, était de précipiter les femmes qui osaient l'enfreindre, d'un rocher escarpé, appellé le Mont Typée, et qui était au-dela de l'Alphée

On obligeait les Athlétes de jurer avant que d'être admis aux jeux qu'ils seraient soumis pendant dix mois consécutifs à tous les exercices et à toutes les épreuves, auxquelles les engageait l'institution Athlétique ; et qu'ils observeraient religieusement toutes les loix prescrites dans chaque sorte de combats. Il leur était aussi défendu, sous peine d'une amende considérable, d'user de la moindre fraude pour être déclarés vainqueurs.

Le concours prodigieux du monde qu'attirait à Olympie la célébration de ces jeux consacrés au plus grand des Dieux, par Hercule, le plus grand des Héros, avait enrichi cette ville et toute l'Elide. Aussi n'y avait-il rien dans la Grece de comparable à la statue de Jupiter-Olympien, et à son temple, autour duquel était un bois sacré nommé l'Attis. Il n'y a pas cent statues dans les jardins de Versailles, qui sont immenses ; j'ai voulu voir, dit l'Abbé Gédoin, combien il y en avait dans l'Attis sur l'énumération que Pausanias en fait, j'en ai compté jusqu'à cinq cens, et las de compter, j'ai abandonné l'entreprise : encore Pusanias déclare-t-il qu'il ne parle que des statues érigées aux Dieux et aux Athlètes les plus célèbres.

Leur prix était une couronne d'olivier. Il faut avouer que celui qui a dit le premier, que l'opinion gouverne le monde, avait bien raison. Qui pourrait croire que, pour une couronne d'olivier, toute une nation se dévouât à des combats si pénibles et si

hasardeux ? Mais les Grecs avaient attachés tant d'honneur à cette couronne qu'elle était de toutes les espèces de gloire la plus flatteuse. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Epaminondas, Philopœmen, n'ont pas été plus distingués parmi leurs concitoyens, qu'un simple Athléte qui avait remporté le prix ou de la lutte, ou de la course du Stade, ou de celle de l'Hippodrome (des Chars); et en vérité, quoiqu'on en puisse dire, cela est bien insensé. Le vainqueur aux jeux Olympiques était en marbre à côté du Capitaine et du Héros ; aussi Cicéron dit-il, que la couronne d'olivier à Olympe, était un Consulat pour les Grecs, et égalait en Grece l'honneur du triomphe des Romains. Horace dans son enthousiasme poëtique, ne craint point d'assurer que ces victoires élevaient les vainqueurs au-dessus de la condition humaine : ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des Dieux. Les Officiers qui présidaient à ces jeux sacrés, s'appellaient Hellanodices ; mais on pouvait appeller de leurs décisions au Sénat d'Olympie, et sous les Empereurs à l'Agnostete, ou sur-Intendant des jeux. Ils entraient dans l'amphithéâtre avant le lever du soleil, et une de leurs fonctions était d'empêcher que les statues qu'on érigeait aux Athléletes, ne surpassassent la grandeur naturelle, de peur que le peuple qui n'était que trop porté à leur décerner les honneurs divins, ne s'avisât, en voyant leurs statues d'une taille plus qu'humaine, de les mettre à la place de celles des Dieux.

Le vainqueur était proclamé par un héros public

au son des trompettes ; on le nommait par son nom. On y ajoutait celui de son père, celui de la ville d'où il était, quelquefois même celui de sa tribu. Il était couronné de la main d'un des Hellanodices ; ensuite on le conduisait en pompe au Prytanée, où un festin public et somptueux l'attendait. Retournait-il dans sa ville ? ses concitoyens venaient en foule au devant de lui, et le recevaient avec l'appareil d'un espèce de triomphe ; persuadés que la gloire dont il était couvert, illustrait leur patrie et réjaillissait sur chacun d'eux. Il n'avait plus à craindre la pauvreté, ni ses tristes humiliations : on pourvoyait à sa subsistance ; on éternisait sa gloire par ces monumens qui semblent braver l'injure des temps. Les plus célèbres Statuaires briguaient l'honneur de le mettre en marbre ou en bronze avec les marques de sa victoire, dans le bois sacré d'Olympie. Il faut convenir que voilà une étrange considération accordée à des combats à coups de poing.

(7) *Mais le destin n'accorde aucun délai à la beauté.*

Les Dieux même étaient soumis à cette destinée, ou fatalité, qui, suivant la définition des Stoïciens, est un ordre ou une suite de causes, dans laquelle une cause est enchaînée avec une autre, et c'est ainsi, dit Cicéron, que toutes choses sont produites par une première cause. L'Auteur de toutes choses, disaient les Anciens, a fait des loix dès le commencement, auxquelles il a soumis toutes choses et

lui-même. Quelle est cette vertu secrète et invisible qui conduit avec une sagesse incompréhensible ce qui nous paraît fortuit et déréglé ? Ils ne la comprenaient pas plus que nous : ils l'appellaient Destin ; nous l'appellons Dieu.

On faisait naître le Destin du cahos : on le représentait tenant sous ses pieds le globe de la terre, et dans ses mains l'urne dans laquelle est le sort des hommes.

(7) *O Apollon !*

Tout le monde sait que les Grecs et les Romains regardaient Apollon comme le chef des Muses, l'inventeur des Beaux Arts, et le protecteur de ceux qui les cultivent. Cicéron distingue quatre Apollons : le premier et le plus ancien, fut fils de Vulcain ; le second naquit de Coribas, dans l'Isle de Crète ; le troisième et le plus connu, passe pour fils de Jupiter et de Latone, et pour frère de Diane (voyez la Note 4) ; il naquit à Délos, ou vint de Scythie à Delphes ; le quatrième naquit parmi les Arcadiens, dont il fut le Législateur et s'appella Nomios. Sur les plaintes des Divinités Infernales à qui Esculape, fils d'Apollon, ravissait leur proie, guérissant les malades, et ressuscitant même les morts, Jupiter foudroya l'habile médecin ; et Apollon vengea la mort de son fils sur les Cyclopes qui avaient forgé les foudres, et les détruisit à coups de flèches. Jupiter courroucé de cette représaille, le chassa du ciel. Apollon alla garder les troupeaux d'Admète, passa du service d'Admète à celui de

Laomédon, s'occupa avec Neptune à faire de la brique, et à bâtir les murailles de Troye, travail dont les deux Dieux ne furent point payés; et il erra quelque temps sur la terre, cherchant à se consoler de sa disgrâce par des aventures galantes avec des mortelles aimables, dont ce Dieu du bel-esprit fut quelquefois maltraité. Apol'on fut Dieu de la Lumière au ciel, et Dieu de la Poësie sur la terre. C'est en cette dernière qualité qu'on le représente la lyre à la main.

COMMENT les Poëtes n'auraient-ils pas fait de leur divinité tutélaire, le père et le modérateur des saisons, et le maître du monde, les délices des humains, la lumière de la vie? Mais tous ces surnoms et toutes les fables de la Mythologie ne valent pas, selon moi, ces vers modernes qui joignent au charme de la poësie la précision et l'exactitude philosophiques.

DANS le centre éclatant de ces orbes immenses
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leur distance,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans;
Les astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

(HENRIADE.)

SANS doute le Soleil a été un des premiers objets de l'idolatrie : sa beauté, le vif éclat de ses rayons, la rapidité de sa course apparente, la fécondité qu'apporte si régulièrement sa lumière bienfaisante, durent frapper les hommes d'admiration, et les embrâser de reconnaissance. Le Soleil fut donc le Bel ou Baal des Chaldéens ; le Moloch des Cananéens ; le Belphégor des Moabites ; l'Adonis des Phéniciens et des Arabes ; le Saturne des Carthaginois ; l'Osiris des Egyptiens ; le Mithras des Perses ; le Dionysius des Indiens ; et l'Apollon ou le Phœbus, des Grecs et des Romains. On a même prétendu que tous les Dieux du Paganisme se réduisaient au Soleil et toutes les Déesses à la Lune.

ON représentait le Soleil en jeune homme qui a la tête rayonnante. Quelquefois, il tient dans sa main une corne d'abondance, symbole de la fécondité dont il est l'auteur : assez souvent il est sur son char tiré par quatre chevaux, que les Grecs appellaient Pyroüs, Eoüs, Ethon et Phlégon. Le premier marque le lever du Soleil, lorsque ses rayons sont encore rougeâtres ; le deuxième désigne le temps où ses rayons sortis de l'Atmosphère sont plus clairs vers les neuf heures du matin ; le troisième figure le midi où le Soleil est dans toute sa force ; le quatrième représente le coucher, où le Soleil (qui allait passer la nuit dans les bras de Thétis, au sein de l'océan (*)) semble se rapprocher de la terre.

(*) Voyez sur la formation et l'extinction journalière des astres, la Note 3, de l'Elégie IV, du livre 3.

Quelle

Quelle langue que celle ou l'étymologie d'un seul mot peut expliquer de tels attributs.

DELPHES qui n'est plus qu'un amas de ruines, était une ville de la Phocide, singulièrement célèbre par le temple d'Apollon, son oracle et sa Pythie. Hiéron enleva de ce temple cinq cens belles statues de bronze. Il était impossible de nombrer les richesses qui y étaient accumulées, quoiqu'il eût été pillé plusieurs fois. Mais ce fut surtout l'oracle qui le rendit célèbre.

DES chèvres qui paissaient sur le Mont-Parnasse, s'étant avancées vers une espèce d'antre peu connu, firent des bonds et poussèrent des cris extraordinaires. Les pâtres, les villageois, et tous les habitans du lieu furent bientôt saisis des mêmes mouvemens, et se persuadèrent que quelque Dieu était venu se cacher dans le fond de l'abîme pour y rendre ses oracles. On les attribua d'abord à Neptune et à la terre, puis à Thémis sa fille; Apollon qui passa toujours pour devin, en fut le dernier possesseur.

LA Prêtresse de cet oracle fut appellée Pythie à cause du serpent Python, que ce Dieu avait tué. On dressait un trépied sur le trou prophétique, d'où la Pythie recevait les inspirations. Il fallait qu'elle fut vierge et qu'elle eut l'ame aussi pure que le corps. Elle ne connaissait ni parfums ni essences; le laurier et les libations de farine d'orge, était tout son fard. On la prenait dans un état obscur, et dans une ignorance entière de toutes choses, pourvu qu'elle sût parler et répéter ce que le Dieu lui dictait, elle en

savait assez. La coutume de choisir les Pythies jeunes dura long-temps; mais une Pythie extrêmement belle, ayant été enlevée par un Thessalien, on fit une loi; qu'à l'avenir on n'élirait, pour monter sur le trépied que des femmes qui eussent passé cinquante ans; et ce qui est bizarre, c'est qu'on les habillait comme de jeunes filles, quelque fut leur âge.

LA Pythie ne rendait ses oracles qu'une fois l'année, vers le commencement du printemps. Elle se préparait à ses fonctions par plusieurs cérémonies; elle jeûnait trois jours, et avant de monter sur le trépied, elle se baignait dans la fontaine de Castalie, et avalait de son eau. Après cela on lui faisait mâcher quelques feuilles de laurier cueillies sur ses bords. Apollon avertissait ensuite lui-même de son arrivée dans le temple qui tremblait jusques dans ses fondemens. Alors les Prêtres conduisaient la Pythie dans le sanctuaire, et la plaçaient sur le trépied. Dès que la vapeur divine commençait à l'agiter, on voyait ses cheveux se dresser sur sa tête, son regard devenir farouche, sa bouche écumer, et un tremblement subit et violent s'emparait de tout son corps. Dans cette situation, elle faisait des cris et des hurlemens qui remplissaient les spectateurs d'une sainte frayeur. Enfin ne pouvant plus résister au Dieu qui l'agitait, elle s'abandonnait à lui et proférait par intervalle quelques paroles mal articulées, que les prêtres recueillaient avec soin. Ils les arrangeaient ensuite, et leur donnaient avec la forme du vers, une liaison et un prétendu sens qu'elles n'avaient pas en sortant

de la bouche de la Pythie. L'oracle prononcé, on la retirait du trépied pour la conduire dans sa cellule, où elle était plusieurs jours à se remettre de ses fatigues. Souvent, dit Lucain, une mort prompte était le prix ou la peine de son enthousiasme.

Il ne faut pas confondre la Pythie avec la Sybille de Delphes, vraie vagabonde, qui allait de contrée en contrée débiter ses prédictions.

Il y avait des Jeux Pythiques, institués à Delphes en l'honneur d'Apollon et de sa victoire, sur le serpent Python. Ils se célébraient tous les quatre ans; la troisième année de chaque Olympiade. Ces Jeux ne consistaient d'abord qu'en des combats de chant et de musique. Dans la suite, on y admit les autres exercices du Pancrace, tels qu'ils étaient aux Jeux Olympiques (*).

(9) *Quand la canicule embrâsée brûlerait la terre desséchée.*

Les Romains étaient si persuadés de la malignité de la canicule, que, pour en écarter les influences, ils lui sacrifiaient tous les ans un chien roux. Le chien avait eu la préférence dans le choix des victimes à cause de la conformité des noms. Ce n'est pas la seule occasion où cette conformité ait donné naissance à des branches de superstition. La canicule

(*) Voyez sur tous ces tours de passe-passe des Pythies, des Sybilles, etc., la Note 5, de l'Elégie V, du Livre II.

passait ou pour la chienne d'Erigone, ou pour le chien que Jupiter donna à Minos, que Minos donna à Procris, et que Procris donna à Céphale.

(10) *Quelque temps que présage Iris aux belles couleurs parée de sa robe d'azur.*

Les Poëtes disent Iris fille de Thamnas et d'Electre. C'était la messagère des Dieux et celle de Junon en particulier, comme Mercure l'était de Jupiter. Assise auprès du trône de la fille de Saturne et de Rhéa, elle attendait son premier signe, et volait pour porter ses ordres au bout du monde; elle fendait d'une aile légère les espaces du ciel, laissant après elle une longue trace de lumière, qui peignait un nuage de mille couleurs aussi variées que brillantes. Quelquefois députée par l'assemblée des Dieux, elle descendait de l'Olympe parée de sa robe d'azur, pour venir apprendre aux mortels effrayés la fin des tempêtes. Dans ses momens de repos, elle avait soin de l'appartement de Junon et de sa toilette, lorsque la Déesse revenait des Enfers dans l'Olympe, c'était Iris qui la purifiait avec les parfums les plus exquis. Cependant son principal emploi était d'aller trancher le cheveu fatal des femmes agonisantes, comme Mercure était chargé de faire sortir des corps les ames prêtes à s'envoler.

Iris est une divinité purement physique, prise pour l'arc-en-ciel. Comme Junon est la Déesse de l'air, Iris en est la messagère; elle annonce ses volontés,

parce que ce beau météore nous annonce les changemens de l'air, au moment de la pluie, et du soleil qui luit à l'opposite.

(11) *Et vous jeunes amans chérissez les Muses.*

Qui ne connaît pas les filles de Jupiter et de la Déesse de la Mémoire (Mnémosyne)? Les Neuf sœurs qui présidaient aux sciences et aux arts, Clio, (gloire renommée) Muse de l'Histoire ; Melpomène, (l'attrayante) Déesse de la Tragédie ; Thalie, (la florissante) qui préside à la Comédie ; Euterpe, (réjouissante) Muse de la Musique ; Terpsicore, (la divertissante) Déesse de la Danse ; Erate, (l'aimable) la Muse de la Poësie Lyrique ; Calliope, (douceur de la voix) Muse de l'Eloquence et de la Poësie Héroïque ; Uranie, (la céleste) Déesse de l'Astronomie ; et Polymnie, (multiplicité de chansons) qui avait en partage l'art de la Rhétorique qui n'en est pas un.

Elles sont, dit-on, appellées Muses, d'un mot grec qui signifie expliquer les Mystères, parce qu'elles ont enseigné aux hommes des choses importantes, inconnues du vulgaire. Mais Huet fait venir savamment et surtout judicieusement le nom des Muses de Moïse.

Ce n'est pas Jupiter, dit Varron, qui est le père des Neuf Muses ; ce sont trois Sculpteurs de Sycione. Cette ville voulant mettre trois statues de Muses au

temple d'Apollon, nomma trois Sculpteurs pour faire chacun trois statues des Muses. On se proposait de les prendre de celui des Sculpteurs qui aurait mieux réussi; mais Sycione acheta les neuf statues, et les dédia à Apollon, parce qu'elles étaient toutes neuf de la plus grande beauté. Il a plu à Hésiode de donner des noms à chacune de ces statues.

QUOIQU'IL en soit de cette explication et de beaucoup d'autres que j'omets, la fable des Muses prit grande faveur. On dit qu'elles s'occupaient à chanter dans l'Olympe les merveilles des Dieux, et qu'elles connaissaient le passé, le présent et l'avenir. Elles furent non-seulement mises au nombre des Déesses; mais on leur offrit des sacrifices. Le Mont Hélicon, dans la Béotie, leur était consacré; et les Thespiens y célébraient chaque année une fête en leur honneur, dans laquelle il y avait des prix pour les Musiciens. Ce fut Piérus, si célèbre par ses talens et par ceux des Piérides, ses filles, qui fonda le temple des neuf Muses à Thespies. Rome avait plusieurs temples consacrés aux Muses, dans l'un desquels elles étaient fêtées sous le nom de Camènes. Les Muses et les Grâces n'avaient ordinairement qu'un temple. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, ajoute que l'amour et les grâces habitent près d'elles.

(12) *Le Cheveu de pourpre de Nisus.*

LE sort avait donné à Nisus, Roi de Mégare, ville de l'Achaïe, un cheveu dont dépendait la

destinée de son royaume. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeait Mégare, coupa ce cheveu, tandis que son père dormait, et le donna à son ennemi qui se rendit maître de la ville. Nisus en poursuivant la perfide, que Minos méprisa après sa trahison, fut métamorphosé en Épervier, et elle en Allouette. Je ne sais pas expliquer de pareils contes.

(13) *L'Epaule d'ivoire de Pélops.*

Il est assez inutile d'entrer dans les détails si connus des malheurs de la famille de Pélops. La guerre de Thebes, les noms de Tantale, de Thieste, d'Atrée, d'Agamemnon, d'Egiste, de Clytemnestre et d'Oreste, retentissent sur nos théâtres et retracent à l'esprit les plus terribles catastrophes et les plus horribles forfaits. On sait que Tantale servit aux Dieux Pélops, son fils, pour éprouver par ces détestables mets leur Divinité. Jupiter ranima les autres membres, mais l'avide Cérès avait mangé une Epaule qui fut remplacée par une d'ivoire.

(14) *Suive le Char d'Opis sur les Monts Idéens.*

Ceci ne sera bien expliqué que dans la Note première, de l'Elégie septième, Livre premier, où il sera question de Cybèle, et dans la seizième ci-après, où je parle des Corybantes. On confond les Idéens avec les Curètes, les Corybantes, les Telchines et les Cabires, Prêtres de Jupiter et de Cybèle,

qui était surnommée Idée, parce qu'on l'adorait particulièrement sur le Mont Ida, et Ops ou Opis. Ce furent les Dactyles Idéens de Crete, qui les premiers fondirent la mine de fer, après avoir appris dans l'incendie des forêts du Mont Ida, que cette mine était fusible.

(15) *La Ville aux cent Portes.*

C'ÉTAIT Thèbes, la fameuse Capitale de la Thébaïde en Egypte, qu'il ne faut pas confondre avec la Capitale de la Béotie, patrie de Pindare, détruite par Alexandre-le-Grand, et dont les murailles, selon la Fable, s'élevèrent aux sons de la lyre d'Amphion. Les cent Portes de Thèbes l'Egyptienne lui valurent le nom d'Hécatompyle. On l'appella pour sa magnificence, Diospolis, la ville du soleil. Pomponius-Mela a fait ce conte, si naïvement répété par le bon Rollin, qu'elle pouvait faire sortir dans le besoin dix mille combattans par chacune de ses Portes.

(16) *Se dépouille lui-même, comme les infames Corybantes de sa virilité.*

LES Galles, les Curètes, les Corybantes étaient des Prêtres de Cybèle, dont la Phrygie inondait tout l'Empire Romain. Les Anciens nous les ont représentés comme des vagabonds, des fanatiques et des misérables dont on craignait souvent la fureur. Ils s'y provoquaient en s'agitant et frappant à coups redoublés leurs bruyantes cymbales, et faisant des

hurlemens terribles. (Ils portaient tous la petite image de la mère des Dieux, voyez à son sujet des détails suffisans, Note première de la septième Elégie.) Ils allaient quêter pour la Déesse ; ils jouaient des gobelets et faisaient le métier de Devins ou de Diseurs de bonne aventure : ils se mutilaient en l'honneur d'Atys dont ils pleuraient la mort. Par la même raison, ils honoraient le pin, parce que tel était la métamorphose du jeune homme; ils couronnaient ses branches, et en couvraient le tronc avec de la laine, parce que la Déesse avait ainsi couvert le corps de son amant.

Les Curètes étaient regardés comme les plus anciens Ministres de la Religion. Ils étaient, dit-on, en Crete ce que les Mages étaient en Perse, les Druides dans les Gaules, les Saliens et les Sabins chez les Romains. On leur attribue l'invention de quelques arts et de quelques danses sacrées, qu'ils faisaient tout armés au bruit des cris tumultueux des tambours, des flûtes et des sonnetes. Ils frappaient avec des épées sur des boucliers, ce qui les remplissait d'une fureur divine qui en imposait au peuple épouvanté. C'est delà, dit Strabon, que leur vint le nom de Corybantes. Il y en avait en Crete, en Phénicie, en Phrygie, à Rhodes, et par toute la Grèce. Lucien dit qu'outre leur castration, ils se faisaient des incisions. Les uns couraient échevelés par les précipices; d'autres hurlaient, frappaient; ils observaient en outre des jeûnes rigoureux, dans lesquels ils ne se permettaient pas même de manger du pain.

ELEGIA QUINTA.

Asper eram, et benè dissidium me ferre loquebar ;
At mihi nunc longè gloria fortis abest.
Namque agor, ut per plana citus sola verbere turben,
Quem celer adsueta versat ab arte puer.
Ure ferum, et torque, libeat ne dicere quidquam
Magnificum posthac, horrida verba doma.
Parce tamen : per te furtivi fœdera lecti,
Per Venerem, quæso, compositumque caput.

Ille ego, cùm tristi morbo defessa jaceres,
Te dicor votis eripuisse meis.

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

J'ÉTAIS intraitable et je me vantais de braver une rupture..... Mais, hélas! que cette gloire, que ce faux courage est maintenant loin de moi! Mon cœur est plus agité que le sabot qui tourne sous les coups d'un enfant agile..... Brûles-moi cruelle, et multiplies mes tourmens : réprimes, punis mon orgueil; que je n'ose plus affecter de superbes dédains, ni tenir de fiers discours..... Délie, épargnes-moi cependant, je t'en conjure par Vénus, par ta beauté et par tes sermens prononcés tant de fois dans de furtives nuits et scellés de tant de caresses.

NE suis-je pas toujours celui dont les vœux et les soins obtinrent ta guérison, lorsqu'une maladie funeste avait abattu

Ipseque ter circùm. lustravi sulfure puro,
Carmine cùm magico procubuisset anus.
Ipse procuravi, ne possent sæva nocere
Somnia, ter sancta deveneranda mola.
Ipse ego velatus filo, tunicisque solutis,
Vota novem triviæ nocte silente dedi.
Omnia persolvi: fruitur nunc alter amore,
Et precibus felix utitur ille meis.
At mihi felicem vitam, si salva fuisses,
Fingebam demens, sed renuente Deo.

Rura colam, frugumque aderit mea Delia custos,
Area dùm messes sole calente teret.
Aut mihi servabit plenis in lintribus uvas,
Pressaque veloci candida musta pede.

tes forces et consumé ta beauté ? Tout le monde le dit... C'est-moi qui brûlai près de Délie, ces parfums purs, tandis que la Magicienne savante proférait ses chants prophétiques. C'est-moi dont les sacrifices offerts avec tant de ferveur, t'ont délivrée de tes songes cruels (1) : c'est-moi qui ; couvert d'une robe de lin éployée neuf fois dans le silence des nuits, invoquai Minerve : je me suis acquitté de tous mes vœux... Et un autre jouit de ton amour ! Et tu lui prodigues ces charmes que tu dois à mes prières... Insensé que j'étais ! je me disois : ma vie sera trop heureuse si Délie recouvre la santé : je le disais, et les Dieux m'ont trompé !

JE me disais : je cultiverai moi-même mes champs, et Délie sera près de moi : pendant que la chaleur du jour murira les moissons, je battrai mes grains dans mon aire, et ma Délie gardera mes fruits ou les corbeilles remplies de mes raisins : peut-être même de ses pieds de neige elle ne dédaignera pas de les fouler, tantôt elle

Consuescet numerare pecus, consuescet amantis
Garrulus in dominæ ludere verna sinu.
Illa Deo sciet Agricolæ pro vitibus uvam,
Pro segete spicas, pro grege ferre dapem.
Illa regat cunctos, illi sint omnia curæ,
Et juvet in tota me nihil esse domo.
Huc veniet Messala meus, cui dulcia poma
Delia selectis detrahet arboribus :

comptera mes troupeaux; tantôt elle s'amusera des caresses de l'enfant babillard (*) qui viendra jouer dans ses bras : Délie consacrera au Dieu des campagnes, (2) des grappes pour la vigne, des épis pour la moisson et des mets exquis pour la prospérité du troupeau : Délie gouvernera tout, ordonnera tout, et mon plaisir sera de n'être rien dans ma maison. Mon cher Messala viendra jouir de mon bonheur, et les fruits choisis de mes meilleurs arbres, lui seront apportés par Délie,

(*) M. Delongchamps traduit : elle donnera à la revue du troupeau les instans accordés aux folâtres agaceries du Berger chéri de la Bergère : et dit dans sa note, que prendre *verna* pour un enfant d'esclave, c'est faire un contre-sens, en ce que Délie ne fut jamais l'esclave de TIBULLE. Or, ajoute M. Delongchamps, si c'eût été l'enfant d'une autre Maîtresse, il n'en eût point parlé. J'ajoute que cela me semble très-peu convaincant, que cet enfant m'a paru pouvoir être celui de la Fermière, de la ménagère où de telle autre esclave de TIBULLE que l'on voudra, et je n'ai pas cru que *Garrulus* pût convenir à un Berger, ni le *sinu ludere* s'entendre d'un homme; au reste je ne prétends pas noter tous les passages où je ne suis pas de l'avis de M. Delongchamps : cette attention assez inutile, m'entraînerait trop loin; et je crois avoir quelquefois évidemment raison contre lui.

Et tantum venerata virum, hunc sedula curet:
Huic paret, atque epulas ipsa ministra gerat.
Hæc mihi fingebam, quæ nunc Eurusque, Notusque
Jactat odoratos vota per Armenios.

Num Veneris magnæ violavi numina verbo?
Et mea nunc pœnas impia lingua luit?
Num feror insestus sedes adiisse Deorum,
Sertaque de sanctis deripuisse focis?
Non ego, si merui, dubitem procumbere templis,
Et dare sacratis oscula liminibus;
Non ego tellurem genibus perrepere supplex,
Et miserum sancto tundere poste caput.

quels

quels soins elle aura d'un si grand homme! Que de vénération ne lui témoignera t-elle pas! Elle s'empressera de lui obéir et de lui servir elle-même, les mets apprêtés de ses mains... C'était-là mes vœux et mes projets : les vents du Nord et de l'Orient les ont emportés comme de vains songes : ils errent sur les rives odorantes de l'Arménie (3).

PAR quel blasphême ai-je donc offensé la puissante Vénus? Ma langue impie a-t-elle mérité tant de tourmens? Ai-je souillé de quelque crime les temples des Dieux (4)? Ai-je arraché les festons et les guirlandes qui paraient leur sanctuaire? Ah! si j'ai irrité les puissances célestes, je ne balancerai point à me prosterner aux pieds de leurs autels (5), à joncher de baisers le seuil sacré de leurs saintes demeures : me voilà prêts à frapper de ma tête sacrilége, leurs portes redoutables, pour mériter mon pardon, et à me traîner sur mes genoux pour offrir mes humbles supplications.

At tu, qui lætus rides mala nostra, caveto
Mox tibi : non unus sæviet usque Deus.
Vidi ego qui juvenum miseros lusisset amores,
Post Veneris vinclis subdere colla senem ;
Et sibi blanditias tremula componere voce,
Et manibus canas fingere velle comas.
Stare nec antè fores puduit, caræve puellæ
Ancillam medio detinuisse foro.
Hunc puer, hunc juvenis turba circumstetit arcta :
Despuit in molles et sibi quisque sinus.

At mihi parce, Venus : semper tibi dedita serviit
Mens mea : quid messes uris acerba tuas ?

MAIS toi ! s'il est quelqu'un d'assez barbare pour se jouer de ma douleur, toi qui ris de mes maux...., tremble pour toi-même : ton tour approche. Ce n'est pas un seul Dieu qui te punira : j'ai vu cette jeunesse, qui se moquait des Amans infortunés, plier la tête sous le joug tardif de l'amour : pressés dans leur vieillesse par les désirs d'une passion impuissante, ils proféraient d'une voix tremblante de ridicules aveux, et s'efforçaient de déguiser ou de parer un reste de cheveux blancs. Telle est la vengeance de Vénus : l'insensé n'aura pas honte à cet âge de veiller devant une porte, et de retenir sur une place la vieille servante de celle qu'il aimera. Alors la troupe folâtre des enfans et la jeunesse turbulente, entourant ce couple ridicule, le livrera à la risée publique.

O Vénus ! épargnes-moi ! Sois moins cruelle pour ce TIBULLE, qui s'est donné tout entier à toi... Eh ! quoi Vénus ! tu brûles tes propres moissons ?

NOTES.

(1) *T'ont délivrée de tes Songes cruels.*

Les Songes sont enfans du Sommeil, disent les Poëtes; car ce Dieu consolateur est très-célèbre chez les Mythologues qui le font fils de l'Erèbe et de la nuit, et frère de la mort, dont il est la plus parfaite image. Junon voulant endormir Jupiter, pour l'empêcher d'observer ce qui se passait dans le camp des Grecs et des Troyens, va trouver le Sommeil à Lemnos, son séjour ordinaire, et le prie d'assoupir les yeux trop clairvoyans de son époux, en lui promettant de beaux présens, et l'appellant pour le gagner, le Roi des Dieux et des hommes. Le Sommeil s'en défendit par la crainte de Jupiter, je me souviens, lui dit-il, d'une semblable prière que vous me fîtes au sujet d'Hercule : je m'insinuai auprès de Jupiter, je fis couler mes charmes les plus puissans dans ses yeux et dans son esprit, et vous profitâtes de ce moment pour persécuter ce héros. Jupiter s'éveilla, et entra dans une si grande colère, qu'il me chercha pour me punir, j'étais perdu sans ressource, il m'aurait jeté dans les abîmes les plus profonds de la mer, si la nuit, qui dompte les Dieux comme les hommes, ne m'eût sauvé. Je me jetai entre ses bras secourables; et Jupiter, quelque irrité qu'il fut

s'appaisa, car il n'osait forcer cet asile, et vous venez m'exposer au même péril. Cependant Junon séduisit le Sommeil en lui promettant en mariage la plus jeune des Grâces.

Ovide établit le palais du Sommeil au pays des Simmériens, que les Anciens croyaient être plongés dans les plus épaisses ténèbres. Là se trouve une vaste caverne, où les rayons du soleil ne pénétrent jamais; toujours environnée de sombres nuages, à peine y jouit-on de cette faible lumière qui laisse douter s'il est jour ou s'il est nuit; jamais les coqs n'y annoncèrent le retour de l'aurore; jamais les chiens, qui veillent à la garde des maisons, ne troublèrent par leurs cris importuns le tranquille repos qui y règne; les animaux domestiques ne s'y font pas plus entendre que les bêtes féroces. Le vent n'y agite jamais ni les branches ni les feuilles. On n'y entend rien; ni querelles, ni soupirs, ni murmures; c'est le séjour de la tranquillité et du silence. Le seul bruit que l'on y remarque, c'est celui du fleuve d'oubli, qui, roulant doucement ses ondes sur de légers cailloux, fait un doux frémissement qui invite au repos. A l'entrée de ce Palais naissent des pavots, et toutes sortes de plantes, dont la nuit recueille soigneusement les sucs assoupissans pour les répandre sur la terre. L'autre demeure toujours ouvert pour éviter le bruit des portes et des verroux et l'on n'y voit aucune garde. Au milieu de ce séjour est un lit d'Ebène couvert d'un voil noir; c'est-là que repose sur le duvet le paisible Dieu du Sommeil.

IRIS envoyée par Junon s'approche de ce lit; le Sommeil frappé de l'éclat de ses vêtemens, fait un effort pour se relever, chancelle et retombe aussitôt. Enfin, après avoir laissé plus d'une fois son menton s'appuyer sur son estomac, il fait un dernier effort, et se soutenant sur le coude, il interroge, il écoute Iris.

ON représentait ce Dieu comme un enfant enseveli dans un profond sommeil, qui a la tête appuyée sur des pavots. TIBULLE lui donne des ailes; un autre Poëte lui fait embrasser la tête d'un lion couché. Les Lacédémoniens joignaient ensemble dans leurs temples, la représentation du Sommeil et celle de la Mort. Lorsqu'on invoquait le Sommeil pour les morts, il s'agissait du sommeil éternel.

LES Songes qui imitent toutes sortes de figures, dit Ovide, et qui sont en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles dans les forêts, et les grains de sable sur les rivages de la mer, demeurent nonchalamment étendus autour du lit de leur souverain, et en défendent les approches. Entre cette multitude infinie de Songes, il y en a trois principaux, qui n'habitent que les palais des rois et des grands: Morphée, Phobétor et Phantaze. Pénélope ayant raconté un songe qu'elle avait eu, par lequel le prochain retour de son cher Ulysse, et la mort de ses importuns amans lui étaient promis, ajoute ces paroles: « j'ai ouï-dire que les » Songes sont difficiles à entendre, qu'on a de la peine » à percer leur obscurité, et que l'événement ne

» répond pas toujours à ce qu'ils semblaient promettre: » car on dit qu'il y a deux portes pour les Songes, » l'une est de corne et l'autre d'ivoire ; ceux qui » viennent par la porte d'ivoire, sont les Songes trom- » peurs, qui font espérer des choses qui n'arrivent » jamais ; mais les Songes qui ne trompent point, » viennent par la porte de corne. » Hélas ! je n'ose me flatter que le mien me soit parvenu ainsi.

HORACE et Virgile ont copié tour-à-tour cette idée d'Homère, et leurs Commentateurs moralistes ont expliqué la porte de corne, transparente, par l'air ; et la porte d'ivoire, opaque, par la terre. Selon eux, les Songes qui viennent de la terre ou des vapeurs terrestres, sont des Songes faux ; et ceux qui viennent de l'air ou du ciel, sont les Songes vrais.

SI tous les tyrans étaient comme cet Apollodore, qui, au rapport de Plutarque, était tourmenté par des Songes affreux, dans lesquels il croyait que les Scythes l'écorchaient et le faisaient cuire ensuite, et que son cœur, du fond d'une chaudière, lui faisait entendre ces mots : « c'est moi qui suis la cause des » supplices que tu éprouves ; les Songes mériteraient » des autels ».

IL y avait des Dieux qui rendaient leurs oracles en Songes, comme Amphiale, Sérapis, Faunus, Hercule. Il est assez difficile d'expliquer pourquoi celui-ci, comme on le prétend, et comme il est prouvé par quelques monumens antiques, présidait

k Songes. On envoyait les malades dormir dans ses temples, pour y avoir en Songes quelque agréable présage du rétablissement de leur santé. Les magistrats de Sparte couchaient dans le temple de Pasiphaé, pour être instruits en Songes de ce qui concernait le bien public. Enfin on cherchait à deviner l'avenir par des Songes, et cet art s'appellait Onéirocritique. L'Onéirocritie est un mot Grec composé des mots, Songe et Jugement. L'ancienne Onéirocritie consistait dans les interprétations recherchées et mystérieuses. Ainsi un dragon signifiait royauté; un serpent indiquait maladie; une vipère signifiait de l'argent; des grenouilles marquaient des imposteurs; le chat l'adultère, etc. La science symbolique, dans laquelle les Prêtres Egyptiens se donnaient pour très-habiles, servit de base à la divination des Songes. Une fois cet art en honneur, chaque siècle introduisit, pour le décorer, de nouvelles superstitions, qui, comme il arrive toujours, le surchargèrent tellement que le fondement sur lequel il était appuyé, ne fut plus du tout connu, et qu'on finit par en découvrir la folie et la ridiculité.

(2) *Délie consacrera au Dieu des campagnes.*

PAN, le Dieu des Bergers, des Chasseurs, de tous les Habitans des champs et des campagnes, était fils de Mercure et de Pénélope. Mercure se métamorphosa en bouc, pour plaire à Pénélope. Admirez

cette Héroïne de fidélité et de chasteté. Voilà l'origine des cornes et des pieds fourchus de Pan, et la naissance de toute la famille des Faunes et des Satyres. L'accouplement de l'homme avec la chèvre ne produit rien; il n'est guère plus probable que celui de la femme et du bouc soit fécond : il est donc vraisemblable que tout ceci est fabuleux. Le fils de Pénélope s'appella Pan, à ce que dit un ancien Mythologue, parce que la chaste Pénélope rendit heureux tous ses amans dans l'absence d'Ulisse, et que cet enfant de tant de pères, fut le fruit de toutes ces aventures; or Pan veut précisément dire tout. Epiménide fait naître Pan de Jupiter et de Caliste, et lui donne Arcas pour frère jumeau; d'autres le croyent fils ou de l'air, ou d'une Néréide, ou du ciel et de la terre. Ce Dieu n'est pas beau; mais, s'il n'est pas le symbole de la Beauté; barbu, chevelu, velu, cornu, fourchu; il l'est bien de la force, de l'agilité et de la lasciveté. On le représente communément avec la houlette et la flûte a plusieurs tuyaux. On le regarde comme le Dieu des Chasseurs, quoique son histoire nous le montre plus habile à la poursuite des Nymphes, que des animaux. Les Arcadiens le révéraient particulièrement; il rendit parmi eux des oracles. Ils lui offraient du lait de chèvre et du miel; ils célébraient en son honneur les Lupercales, et ses Prêtres nommés Luperques étaient nuds avec une simple ceinture de peau de brebis, lorsqu'ils remplissaient leurs fonctions; on en donne une plaisante raison : Pan ou Faunus, amoureux d'Omphale

qui voyageait avec Hercule, était en tiers de ces deux amans. Omphale s'amusa un soir à changer d'habit avec le héros; Faunus alla pour la surprendre dans l'obscurité; son habit le trompa, et l'on devine les suites de la méprise. Pan ne voulut pas depuis que ses Ministres portassent des vêtemens pendant les cérémonies de son culte.

LES Lupercales se célébraient à Rome le troisième jour après les ides de Février. Les Bergers nuds, couraient lascivement de côté et d'autre en frappant les spectateurs de leurs fouets.

PLUTARQUE remarque que plusieurs femmes ne se sauvaient point devant les Luperques; et que loin de craindre les coups de leurs fouets, elles s'y exposaient dans l'espérance de devenir fécondes, si elles étaient stériles, et d'accoucher plus heureusement, si elles étaient grosses. L'usage des jeunes gens qui couraient dans cette fête presque nuds, s'établit, dit-on, en mémoire de ce qu'un jour qu'on célébrait les Lupercales, on vint avertir le peuple que quelques voleurs s'étaient jetés sur les troupeaux de la campagne; à cette nouvelle plusieurs spectateurs se désabillèrent pour courir plus vîte après ces voleurs, les atteignirent, et sauvèrent leur bétail. Cette fête indécente fut continuée jusques sous les Empereurs Chrétiens.

LES Egyptiens ont eu des idées toutes différentes de Pan. Selon eux, ce fut un des généraux d'Osiris (voyez la Note 11 de l'Elégie VIII.); il combattit

Typhon. Son armée ayant été enfermée dans une vallée dont les avenues étaient gardées, il ordonna pendant la nuit à ses Soldats de marcher en poussant de grands cris que les échos multiplièrent encore. L'horreur de ce bruit inopiné saisit l'ennemi qui prit la fuite; delà l'expression de terreur panique. Hygin dit que ce fut Pan qui conseilla aux Dieux dispersés par les Géans, de se métamorphoser en animaux, et qu'il leur en donna l'exemple en prenant la forme de la chèvre. Il ajoute que les Dieux le récompensèrent de son avis, en le plaçant au ciel, où il fut la constellation du Capricorne. On l'honora tellement en Egypte, qu'on lui bâtit dans la Thébaïde, la ville appellée Chemnis, ou ville de Pan. Le nom de Pan qui signifie tout, donna lieu à l'allégorie où le Dieu est pris pour le symbole de la Nature. Ses cornes sont les rayons du Soleil, l'enluminure de son tein désigne l'éclat du ciel, la peau de chèvre étoilée, dont sa poitrine est couverte, le firmament; le poil de ses jambes et de ses cuisses, la terre, les arbres, les animaux, etc.

QUANT à la fable du grand Pan, voici ce qu'on en lit dans l'ouvrage de Plutarque, intitulé : des Oracles qui ont cessé. Le vaisseau du Pilote Thamus étant un soir vers certaines îles de la mer Egée, le vent cessa tout-à-coup, l'équipage était bien éveillé, les uns buvaient, les autres s'entretenaient, lorsqu'on entendit une voix qui venait des îles et qui appellait Thamus : Thamus ne répondit qu'à la troisième fois et la voix lui commanda, lorsqu'il serait à un

certain lieu, de crier que le grand Pan était mort. On fut saisi de frayeur, on délibéra si l'on obéirait à la voix. Thamus conclut que, s'il faisait assez de vent pour passer l'endroit indiqué, il se tairait ; mais que, si le vent venait à cesser, il s'acquitterait de l'ordre qu'il avait reçu. Il fut surpris d'un calme au lieu où il devait crier, il le fit, et aussitôt le calme cessa, et l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissemens, comme d'un grand nombre de personnes affligées et surprises. Cette aventure eut pour témoins tous les gens du vaisseau ; bientôt le bruit s'en répandit à Rome. Tibère voulut voir Thamus ; il assembla les Savans dans la Théologie païenne, ils répondirent à l'Empereur que ce grand Pan était le fils de Mercure et de Pénélope. Celui qui fait ce conte dans Plutarque, dont les dévots ont voulu tirer un grand parti, ajoute qu'il le tient d'Epiterses, son maître d'école, qui était dans le vaisseau de Thamus, lorsque la chose arriva. Mais, si ce Pan était un démon, quel besoin avait-on de Thamus pour porter la nouvelle de sa mort à d'autres démons ? Pourquoi ces mal-avisés révèlent-ils leurs faiblesses à un homme ? Dieu les y forçait : Dieu avait donc un dessein? Quel ? De désabuser le monde par la mort du grand Pan ? Ce qui n'eut pas lieu : d'annoncer la mort de Jésus-Christ. Personne n'entendit la chose dans ce sens : au second siècle de l'Eglise, on n'avait pas encore imaginé de prendre Pan pour Jésus-Christ ; les Païens crurent que le petit Pan était mort, et ils ne s'en mirent guère en peine.

(3) *Ils errent sur les rives odorantes de l'Armenie.*

LES Anciens nous parlent sans cesse des parfums de l'Arabie et de l'Armenie. Tout le monde sait que l'Arabie est ce vaste pays de l'Asie, borné à l'occident par la mer rouge, l'Isthme de Suez, la terre sainte et la Syrie; au nord par l'Euphrate et le Golfe Persique; à l'orient par l'océan; au midi par le détroit de Babel-Mandel. Quant à l'Armenie, c'est un autre grand pays d'Asie, borné à l'occident par l'Euphrate; au midi par le Diarbeck, le Curdistant, et l'Aderbyan; à l'orient par le Chirvan; et au septentrion par la Géorgie. C'est en Armenie que quelques Savans placent le paradis terrestre, et il est tout aussi bien-là qu'ailleurs.

LES Anciens faisaient grand cas des parfums, et les regardaient non-seulement comme un hommage qu'on devait aux Dieux, mais encore comme un signe de leur présence. Les Dieux ne se manifestaient jamais sans annoncer leur apparition par une odeur d'ambroisie; ainsi Hyppolite expirant, et entendant une voix qui lui parlait, (c'était la voix de Diane sa protectrice) s'écrie, dans Euripide, ô divine odeur! Car, j'ai senti, Déesse immortelle, que c'était vous qui me parliez.

ANTOINE recommande de répandre sur ses cendres du vin, des herbes odoriférantes, et de mêler des parfums à l'odeur des roses. Mais Anacréon,

l'aimable Anacréon, était plus philosophe quand il disait : à quoi bon répandre des essences sur mon tombeau ? Pourquoi y faire des sacrifices inutiles ? Parfumes-moi plutôt pendant que je respire, couronnes de roses ma tête vivante.

(4) *Ai-je souillé de quelque crime les Temples des Dieux ?*

PARLONS des Temples des Anciens, si supérieurs à la plupart de nos chétives Chapelles appellées Eglises.

LES arbres furent les premiers autels, et les champs les premiers temples. C'était sur des pierres brutes ou des mottes de gazon, que se firent les premières offrandes à la Divinité : dans ces temps simples, où les arts étaient inconnus, on choisit, pour le culte religieux, des bois plantés sur des hauteurs, et ces bois devinrent sacrés. On les éclaira de lumières, parce qu'on y passait une partie de la nuit : on les orna de guirlandes, on suspendit dans des chapelles de treillages, les dons et les offrandes : l'on y fit des repas publics : l'on y donna des fêtes rustiques, symboles d'amour et de reconnaissance.

LES Temples de pierre et de marbre naquirent avec les progrès des arts. Il arriva même alors qu'en mémoire de l'ancien usage, on continua de planter des bois autour des temples, et ces bois passaient pour sacrés. Quelques nations, telles que les Perses,

les Indiens, les Getes et les Daces, persistèrent cependant dans le sentiment qu'on ne devait pas enfermer les Dieux dans aucun édifice de la main des hommes, quelque magnifique qu'il pût être; mais l'idée contraire des nations policées prévalut.

L'ASPECT des Temples Grecs et Romains, était fort imposant. On n'y épargna ni la somptuosité des bâtimens, ni la magnificence des décorations, ni la pompe des cérémonies : on trouvait d'abord une grande place accompagnée de galeries couvertes en forme de portiques, à l'extrémité de laquelle on voyait le temple, dont la figure était le plus souvent ronde ou carrée. Il était ordinairement composé de quatre parties; savoir d'un porche ou vestibule faisant la façade d'une autre pièce semblable à la partie opposée, de deux ailes formées de chaque côté, par divers rangs de colonnes, et du corps du temple; ces trois premières parties ne se trouvaient cependant pas toujours. Les Temples environnés de colonnes de toutes parts, étaient appellés Périptères; on leur donnait le nom de Diptères, quand il y en avait double rang. Les Statues des Dieux, celles des grands hommes et les tableaux représentans leurs grandes actions, décoraient l'intérieur des Temples, où l'or, le bronze, le marbre, et le porphyre, étaient employés avec profusion. Ces asiles sacrés étaient défendus et respectables par leurs immunités et toutes sortes de superstitions. Dans les uns, les vents ne troublaient jamais les cendres de l'autel; dans les autres il ne pleuvait

jamais, quoi qu'ils fussent découverts, dans tous, les personnes qui s'y retiraient, étaient inviolables.

ON peut voir dans Hérodote, dont nous avons une très-bonne Traduction, par M. Larcher, qu'elle était la magnificence du Temple de Vulcain à Memphis; (c'était une grande gloire, si dans un long règne un prince avait pu en construire un portique). Dans Pausanias, la description du temple de Jupiter-Olympien. Le corps du Panthéon ou temple de tous les Dieux de Rome, subsiste toujours dans son entier sous le nom de l'Eglise de tous les Saints. Les Antiquaires ont fait dessiner le plan de quelques-uns de ces fameux monumens, surtout le P. Montfaucon (antiquité expliquée, Tom II). Je ne donnerai ici que la description abrégée du Panthéon tel qu'on le voit encore.

CE superbe édifice ne reçoit le jour que par un trou fait au milieu de la voûte, mais si artistement ménagé que tout le temple en est suffisamment éclairé. Sa forme est de figure ronde. Son portique est composé de seize colonnes de marbre granit, chacune d'une seule pierre quoiqu'elles ayent cinq pieds de diamètre et trente-sept pieds de hauteur, sans y comprendre la base et le chapiteau. De ces seize colonnes il y en a huit de face et huit derrière, le tout d'ordre Corinthien. On dit qu'Agrippa, gendre d'Auguste, qui répara ce temple, était représenté en bronze sur ce portique, monté sur un char à quatre chevaux. Les Caryatides qui servaient de colonnes à ce temple, étaient mises, suivant le rapport de Pline, au rang

des

des plus belles choses, ainsi que les statues posées sur le haut. Ces Caryatides et ces statues, ni les ornemens de bronze ne subsistent plus. On ne voit pas même où pouvaient être placées les Caryatides; on a soupçonné qu'elles avaient occupé l'attique qui règne au-dessus des colonnes dans l'intérieur de l'édifice. Il y a apparence qu'on les a supprimées, lorsque le temple a été converti en Église. Les Caryatides furent probablement mises au rang des Divinités par des gens qui ne savaient pas que les Caryatides étaient une ordre d'architecture, et n'avaient aucun rapport avec le culte religieux.

LES Plaques de bronze dorées, qui couvraient toute la voûte, furent enlevées par l'Empereur Constance III; le Pape Urbain VIII, se servit des poutres du même métal pour faire le baldaquin de Saint-Pierre, et les grosses pièces d'artillerie qui sont au château Saint-Ange: les Statues des Dieux, qui étaient dans les niches, qu'on voit encore dans l'intérieur du temple, ont été ou pillées ou enfouies; en un mot toutes les choses précieuses dont le Panthéon était rempli, sont perdues: il faut convenir que, quand on voit un pareil monument, on ne trouve pas fort modeste la médaille que l'Académie Française fit frapper, lorsqu'elle fut placée au Louvre dans la chétive salle qu'elle occupe encore. L'on voit sur cette médaille Apollon tenant sa lyre, appuyé sur le trépied d'où sortent les oracles; la légende est Apollon au palais d'Auguste. Les Anciens logeaient mieux leurs Divinités.

(5) *Je ne balancerai point à me prosterner au pied de leurs Autels.*

IL y eut des autels avant qu'il y eut des temples. La matière et la forme de ces autels répondaient à la simplicité des mœurs des premiers temps. Ce fut d'abord l'argile, de vieux troncs d'arbres mutilés, des pierres informes qu'on fit servir à cet usage. L'autel de Jupiter-Olympien n'était qu'un amas de cendres : celui de Diane à Ephèse, n'était qu'un assemblage de cornes entassées d'animaux qu'on croyait que la Déesse avait tués à la chasse. Parmi ceux de ces monumens, qui se sont dérobés aux outrages du temps, et qui sont conservés dans les cabinets des Curieux, on en voit de simples, où aucune figure n'est tracée. Sur d'autres sont empreintes des Divinités, des Génies ; et on remarque aux quatre coins, des têtes de bœuf, de sangliers et autres animaux. L'architecture grossière dans sa naissance, ne pouvait leur prêter sa régularité et ses ornemens ; et plus ils étaient informes et bizarres, plus ils inspiraient de respect.

LORSQUE la pompe et la magnificence se furent introduites dans le culte des Dieux, les autels prirent une forme nouvelle, le luxe des mœurs fit croire qu'ils seraient plus respectés si on les rendait plus riches. La pierre, le marbre, le granit et le porphyre parurent trop simples ; ce fut sur l'or et sur l'argent qu'on immola les victimes.

LES Autels n'avaient ordinairement qu'une coudée de hauteur. Les plus élevés étaient consacrés aux Dieux du ciel; les Divinités terrestres en avaient de plus bas. C'est ainsi qu'on observait dans la structure des temples des Dieux, leur nature et celle de leurs fonctions. Les temples de Jupiter foudroyant, du Ciel, du Soleil et de la Lune, devaient être découverts : ceux de Minerve, de Mars et d'Hercule, devaient être d'ordre Dorique, dont la majesté convenait à la vertu robuste de ces Divinités. On employait pour ceux de Vénus, de Flore, de Proserpine et des Nymphes des Eaux, l'ordre Corinthien; l'agrément des feuillages, des fleurs et des volutes dont il est égayé, étant assorti avec la beauté tendre et délicate de ces Déesses.

IL y avait des autels portatifs que l'on promenait dans les solemnités, avec les simulacres des Dieux. Les dévots ne se mettaient jamais en voyage sans se précautionner d'un petit autel; chaque famille en avait dans son Laraire, où elle sacrifiait à ses Dieux Pénates, aux Junons et aux Génies. (Voyez Note 4 et Note 9, première et deuxième Elégies.)

LES Autels n'étaient pas exclusivement construits dans les temples; c'était dans des antres et des cavernes qu'on sacrifiait aux Nymphes et aux Dieux infernaux : c'était dans les bocages sacrés, que la superstition élevait ces monumens de sa crédulité, parce qu'on croyait que les Dieux se manifestaient aux hommes et aimaient à répandre leurs bienfaits sur eux dans les plus épaisses ténèbres. On en

dressait encore par préférence sur les montagnes et sur les lieux élevés, comme plus voisins du séjour de l'immortalité. Chaque autel était environné de l'espèce d'arbre qui était consacré au Dieu à qui l'on offrait des sacrifices. L'on s'y rassemblait les jours de fêtes, et après les cérémonies du culte, l'on y formait des danses, l'on y dressait des festins. C'eût été un sacrilége que de couper les arbres qui formaient leur enceinte.

UNE des opinions théologiques du Paganisme était de croire que les Dieux résidaient dans leurs statues et dans leurs autels. Ce fut ce qui inspira pour eux un respect dont la police tira avantage. On s'en servit comme d'un frein qui réprima long-temps le parjure, qui assura la foi des traités et la chastété des mariages. Il ne se formait d'alliance ni de traité de paix, qu'à la face des Autels. Le Magistrat avant d'exercer ses fonctions, prêtait serment en touchant ou en embrassant l'Autel de Thémis; et dans toutes les occasions qui exigeaient la foi du serment, on était assujetti à cette formalité. L'épouse jurait fidélité en face des Autels de Junon et de Lucine; on mettait un Autel jusque dans la salle du festin. Mais c'était surtout les Autels des Dieux Palices que l'on redoutait. Ces Dieux fort inconnus aujourd'hui, étaient fils de Jupiter et de la Nymphe Thalie, que le maître des immortels cacha sous terre pendant sa grossesse, pour la soustraire à la jalousie de Junon. L'Autel de ces Dieux jumeaux était l'asile des malheureux, et en particulier des esclaves fugitifs. Ces

Dieux inexorables et terribles dans les vengeances qu'ils exerçaient contre les parjures, précipitaient dans un lac quiconque avait violé le serment juré devant eux. Quelquefois on écrivait ce serment, qu'on jetait dans un bassin d'eau, et s'il surnageait, l'accusé était absous. L'accès de l'Autel qui fut élevé en l'honneur d'Hercule, dans la campagne de Rome, et qui se trouva depuis dans l'enceinte de la ville, était interdit aux Femmes.

ENFIN il était un autre Autel qui, sans être visible, inspirait le plus grand respect. L'imagination l'avait placé dans le Ciel sous la constellation désignée par ce nom. On croyait que c'était-là que les Dieux avaient juré une alliance défensive et offensive contre les Titans armés pour escalader le Ciel.

ELEGIA SEXTA.

Sæpè ego tentavi curas depellere vino:
At dolor in lacrymas verterat omne merum.
Sæpè aliam tenui: sed jam cùm gaudia adirem,
Admonuit dominæ, deseruitque Venus.
Tunc me descendens devotum femina dixit;
Et, pudet heu! narrat scire nefanda mea.

Non facit hoc verbis: facie, tenerisque lacertis
Devovet, et flavis nostra puella comis.
Talis ad Æmonium Nereis Pelea quondam
Vecta est frenato cærula pisce Thetis.

ÉLÉGIE SIXIÈME.

SOUVENT j'ai tenté de chasser mes peines par les secours de Bacchus ; mais bientôt la douleur changeait mon vin en larmes : souvent j'ai tâché d'aimer une autre femme ; mais, au moment où je saisissais le plaisir, l'idée de ma Maîtresse me rappellait ; le plaisir fuyait, et celle que j'avais outragée courait..... Ah ! j'en rougis !..... publier par tout ma honte.....

NON ce n'est pas-là l'effet d'un Maléfice (1) : les charmes de mon Amante, sa chevelure blonde et flottante, et ses bras enlacés autour de moi.... L'image de Délie, aussi belle que la fille de Nérée, la divine Thétis, lorsque portée sur sa conque d'azur, elle s'offrit aux regards

Hæc nocuere mihi. Quod adest huic dives amator,
Venit in exitium callida Lena meum.
Sanguineas edat illa dapes, atque ore cruento
Tristia cum multo pocula felle bibat.
Hanc volitent animæ circum sua fata querentes
Semper, et è tectis strix violenta canat.
Ipsa fame stimulante furens, escasque sepulcris.
Quærat, et à sævis ossa relicta lupis.
Currat et inguinibus nudis, ululetque per urbem :
Post agat è triviis aspera turba canum.
Evenient; dat signa Deus; sunt numina amanti :
Sævit et injusta lege relicta Venus.

At tu quamprimùm sagæ præcepta rapacis

de Pelée, son époux (2)..... Voilà l'enchantement.... voilà le Maléfice.

PARCE qu'un Amant plus riche s'offre à Délie, je suis abandonné ! .... Une Séductrice rusée a connu Délie pour ma perte... Ah ! Corruptrice infâme ! puisses-tu te repaître de mets souillés de sang ! Puisse ta bouche impure s'abreuver à longs traits de fiel ! Que des ombres désolées, gémissant sur leurs infortunes (3), voltigent sans cesse autour de toi ! Que les oiseaux de nuit glapissent continuellement à tes oreilles ! Qu'aiguillonnée par la faim, la rage te précipite sur les herbes qui naissent autour des tombeaux, sur les ossemens abandonnés par les loups ! Et puisses-tu courir nue par la ville, poussant des hurlemens qui attirent après toi tous les chiens des carrefours ! Oui, voilà ton sort ; un Dieu m'en est garant : il est pour les Amans des Dieux Protecteurs ; et Vénus a soin de les venger, lorsqu'ils sont injustement abandonnés !

O Délie ! fuis les leçons de cette cupide

Desere : nam donis vincitur omnis amor.
Pauper erit præsto tibi, præsto Pauper adibit
Primus, et in tenero fixus erit latere.
Pauper in angusto fidus comes agmine turbæ
Subjicietque manus, efficietque viam.
Pauper ad ocultos furtim deducet amicos,
Vinclaque de niveo detrahet ipse pede.
Heu! canimus frustra, nec verbis victa fatiscit
Janua : sed plenâ est percutienda manu.

At tu, qui potior nunc es, mea furta timeto.
Versatur celeri fors levis orbe rotæ.

Sorcière : il n'est point d'amour qui résiste aux présens ; mais un Amant pauvre sera tout à toi ; pauvre il te suivra par tout, et toujours tendre, sera sans cesse à tes côtés ; gardien fidelle, il te devancera dans la foule, et ses mains empressées te frayeront un passage. Pauvre, il te conduira en secret chez d'obscurs amis, et lui-même dénouera la chaussure qui couvre tes pieds de neige (4)... Hélas ! je parle en vain : sa porte inexorable ne s'ouvrira point à mes vers ; ce n'est que la main pleine d'or qu'il faut oser y frapper.

MAIS toi, qui m'es préféré ; crains mes ruses, crains le sort : vois tourner la roue de l'inconstante fortune (5), et tremble.

NOTES.

(1) *Non ce n'est pas l'effet d'un Maléfice!*

Ce qu'on appelle Maléfice ou fascination n'est pas sans fondement, surtout chez les gens d'une imagination ardente, et dont le genre nerveux est très-irritable. En ce sens, beaucoup d'exemples et d'histoires sont croyables et explicables; mais quand on viendra me dire que les écoulemens naturels, soit par la respiration, soit par la perspiration, peuvent influer sur des corps étrangers, quelques voisins qu'on les suppose, jusqu'à blesser subitement les organes, et jusqu'à l'affecter au moral comme au physique, je n'en croirai pas un mot, quelque difficile qu'il soit d'en prouver théoriquement et rigoureusement l'impossibilité. L'imagination d'un homme peut sans doute le séduire, trop vivement frappée de son objet, elle peut hébéter l'ame et les sens. J'ai pardevers moi l'exemple du tempérament le plus ardent, et de l'homme le plus amoureux, éteint au moment d'un bonheur qu'il ne put supporter, d'une jouissance trop attendue, trop désirée, trop délicieuse. Mais quels transports! quelles incroyables victoires ne succédèrent pas à cette extinction de peu de minutes! Et que conclure de pareils faits dont l'imagination est la source unique, en faveur de la possibilité de l'impuissance vénérienne, causée par

quelque charme ou Maléfice appellée ligature ou vulgairement nouer l'aiguillette ? Art diabolique que l'Eglise a si gravement anathématisé.

J'AIME assez l'observation de Delrio dans ses *disquisitions magiques :* ce Maléfice, dit-il, tombe plus ordinairement sur les hommes, soit qu'il y ait plus de difficulté à rendre les femmes stériles, soit qu'y ayant plus de sorcières que de sorciers, les hommes se ressentent plutôt que les femmes de la malice de ces magiciennes. Mais ce qui serait très-commode pour les jaloux c'est la ligature qui, au rapport de Kempfer, est en usage parmi le peuple de Macascar, de Java, de Siam, etc. Par le moyen de ce charme ou Maléfice, qui s'exécute avec du linge maculé de l'acte vénérien, et la figure de l'instrument de la génération, un homme lie une femme, ou une femme un homme, ensorte qu'ils ne peuvent avoir de commerce vénérien avec aucune autre personne, l'homme étant rendu impuissant par rapport à toute autre femme, et tous les autres hommes étant rendus tels par rapport à telle femme.

ECOUTONS le naïf et énergique Montagne. Je suis encore en ce doute, dit-il, que ces plaisantes liaisons de quoy nostre monde se voit si entravé, qu'il ne se parle d'autre chose; ce sont volontiers des impressions de l'appréhension et de la crainte... Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises, où nostre ame se trouve outre mesure tenduë de désir et de respect ; et notamment où les commoditez se rencontrent improuveuës et pressantes. On n'a pas moyen

de se ravoir de ce trouble. J'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur : et qui par l'aage, se trouve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant : et tel autre à qui il a servy aussi qu'un amy l'ayt asseuré d'estre fourny d'une contre-batterie d'enchantements certains à le préserver. Il vaut mieux que je die comment ce fust.

Un Comte de très-bon lieu, de qui j estois fort privé, se mariant avec une belle Dame qui avoit esté poursuivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis : et nommément une vieille Dame, sa parente, qui présidoit à ces nopces, et les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries : ce qu'elle me fit entendre. Je la priay de s'en reposer sur moy. J'avois de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or plate, où estoient gravées quelques figures célestes contre le coup du Soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à poinct sur la cousture du test : et pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher soubs le menton. Resverie germaine à celle dequoy nous parlons .... J'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au Comte qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une ; mais que hardiment il s'allast coucher : que je luy feroys un tour d'amy, et n'espargneroys à son besoin un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur, il me promist de le tenir très-fidelement secret. Seulement, comme sur la nuict, on iroit luy porter le resveillon,

s'illuy estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les oreilles si battuës, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdite. Je luy dis lors à l'oreille qu'il se levast soubs couleur de nous chasser, et prinst en se joüant la robe de nuict que j'avois sur moy... et s'en vestit, tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui fust, quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau: dist trois fois telles paroles, et fist tels mouvements. Qu'à chacune de ces trois fois, il ceignist le ruban que je luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la médaille qui y estoit attachée, sur ses roignons: la figure en telle posture. Cela faict, ayant à la dernière fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se peust nidesnoüer, ni mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict, et n'oubliast de rejetter ma robe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensée ne se pouvant demesler, que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science.... Somme il fust certain, que mes characteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition.

VOILA un homme lié du trouble de son imagination, et guéri par un tour d'imagination; et voilà le nœud de toutes les aventures semblables; mais l'Elégie de TIBULLE nous apprend que les Dames ne les ont jamais aimées, et cela est très-croyable.

(2) *Aussi belle que la fille de Nérée, la divine Thétis, lorsque portée sur sa conque d'azur, elle s'offrit aux regards de Pelée, son époux.*

THÉTIS, fille de Nérée et de Doris, ou selon d'autres, fille du ciel et de la terre, et femme de l'océan, était la plus belle des Néréides ou Nymphes de la mer. Jupiter, Neptune et Apollon la voulaient avoir en mariage; mais ayant appris que, selon un ancien oracle de Thémis, il naîtrait de Thétis un fils qui serait plus grand et plus illustre que son père, les Dieux se désistèrent de leurs poursuites et cédèrent la Nymphe à Pelée, ce qui ne l'empêc haitpas de recevoir chaque nuit le Soleil en bonne fortune dans ses bras. Les noces se firent sur le Mont Pélion avec beaucoup de magnificence, et toutes les divinités de l'Olympe y furent invitées, excepté la Déesse Discorde. (Voyez la Note 7 de la première Élégie.

POUR ôter à ce récit l'air de Fable, on dit qu'aux noces de Thétis et de Pelée, les Princes et les Princesses, qui y assistèrent prirent ce jour-là des noms des Dieux et des Déesses, parce que Thétis portait celui de Néréide. Quoiqu'il en soit, ce n'est point le nom de Néréide que portait Thétis; ce n'est point sa beauté qui a immortalisé sa mémoire; c'est d'avoir eu pour fils Achille, dont Homère a chanté la gloire et les exploits. On représente cette Déesse, que l'on confond avec Amphitrite, sur un char en forme de conque traîné par des monstres marins.

HÉSIODE

HÉSIODE parle de Nérée, père de Thétis et de toutes les Néréides, comme d'un des plus anciens et des plus respectables Dieux de la mer ; il prédisait l'avenir, et ses prédictions étaient infaillibles. Le même Poëte compte jusqu'à cinquante Néréides. Tous leurs noms grecs font allusion aux flots, aux vagues, aux tempêtes, à la bonace, aux rades, aux îles, aux ports, ect. ; enfin à toutes les choses maritimes. Les Néréides avaient des bois sacrés et des autels, surtout sur les bords de la mer. On leur offrait en sacrifice du lait, du miel, de l'huile, et quelquefois on leur immolait des Chèvres. Les anciens monumens et les médailles représentent les Néréides comme de jeunes filles, portées sur des Dauphins ou sur des Chevaux Marins, tenant d'une main le tridan de Neptune, de l'autre un Dauphin, et quelquefois une Victoire ou une Couronne. On les trouve aussi moitié femmes et moitié poissons.

(3) *Que des Ombres désolées .... voltigent sans cesse.*

DANS le système de la Philosophie païenne, ce qu'on appellait Ombre, n'était ni le corps ni l'ame ; mais quelque chose d'aussi inconcevable qu'inexplicable, qui tenait le milieu entre le corps et l'ame, quelque chose qui avait la figure et les qualités du corps de l'homme, et qui servait comme d'enveloppe à l'ame. C'est ce que les Grecs appellaient Idolon ou Fantôme, Phantasma, et les Latins Ombres Simulacres, (*umbra Simulacrum.*) Ce n'était donc ni le corps ni l'ame, qui descendait dans les enfers,

mais uniquement cette Ombre. Ulisse voit l'ombre d'Hercule dans les Champs-Elisées, pendant que ce Héros est dans les Cieux. Il n'était pas plus permis aux Ombres de traverser le Styx, avant que leurs corps eussent été mis dans un tombeau, mais elles étaient errantes sur le rivage pendant cent ans, au bout desquels, elles passaient enfin à cet autre bord si désiré.

(4) *Et lui-même dénouera la Chaussure qui couvre tes pieds de neige.*

LES Grecs et les Romains ont eu des Chaussures de cuir; les Egyptiens de papyrus; les Espagnols de genet tissu; les Indiens, les Chinois, ect. de jonc, de soie, de lin, de bois, d'écorce d'arbre, de fer, d'airain, d'or, d'argent. Le luxe les a souvent couvertes de pierreries. Les sandales qui consistaient en une semelle dont l'extrémité postérieure était creusée pour recevoir la cheville du pied, sa partie supérieure restant découverte, n'étaient portées que par des femmes de qualité. Chez les Lacédémoniens les jeunes gens ne portaient de Chaussure qu'à l'âge où ils prenaient les armes.

LA Chaussure des Romains différait peu de celle des Grecs. Celle des hommes était noire, celle des Dames blanche. Il était déshonnête pour les hommes, de la porter blanche ou rouge. Il y en avait qui allaient jusqu'à mi-jambe; elles étaient seulement à l'usage des gens de qualité. Les unes couvraient entiérement le pied, d'autres n'étaient fixées que par la semelle simple ou double qui se laçait par des bandes ou courroies qui s'attachaient dessus, et qui

laissait une partie de dessus le pied découverte. C'est de celles-là que parle TIBULLE. Il faut convenir que cette chaussure était plus élégante et plus saine que celles de nos femmes, qui, par leurs dimensions, et surtout leur insensé rehaussement, se raccourcissent les muscles, se gâtent les jambes, se courbent la taille et se rendent à peu près impotentes.

(5) *Vois tourner la Roue de l'inconstante Fortune.*

CETTE Divinité aveugle, bizarre et fantasque, qui, dans le système du Paganisme présidait à tous les événemens, et distribuait les biens et les maux selon son caprice, était fille de Jupiter. Il n'y en eut jamais de plus révérée, ni qui ait été adorée sous tant de différentes formes. Elle posséda à elle seule plus de temples et de surnoms que toutes les Divinités réunies. Le Palais Barberin à dix-huit milles de Rome, qui n'est remarquable que par la beauté de sa vue, occupe aujourd'hui la place de l'ancien et célèbre temple qu'elle avait à Préneste, (voyez la Note 4, de l'Elégie III). Ce temple occupait toute la montagne, l'Autel était presque au haut, et il n'y avait au-dessus qu'un bois consacré, et au-dessus du bois un petit temple dédié à Hercule.

ON représentait la Fortune, tantôt en habit de femme, avec un bandeau sur les yeux, et les pieds sur une Roue; tantôt portant sur sa tête un des Pôles du monde, et tenant en main la corne d'Amalthée. Ici Plutus, Dieu des richesses, est entre ses bras; ailleurs, elle a un soleil et un croissant sur le front.

ELEGIA SEPTIMA.

SEMPER ut inducas, blandos offers mihi vultus;
Post tamen es misero tristis et asper, Amor.
Quid tibi, sæve puer, mecum est? an gloria magna
Insidias homini composuisse Deum?
Jam mihi tenduntur casses; jam Delia furtim
Nescio quem tacita callida nocte fovet.
Illa quidem tam multa negat; sed credere durum est:
Sic etiam de me pernegat usque viro.
Ipse miser docui, quo posset ludere pacto
Custodes: heu, heu, nunc premor arte mea!
Fingere tunc didicit causas, cur sola cubaret:

surpasser le plus petit des deux; il convient donc d'essayer si le nombre 143, qui se divise lui-même et donne pour quotient 1, peut diviser aussi le nombre 637, auquel cas il seroit lui-même le plus grand diviseur commun cherché.

Mais dans l'exemple proposé, cela n'arrive pas, et l'on trouve un quotient 4 et un reste égal à 65.

Maintenant il est visible que tout diviseur commun aux deux nombres 637 et 143, doit diviser aussi le reste 65 de leur division; car le plus grand, 637, est égal au plus petit, 143, multiplié par le quotient 4, plus le reste 65 (n°. 50); en divisant 637 par le diviseur commun cherché, on aura un quotient exact: il faut donc qu'on en ait aussi un semblable, en divisant par le même diviseur la réunion des parties dont 637 est composé: or, le produit de 143 par 4 se divise nécessairement par le diviseur commun qui est facteur de 143; il faut donc que l'autre partie, 65, se divise aussi par ce diviseur.

Avec ce principe, on voit que le commun diviseur des nombres 637 et 143 doit l'être aussi des nombres 143 et 65: or, le dernier ne pouvant être divisé par un nombre plus grand que lui-même, il faut donc d'abord essayer d'abord. En divisant 143 par 65, on trouve un quotient 2 et un reste 13; 65 n'est donc pas le diviseur cherché: mais par un raisonnement semblable à celui qu'on a fait à l'égard des nombres 637, 143, et du reste 65 de leur division, on verra que tout diviseur commun de 143 et de 65, doit l'être aussi des nombres 65 et 13: or, le plus grand diviseur commun de ces derniers, ne sauroit surpasser 13; il faut donc essayer si 13 divise 65, ce qui arrive, puisqu'on a pour quotient 5; donc 13 est le plus grand commun diviseur cherché.

On peut encore s'assurer qu'il jouit de cette propriété,

en reprenant les opérations dans un ordre inverse, ainsi qu'il suit : 13 divisant 65 et 13, divisera 143, composé de 2 fois 65 plus 13; divisant 65 et 143, il divisera 637, composé de 4 fois 143 plus 65 : donc 13 sera diviseur commun des deux nombres proposés. Il est d'ailleurs évident, d'après la recherche même, qu'il ne peut y en avoir un plus grand que 13, puisqu'il devroit nécessairement diviser 13.

Il est commode dans la pratique de placer les divisions successives à la suite les unes des autres, et de disposer l'opération comme on le voit ci-après :

637	143	65	13
65	13	0	
4	2	5	

en séparant les quotiens 4, 2, 5, des restes placés au-dessous.

Les raisonnemens qui nous ont guidés dans l'exemple précédent pouvant s'appliquer à des nombres quelconques, nous en déduirons cette règle générale : *On trouvera le plus grand commun diviseur de deux nombres en divisant le plus grand de ces nombres par le plus petit, divisant ensuite le plus petit par le reste de la première division, puis divisant ce reste par celui de la seconde division, puis divisant ce second reste par le troisième reste ou celui de la troisième division, et continuant ainsi de diviser le reste de chaque opération par celui de la suivante, jusqu'à ce qu'on parvienne à un quotient exact, qui sera le plus grand commun diviseur demandé.*

62. Voici deux exemples de cette opération :

9024	3760	1504	752
1504	752	000	
2	2	2	

1584	752
752	080
2	2

Quid tibi, sæve puer, mecum est? an gloria magna
insidias homini composuisse deum?

Elegie 7. Lib. I. Tibull.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

AMOUR ! c'est donc pour me tromper que tu sembles me sourire, et bientôt intraitable tu ne m'offres que des rigueurs et des tourmens ! Cruel Enfant ! pourquoi me persécuter ainsi ? Est-ce donc une gloire si grande pour un Dieu, que d'enlacer dans ses piéges un faible mortel ? Déjà ta funeste trame est ourdie ; déjà la perfide Délie, dans une nuit criminelle, réchauffe en secret je ne sais quel rival. Elle le nie la parjure.... Il m'est affreux de le croire... Mais elle niait aussi mon bonheur à son époux. Infortuné ! je lui ai appris moi-même à tromper les plus vigilans gardiens. Hélas ! hélas ! c'est donc par mon art que je péris : elle sait maintenant trouver de spécieux prétextes pour coucher seule ; elle sait ouvrir une

Cardine nunc tacito vertere posse fores.
Tunc succos, herbasque dedi, queis livor abiret,
Quem facit impresso mutua dente Venus.

At tu fallacis conjux incaute puellæ,
Me quoque servato, peccet ut illa minus.
Neu juvenes celebret multo sermone, caveto
Neve cubet laxo pectus aperta sinu;
Neu te decipiat nutu, digitoque liquorem,
Ne trahat; et mensæ ducat in orbe notas.
Exibit quàm sæpè, time: seu visere dicet
Sacra bonæ maribus non adeunda Deæ.
At mihi si credas, illam sequar unus ad aras.
Tunc mihi non oculis sit timuisse meis.
Sæpè, velut gemmas ejus, signumque probarem,
Per causam memini me tetigisse manum.

Nos, delia, amoris
exemplum cana simus uterque coma.

porte en silence et charmer les verroux : c'est de moi qu'elle tient les philtres et les herbes qui effacent l'empreinte de ces morsures mutuelles que se font deux Amans ivres de volupté.

MAIS toi, toi trop facile à tromper, toi crédule époux d'une artificieuse beauté, choisis-moi pour conseil, et troublons ses amours. Prends garde qu'elle ne séduise par ses louanges et ses touchans discours, une foule de jeunes gens, ou que mollement couchée, elle ne laisse entrevoir son sein à demi voilé : ne te laisse pas tromper à ces coups-d'œil furtifs ; à ces signes mystérieux, aux mouvemens de ses pieds que te dérobe la table : crains surtout qu'elle ne sorte seule, quand même elle te presserait de la laisser aller aux mystères de la bonne Déesse, qui sont interdits aux hommes (1). Si tu m'en crois, je la suivrai, même aux pieds des Autels : alors tu peux t'en fier à mes yeux.... Souvent, je m'en souviens, je feignais d'admirer ses bagues (2), et je lui

Sæpè mero somnum peperi tibi : at ipse bibebam
Sobria suppositâ pocula victor aquâ.
Non ego te læsi prudens : ignosce fatenti.
Jussit Amor. Contra quis ferat arma Deos ?
Ille ego sum, nec me jam dicere vera pudebit,
Instabat tota cui tua nocte canis.
Non frustrà quidam jam nunc in limine perstat
Sedulus, ac crebrò prospicit, ac refugit :
Et simulat transire domum : mox deinde recursat
Solus, et antè ipsas excreat usque fores.
Nescio quid furtivus amor parat. Utere, quæso,
Dum licet, in liquida nat tibi linter aqua.
Quid tenera tibi conjuge opus, tua si bona nescis

touchais la main, je lui donnais un signal convenu : souvent je t'ai provoqué par le vin au sommeil ; je buvais moi-même, mais l'eau tempérait mon breuvage, et ma sobriété m'assurait la victoire... Hélas ! ce n'est pas moi qui t'ai joué tous ces tours : je te les avoue : pardonne pour prix de ma franchise ; c'est l'amour qui m'ordonnait de te tromper : qui pourrait résister à ce Dieu ?.... C'est encore moi ; (car je n'aurai pas honte de te faire la confidence entière,) c'est-moi contre qui, toute la nuit, aboyait ton chien... Ah ! crois en TIBULLE, ce n'est pas pour rien que tu vois un homme s'arrêter si souvent à ta porte : il passe, il repasse : il regarde : il fuit : il revient ; et semble passer encore ; mais il a toussé vingt fois ; mais il reparaît... Je ne sais ce que le Dieu malin te prépare ; mais je t'en conjure, profite de mes avis, s'il en est temps encore : conduis ta barque au rivage lorsque tu peux éviter l'écueil. Eh ! que te sert la beauté de ta femme,

Servare? ah, frustrà clavis inest foribus.
Te tenet, absentes alios suspirat amores,
Et simulat subito condoluisse caput.
At mihi servandam credas? non sæva recuso
Verbera, detracto non ego vincla pedum.
Tunc procul absitis, quisquis colit arte capillos,
Effluit effuso cui toga laxa sinu.
Quisquis et occurret, ne possit crimen habere
Stet procul, atque alia stet procul antè via.
Sic fieri jubet ipse Deus: sic magna sacerdos
Est mihi divino vaticinata sono.
Hæc ubi Bellonæ motu est agitata, nec acrem
Flammam, non amens verbera torta timet.
Ipsa bipenne suos cædit violenta lacertos.
Sanguineque effuso spargit inulta Deam.

si tu ne sais pas garder ce trésor? tes serrures et tes clefs la renferment en vain, elle te caresse, et soupire pour un autre; elle te caresse, et ne veut que ton absence; une incommodité soudaine, un mal de tête va l'écarter. Confie-moi cette Syrène : à ce prix je ne refuse pas les plus cruels traitemens, et je traînerai avec joie à mes pieds la chaîne de l'esclavage... Fuyez alors, fuyez, ô vous tous qui parez votre chevelure, et dont la robe mollement déployée et flottante annonce l'envie de plaire (3)! Qu'il passe celui qui ne médite point un crime; qu'il passe vîte et ne s'arrête que de loin! c'est l'Amour qui l'ordonne : ainsi le veut la savante Prêtresse de Bellone dont les chants prophétiques m'ont instruit; lorsqu'une sainte fureur l'a saisie, elle brave la flamme dévorante, et les coups sanglans et les tortures cruelles. Elle-même, d'un fer à deux tranchans, frappe ses bras nuds sans ressentir de douleur; et de son sang qui jaillit, fait une libation

Statque latus præfixa veru, stat saucia pectus;
Et canit eventus, quos Dea magna monet.
Parcite, quam custodit Amor, violare puellam,
Ne pigeat magno post didicisse malo.
Attigeris : labentur opes, ut vulnere nostro
Sanguis, ut hic ventis diripitur cinis.

Et tibi nescio quas dixit, mea Delia, pœnas:
Si tamen admittas, sit, precor, illa levis.
Non ego te propter parco tibi; sed tua mater
Me movet, atque iras aurea vincit anus.
Hæc me deducit tenebris, multoque timore,
Conjungit nostras clam taciturna manus.
Hæc foribusque manet noctu me adfixa, proculque

au Dieu qui l'inspire : elle meurtrit son sein, et d'un poignard acéré se perce le flanc : il reste dans la plaie : alors elle s'arrête et prédit les événemens que lui annonce sa Divinité puissante. « Tremblez » dit-elle, tremblez de séduire la jeune » beauté, déjà gardée par l'amour. N'ayez » pas honte de la fuir, quelques faveurs » que vous en ayez obtenues : ces faveurs, » vos plaisirs, s'écouleront comme ce sang » qui sort de ma blessure, comme ces » cendres que les vents dispersent ».

ET toi, Délie !... Ah ! je ne sais quels malheurs elle ne t'a pas présagés !... Mais reçois - moi dans tes bras, et je la fléchirai par mes prières.... Non ce n'est pas pour toi que je te pardonne ; mais ton excellente mère m'attendrit : sa vieillesse me touche et l'emporte sur ma colère : tant de fois elle t'a conduit vers moi dans les ténèbres ; tant de fois elle a joint en silence nos mains tremblantes ! Je crois la voir encore m'attendre la nuit sur ta porte, et me reconnaître de loin

Cognoscit strepitus me veniente pedum.
Vive diù mihi, dulcis anus: proprios ego tecum
Sit modò fas, annos conteruisse velim.
Te semper, natamque tuam te propter amabo.
Quidquid agat, sanguis est tamen illa tuus.
Sit modò casta doce, quamvis non vitta ligatos
Impediat crines, nec stola longa pedes.
Et mihi sint duræ leges, laudare nec ullam
Possim ego, quin oculos appetat illa meos.
Et si quid peccasse puter, ducarque capillis
Immeritò, pronas per rapiarque vias;
Non ego te pulsare velim: sed venerit iste
Si furor, optarim non habuisse manus.
Nec sævo sis casta metu, sed mente fideli;

au bruit de mes pas précipités.... O aimable confidente! puisses-tu vivre longtemps! puissent les Dieux ôter à mes années pour ajouter aux tiennes! Je t'aimerai toujours obligeante vieille, et à cause de toi, j'aimerai encore ta fille; quelque soit sa conduite, elle est toujours ton sang, mais apprends-lui à respecter la chasteté, autant que si la bandelette sacrée renouait sa belle chevelure, et qu'une longue stole tombât jusqu'à ses pieds (4).... Alors je me soumets à tout, s'il m'est possible de louer ou de regarder avec désir une autre femme; et si Délie forme contre moi le moindre soupçon, qu'elle me traîne par les cheveux dans les chemins les plus difficiles, fusse-je innocent! Oui, ma Délie, et je ne parerai pas un seul de tes coups: je souhaiterais même, s'il te prend un tel accès de fureur, d'être sans mains de peur de me défendre..... Ah! cependant que je ne doive pas ta fidélité à tes craintes, mais à ta constance! Qu'un

Mutuus absenti te mihi servet amor.
Nam quæ fida fuit nulli, post victa senecta,
Ducit inops tremula stamina torta manu
Firmaque conductis adnectit licia telis,
Tractaque de niveo vellere ducta putat.
Hanc animo gaudente vident, juvenumque
Catervæ.
Commemorant meritò tot mala ferre senem.
Hanc Venus ex alto flentem sublimis Olympo
Spectat, et infidis quàm sit acerba, monet.

Hæc aliis maledicta cadant: nos, Delia, amoris
Exemplum cana stemus uterque coma.

---

mutuel

mutuel amour te conserve à moi dans mon absence. O quelle est infortunée, celle qui ne fut jamais fidelle, lorsque vaincue par l'âge, elle se voit abandonnée de tous ses Amans ! Pauvre et délaissée, sa main tremblante tord le fil autour de son fuseau, arrête la trame de la toile qu'elle tisse; ou de sa lèvre desséchée elle épure la laine arrachée d'une toison. La jeunesse la voit d'un œil content dans ce triste état, et se rappelle combien elle a mérité tous ses maux : Vénus n'a point pitié de ses pleurs : du haut de l'Olympe (5), la Déesse jette sur elle un regard sévère, et montre ainsi sa haine pour les infidelles.

MAIS que ces imprécations retombent sur d'autres que sur toi : aimons-nous, ô ma Délie; et sous des cheveux blancs, soyons encore l'exemple d'un éternel amour !

NOTES.

(1) *De la laisser aller aux mystères de la bonne Déesse, qui sont interdits aux hommes.*

C'EST ainsi un des points les plus intéressans de la Mythologie. Je commencerai par dire en peu de mots ce que la Fable raconte de Cybèle, honorée du nom de bonne Déesse et de mère des Dieux. Je parlerai ensuite de cette belle allégorie dont Lucrèce nous a laissé la clef, et que son savant Traducteur a parfaitément expliquée.

CYBÈLE fut adorée sous les noms d'Ops, Rhée, Vesta, la bonne Déesse, la mère des Dieux, Dyndimène, la mère Idée Bérécynthe, ect. Elle était fille du ciel et de la terre, et femme de Saturne. Elle fut appellée Cybèle du Mont Cybelles en Phrygie, où l'on racontait qu'elle avait été exposée après sa naissance, nourrie par des bêtes sauvages, épousée par un Pâtre, et où elle avait un culte particulier. On la représentait sur un char traîné par des Lions, avec une tour sur la tête, une clef à la main, et un habit parsemé de fleurs. Elle aima Atys qui eut tant de mépris pour cette bonne fortune, qu'il aima mieux se priver de ce dont il aurait eu besoin pour en bien profiter, que de céder à la poursuite de cette Déesse

si souvent mère. Il se fit cette belle opération sous un Pin où il mourut, et dans lequel il fut métamorphosé. Les Prêtres de Cybèle s'appellaient, comme nous l'avons dit, *Galles*, *Dactiles*, *Curetes*, *Corybantes*. (Voyez Note 16 de l'Elégie IV.)

On lui sacrifiait tous les ans à Rome une Truie, au nom des Préteurs par la main d'un de ses Prêtres et d'une Prêtresse de Vénus. On a prétendu que ses lions désignaient son empire sur les animaux qu'elle produit et nourrit; sa couronne, les lieux habités dont la terre est couverte; sa clef, les greniers où l'on renferme les semences après la récolte; sa robe, les fleurs dont la terre s'émaille; son mariage avec Saturne, la nécessité du temps pour la génération de toutes choses. Nous examinerons plus bas ces symboles.

Sous le nom de bonne Déesse, on conte une autre histoire. La bonne Déesse, dit-on, était une Dryade femme de Faune, Roi d'Italie, que son époux fit mourir à coups de verges pour s'être enivrée, et à laquelle de regret, il éleva ensuite des autels. On lui faisait tous les ans un sacrifice dans la maison et par les mains de la femme du Grand-Prêtre. Les Vestales y étaient appellées, et la cérémonie ne commençait qu'avec la nuit, on voilait les représentations même des animaux mâles. Le Grand-Prêtre s'éloignait, emmenant avec lui tout ce qui était de son sexe. On bannissait le myrthe de son autel, et l'on y plaçait une cruche de vin. Le vin, parce que Fauna l'avait aimé; le myrte, parce que ce fut avec des

branches de cette arbuste qu'elle fut si cruellement fouettée. Les Grecs appellaient aussi la bonne Déesse, la Déesse des femmes, et la donnaient pour une des nourrices de Bacchus, dont il leur était défendu de prononcer le nom. On croyait fermement qu'un homme, qui verrait ces mystères même par hasard et sans dessein deviendrait aveugle. Du temps de Cicéron qui appelle les mystères de la bonne Déesse par excellence, mystères des Romains, Publius-Claudius les prophana, en se glissant en habit de femme chez Jules-César dans le dessein de corrompre Mutia, sa femme, et TIBULLE nous fait assez entendre que pareilles aventures n'étaient pas rares : il ne fut point frappé de cécité.

LA Déesse Fauna ou Cybèle faisait, comme on voit, un double rôle en Italie : c'était une ancienne Reine du pays, et c'était aussi Cybèle ou la terre : cette duplicité de personnage est commune à la plupart des Dieux du Paganisme.

DANS les premiers temps, il est très-probable que tous les cultes se rapportaient à des êtres matériels, comme le ciel, les astres, la terre, les mers, les bois, les fleuves, qu'on prenait pour les seules causes des biens et des maux. Mais, comme le progrès de l'opinion n'a plus de bornes, dit M. Didérot, quand celles de la Nature ont été franchies, la vénération religieuse qu'on avait conçue pour ces êtres, s'étendit bientôt avec plus de raison à ceux qui en avaient inventé le culte. Cette vénération augmenta insensiblement dans la suite des âges par l'autorité

et le relief que donne l'antiquité ; et comme les hommes ont toujours eu le penchant d'imaginer les Dieux semblables à eux, rien ne paraissant à l'homme, dit Cicéron, si excellent que l'homme même, on en vint peu à peu à diviniser les Inventeurs des cultes, et à les confondre même avec les Divinités qu'ils avaient accréditées. C'est ainsi que la même Divinité fut honorée en plusieurs endroits de la terre sous différens noms, sous les noms qu'elle avait portés, et les noms des personnes qui lui avaient élevés les premiers autels, et que Fauna fut confondue avec la terre, dont elle avait introduit le culte en Italie. Cette remarque est applicable à la plupart des Notes mythologiques qu'on lira dans cet Ouvrage ; mais écoutons sur Cybèle le Poëte Philosophe (je me sers de la belle traduction de M. Lagrange).

UNE vérité qu'il faut graver dans votre mémoire en traits ineffaçables, c'est que de tous les corps dont la Nature nous est connue, il n'y en a aucun qui soit formé d'une seule espèce de principes, aucun qui ne résulte d'un mélange d'élémens.... Commençons par la terre. La terre contient les élémens des grands fleuves qui vont sans cesse renouveller la mer, elle contient les principes des feux souterrains qui la dévorent, de ces flammes bouillonnantes que l'Etna vomit dans sa fureur ; elle contient enfin les germes des grains et des fruits qu'elle offre à l'homme, et des pâturages dont elle nourrit les habitans des montagnes.

VOILA pourquoi on lui a donné les noms brillans de mère des Dieux, de nourrice des hommes et des

animaux. Les Anciens Poëtes Grecs la représentaient assise sur un char traîné par des lions, nous enseignant que suspendue dans l'espace, elle ne pourrait avoir pour base une autre terre; les animaux furieux soumis au joug, signifient que les bienfaits des parens doivent triompher des caractères les plus farouches. Ils lui ont ceint la tête d'une couronne murale, parce que sa surface est couverte de villes et de forteresses. Cette couronne guerrière inspire encore aujourd'hui la terreur aux peuples chez qui on promène la statue de la Déesse. Les nations de tout pays, suivant un usage antique et solemnel, l'appellent Idéenne, et lui donnent pour cortége une troupe de Phrygiens, parce que le genre humain doit à l'industrie de ces peuples, la culture des grains. Des Prêtres mutilés célèbrent des sacrifices pour enseigner aux mortels que ceux qui manquent de respect envers leurs mères, ces images de la Divinité, ou de reconnaissance envers leurs pères, sont indignes eux-mêmes de revivre dans une postérité. Ces vils Ministres font résonner dans leurs mains des tambours bruyans, des cymbales retentissantes, et le cornet au son rauque et menaçant, et la flûte dont les accens Phrygiens excitent la fureur dans leurs ames. Leurs bras sont aussi armés de piques, instrumens de mort, pour jeter l'épouvante dans les cœurs impies et dénaturés.

Aussi tandis que la statue muette de la Déesse, portée dans les grandes villes, répand en secret sur les mortels les effets de sa magnificence; on enrichit

tous les chemins d'or et d'argent. On verse à pleines mains les trésors les plus précieux. Une nuée de fleurs odorantes ombrage la mère des Dieux et sa brillante cour.

ALORS une troupe armée, que les Grecs nomment Curètes Phrygiens, jouent et se frappent entre eux avec de pesantes chaînes; ils dansent et regardent avec joie le sang qui coule de leurs corps, et les aigrettes menaçantes qu'ils agitent sur leurs têtes, rappellant ces anciens Curètes qui couvraient dans Crete les cris de Jupiter (voyez la Note 12, de l'Elégie III). Tandis que des enfans armés exécutaient des danses rapides autour de son berceau frappant en mesure l'airain bruyant, de peur que Saturne ne dévorât le Dieu de sa dent cruelle, et ne portât une éternelle blessure au cœur de sa divine mère, voilà pourquoi la Déesse est environnée de gens armés. Peut-être aussi veut-elle avertir par-là les hommes d'être prêts à défendre leur patrie les armes à la main, et d'être à la fois la gloire et le soutien de leurs parens : ajoutons quelques éclaircissemens à ce magnifique tableau.

La terre, dit Lucien, fut la première qui rendit des oracles à Delphes (voyez la Note 8 de l'Elégie IVme). Le langage des oracles était obscur et énigmatique. Lucien ne voudrait-il pas nous apprendre par-là que ce fut la manière secrète et mystérieuse dont la terre procède dans ses différentes productions, qui porta les hommes à en faire une Déesse, et à lui adresser leurs hommages? N'est-ce

pas-là ce que veut dire Lucrèce par ce vers sublime, dont il est impossible suivant l'aveu de M. Lagrange, de rendre l'énergie en français, la statue muette de la Déesse .... *répand en secret sur les mortels les effets de sa magnificence* ? Voici les deux tableaux que Lucrèce réunit dans un même vers. D'un côté, dit M. Lagrange, la terre semble faire parade des biens qu'elle prodigue aux hommes par la magnificence avec laquelle on la voit revêtir les prairies de verdure, émailler les gazons de fleurs, étendre par tout les tapis les plus riches et les plus variés, colorer du plus vif incarnat les fruits de toute espèce, élever jusqu'aux Cieux la cime des plus grands arbres, enfin s'étudier, pour ainsi dire, à parer tous les points de sa surface avec l'art le plus recherché : mais d'un autre côté, les moyens qu'elle employe pour opérer toutes ces merveilles, elle nous les cache avec le plus grand soin. Nous ne voyons ni les progrès lens des racines dans le sein de la terre, ni le développement des germes, ni la secrétion des molécules nutritives, ni l'introduction des sucs nourriciers dans les conduits des végétaux, ni la circulation de ces mêmes sucs dans la tige des plantes ou le tronc des arbres. La terre a donc, pour ainsi dire, comme la philosophie ancienne, sa partie exotérique qu'elle étale avec faste aux regards de tout le monde, et sa partie ésotérique qu'elle tient en réserve, et cache à l'œil même le plus attentif.

VOILA probablement la raison pour laquelle dans le culte de Cybèle, il y avait à la fois et des fêtes

d'appareil, telle que la procession solemnelle dont j'ai emprunté la description de Lucrèce, et des mystères cachés dont les prophanes étaient exclus, et dont le secret était la première loi. Delà le silence qui régnait dans les cérémonies secrètes de la bonne Déesse. En effet en y réfléchissant, ajoute très-philosophiquement M. Lagrange, on se convaincra que ce fut plus l'ignorance que la crainte qui multiplia si excessivement les Dieux du paganisme. L'homme né orgueilleux se console de sa faiblesse, en regardant comme surnaturel tout ce qu'il ne conçoit pas. Les premiers hommes barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissaient des productions de la terre, sans lui demander par quel méchanisme intérieur elle avait accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui que les laboureurs, ces hommes infatigables qui co-opèrent tous les jours avec la terre pour la subsistance du genre humain, sont de tous les hommes, ceux qui connaissent mieux les résultats, et qui ignorent le plus les procédés intérieurs? Mais quand la philosophie, qui n'était dans l'origine que la théologie même, eût commencé l'étude de la Nature par l'examen des objets les plus voisins et les plus familiers; quand elle eût remarqué dans toutes les productions terrestres un enchaînement de causes et d'effets, concourant à un même but, soumis à des loix constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et réglé; quand, voulant sonder plus

avant, elle se fut aperçue que la faiblesse des organes humaines ne pouvait suivre une marche aussi fine et aussi délicate, ni suffire à tant de détails compliqués, à tant de nuances imperceptibles; l'intelligence divine devint alors en quelque sorte le supplément de l'intelligence humaine. On crut que la terre était douée d'une raison surnaturelle. On l'adora comme une Divinité bienfaisante qui daignait présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels. Son intelligence fut révérée sous les noms de Forme, de Nature Plastique, d'Ame Divine : bientôt elle fut subdivisée en autant d'intelligences particulières qu'elle renfermait de différentes productions dont le méchanisme était ignoré. Delà les Nymphes, les Faunes, les Sylvains, etc; delà enfin, les métamorphoses et la métempsycose qui n'est elle-même qu'une métamorphose renversée.

Il faut dire un mot des Tauraboles ou sacrifices effectués par l'effusion du sang d'un Taureau, qui avaient principalement lieu pour la consécration du Grand-Prêtre et des autres Ministres de Cybèle. Ce sacrifice expiatoire, dont on ne trouve point d'exemple, avant le règne d'Antonin, est une des plus singulières cérémonies du Paganisme. On creusait une fosse assez profonde, où celui pour qui elle devait se faire, descendait la tête ceinte de bandelettes sacrées, avec une couronne et un vêtement tout mystérieux. On mettait sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenait sur le couvercle un Taureau couronné de fleurs, et ayant les cor..s et

le front ornés de petites lames d'or ; on l'égorgeait avec un couteau sacré, son sang coulait par un trou dans la fosse, et celui qui y était, le recevait avec beaucoup de respect. Il y présentait son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, et tâchait de n'en pas laisser tomber une goutte ailleurs que sur lui, ensuite il sortait delà tout souillé de sang, mais aussi il était purgé de tous ses crimes, et régénéré pour l'éternité. Il fallait renouveller ce sacrifice tous les vingt ans, autrement il perdait cette force, qui s'étendait dans tous les siècles à venir. Les femmes participaient à cette régénération aussi bien que les hommes ; on y associait qui on voulait, et ce qui est encore plus remarquable, des villes entières la recevaient par députés. Quelquefois on offrait ce sacrifice pour le salut des Empereurs ; les Provinces envoyaient un homme se barbouiller en leur nom de sang de Taureau, pour obtenir au tyran une longue et heureuse vie.

Je remarquerai en finissant cette Note (et c'est un supplément à la seizième de l'Élégie IV), que Lucien nous apprend qu'il n'y avait que les Galles seuls qui entrassent en fureur au son des flûtes Phrygiennes. Le bruit de ces instrumens ne produisait pas le même effet sur ceux qui n'étaient pas consacrés au culte de Cybèle, et tous pleins de son esprit. Le mode Phrygien, l'un des quatre principaux et des plus anciens modes de la musique des Grecs, avait un caractère fier, ardent, véhément, impétueux, terrible. Aussi était-ce, selon Athènée, sur le ton ou mode Phrygien

que l'on sonnait les trompettes et autres instrumens militaires.

LA Cymbale des Anciens était d'airain comme nos tymbales, mais plus petite et d'un usage différent. Les Cymbales avaient un manche attaché à la cavité extérieure, ce qui fait que Pline les compare au haut de la cuisse, et d'autres à des fioles. On les frappait l'une contre l'autre en cadence, et elles formaient un son très-aigu. Selon les Païens, c'était une invention de Cybèle : delà vient qu'on en jouait dans les fêtes et dans les sacrifices. Hors delà, il n'y avait que des gens mous et efféminés qui jouassent de cet instrument.

QUANT au Tympanum ou Tambour, c'était un cuir mince étendu sur un cercle de bois ou de fer, que l'on frappait à peu près de la même manière que font encore à présent nos Bohèmiens.

POUR le Cornet c'était un instrument à vent, dont les Anciens se servaient à la guerre ; les Cornets et les Clairons sonnaient la charge et la retraite ; les Trompettes et les Cornets animaient les troupes pendant le combat.

(2) *Je feignais d'admirer ses Bagues.*

LES Anciens portaient beaucoup plus de Bagues que nous ; Sénéque dit, en parlant du luxe des Romains, « nos doigts sont chargés d'anneaux, cha» cune de nos articulations est ornée d'une pierre » précieuse ». Sénéque n'a point exagéré. Pline, après

avoir dit que le premier inventeur des anneaux, quelqu'il ait été, ne parvint que peu à peu à en introduire l'usage, ajoute qu'on commença d'abord à les porter à la main gauche pour les mieux cacher, et que, s'il eût été honorable d'en avoir, on les eût mis à la main droite pour les montrer. « Le luxe, » ajoute-t-il, qui a corrompu toutes choses, et dont » l'influence s'est fait sentir à cet égard de mille ma- » nières différentes, établit la coutume de joindre à ces » anneaux des pierres précieuses de l'éclat le plus vif » et le plus brillant; on porta à son doigt la richesse » d'une famille. Bientôt après on imagina de faire gra- » ver sur des pierres diverses figures, afin de faire ad- » mirer dans les unes la perfection de l'art, et dans les » autres la rareté de la matière. Anciennement on » n'avait qu'un seul anneau au doigt qui est le plus » près du petit; dans la suite on en mit à celui qui » est le plus voisin du pouce, puis enfin au petit » doigt. En Bretagne et dans les Gaules, les femmes » en portaient, dit-on, au doigt du milieu. Aujour- » d'hui, il est seul excepté; tous les autres en sont » garnis, et on en fait même de plus petits les uns » que les autres, pour en orner chaque articulation. » Il y en a qui ont trois anneaux au petit doigt; » d'autres n'en ont qu'un seul » etc.

JUVENAL parle d'Anneaux Sémestres, on eut aussi des Anneaux d'hiver et des Anneaux d'été. Personne ne porta la-dessus le luxe aussi loin qu'Héliogabale, qui ne mit jamais deux fois le même anneau, non plus que les mêmes souliers.

(2) *Et dont la Robe mollement déployée et flottante annonce l'envie de plaire.*

LA variété dans la manière de se vêtir, dit M. de Buffon, est aussi grande que la diversité des nations; et ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces de vêtemens, nous avons choisi l'une des plus incommodes, et que notre manière, quoique généralement imitée par tous les peuples de l'Europe, est en même temps de toutes les manières de se vêtir, celle qui demande le plus de temps, et celle qui paraît être le moins assortie à la Nature.

VOYONS s'il en était de même des Anciens. Quoique les modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice et la fantaisie, les caprices adoptés et les fantaisies générales méritent d'être examinées, puisquelles tiennent toujours aux mœurs. L'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité; on le reconnaît à la richesse ou à la recherche de ses ajustemens. Nous voulons même rendre notre corps plus grand : peu contens du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place en ce monde que la Nature ne peut nous en donner. nous cherchons à aggrandir notre figure par des chaussures élevées, par des vêtemens renflés, quelques amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent, n'est-elle pas encore plus grande ?

NOTRE industrie est presque au niveau. Ce serait

un beau coup-d'œil que la contemplation de tout ce que l'art a déployé successivement de beautés et de magnificence, à l'aide de moyens simples dont le hazard a presque toujours présenté l'usage. La laine, le lin, la soie, le coton ou le mélange de ces choses ont constitué la matière et le fond de toutes étoffes. Le travail et les couleurs en ont fait le prix et la différence. Les Phrygiens trouvèrent l'art de broder avec l'aiguille. Les Babyloniens au contraire ne formaient qu'un tissu chargé seulement de nuances colorées, et après cela ils employaient l'éguille sur ce tissu. Les deux peuples rendaient également les figures. De nouveaux ouvriers s'élevèrent à Alexandrie, qui avec la seule navette et des fils de couleur différente, étendirent plus loin l'industrie. Voilà ce que nous savons des Anciens.

Les Romains se vêtirent de tuniques amples avec des manches larges et si courtes, qu'à peine elles descendaient jusqu'au coude. C'était sur cette tunique qu'on mettait une ceinture, et par-dessus une robe sans manche, comme une espèce de manteau large ouvert par-devant qu'on appellait *Toge*. On en faisait passer un des bouts par-dessus l'épaule gauche, afin d'avoir le bras droit plus libre, et lorsqu'on voulait agir avec cet habillement, on le rétroussait en le tournant autour du corps. C'est l'ampleur de cette robe qui distinguait les personnes riches. La Toge fut commune aux deux sexes, jusqu'à ce que vers le déclin de la République, quelques femmes de qualité prirent l'usage de la Robe

nommée *Stole* (voyez Note 4) ; alors la Toge ne fut plus que le vêtement des hommes, des femmes du peuple et des courtisanes.

LA Robe qu'on appellait *Prétexte* avait beaucoup de ressemblance avec la Toge : c'était celle qu'on faisait porter aux enfans de qualité ; dès qu'ils avaient atteint l'âge de douze ans, ils quittaient l'habit d'enfance qui était une veste à manches, pour porter la *Prétexte* qui était bordée de pourpre. Les Magistrats, les Prêtres et les Augures s'en servaient en cérémonie. Les Sénateurs avaient sous cette Robe une tunique qu'on nommait Laticlave, et qu'on a long-temps pris à la lettre pour un habillement garnis de larges têtes de cloux de pourpre, mais qui n'était qu'une étoffe à larges bandes ou raies de pourpre, de même que celle qu'on nommait Augusti-Clave, habillement propre aux Chevaliers pour les distinguer des Sénateurs par des bandes de pourpre plus étroites.

SOUS les uns ou les autres de ces habits, les Romains, hommes et femmes portaient ordinairement deux Tuniques ; la plus fine qu'on mettait sur la peau, tenait lieu de chemise ; celle des hommes était très-juste, sans manches, et ne descendait que jusqu'à mi-jambe. Celle des femmes était plus longue, plus ample et avait des manches qui venaient jusqu'au coude : dans les temps de décénce et de simplicité, elle prenait juste à leur cou, et ne laissait voir que leur visage. L'autre Tunique qui était fort large, se mettait immédiatement sous la Robe, mais lorsque

le luxe eût amené l'usage de l'or et des pierreries, on ouvrit les tuniques, on montra sa gorge; et presque tous les trésors de la nature aussi bien que ceux de l'art. Les tuniques s'échancrèrent ensuite : les manches même ne furent plus cousues, et du haut de l'épaule jusqu'au poignet, on les attachait avec des agrafes d'or et d'argent. Les femmes mettaient une ceinture Zona sur la grande tunique, soit pour la relever, soit pour arranger et contenir plus élégamment ses plis. Les hommes adoptèrent cette mode, et les petits maîtres laissaient flotter, avec une feinte négligence, ces longues Robes. C'est de ceux-là que TIBULLE se méfie. On multiplia depuis le nombre des tuniques, et l'on ajouta même par-dessus la Stole une mante à longue queue traînante, qu'on appella Symare.

L'USAGE du lin et de la soie s'introduisit sous les Césars ; jusques-là l'on n'avait porté que de la laine. La livre de soie valait alors une livre d'or ; sur quoi l'on peut remarquer que Henri II fut le premier en France, qui porta une paire de bas de soie aux noces de sa sœur, et que la femme de Lopez de Padilla crut faire un présent magnifique à Philippe II, en lui envoyant de Tolède en Flandre, une paire de bas semblables. Sous la République, il n'y avait que les Courtisanes qui se montrassent dans la ville en habits de couleur, et dès Auguste, Ovide disait, « la même couleur ne sied pas à toutes » les belles : choisissez celle qui vous pare davantage : » le noir relève l'éclat des blanches, le blanc adoucit

» la vivacité des brunes ». Le même Poëte nous parle d'un bleu qui ressemble au Ciel quand il n'est point couvert de nuages; d'une autre couleur semblable à celle du Belier qui porta Phryxus et sa sœur Hellé; d'un beau ver de mer dont il croit que les Nymphes sont habillées. Il parle aussi de la couleur qui teint les habits de l'aurore; de celle qui imite les myrthes de Paphos, et d'une infinité d'autres, dont il compare le nombre à celui des fleurs du printemps.

Sous la République, les femmes portaient des habits pour les couvrir : sous les Empereurs, c'était dans un autre dessein. « Voyez-vous, dit Sénéque, » ces habits transparens, si toutefois on peut ap» peller des habits ce qui ne couvre pas plus le » corps qu'il ne défend la pudeur ? Celle qui les » met osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue ? » On fait venir de pareilles étoffes d'un pays où l'on » n'avait jamais commercé, pour avoir droit de mon» trer en public, ce que les femmes, dans leur lit, ne » montrent à leurs amans qu'avec quelque réserve ». Il n'y a point là d'exagération. La gaze dont il est ici question, et dont je crois me souvenir que TIBULLE parle ailleurs, avait été inventée par une femme nommée Pamphila ; car, suivant la remarque de Pline, il ne faut pas frustrer cette femme de la gloire qui lui appartient d'avoir trouvé ce merveilleux secret de faire que les habits montrent les femmes toutes nues. Varron appellait ces vêtemens *des habits de verre*, et Publius-Syrus les nomme plus

agréablement, *une nuée de lin*, *du vent tissu*. On faisait *la gaze de Céos*, d'une soie très-fine qu'on teignait en pourpre avant que de l'employer, parce que la gaze une fois faite n'avait pas assez de corps pour souffrir la teinture. C'était à Céos ou Céa, aujourd'hui Zia qu'on pêchait les huîtres qui produisaient cette pourpre. Les Courtisanes d'abord avaient osé seules porter un tel vêtement; toutes les femmes les imitèrent ensuite.

Sous la République, les Dames ne sortaient point, sans avoir la tête couverte d'un voile; sous les Empereurs, cet usage disparut, et les Dames qui avaient toujours été suivies de domestiques de leur sexe, leurs substituèrent des Eunuques. Elles eurent des habits en commun avec les hommes. On commença à n'oser plus marcher sans pierreries, et on les prodigua tellement, que Pline, parlant du luxe des femmes, cite une Lollia-Paulina, qui même après sa répudiation, n'avait aucune partie de son corps, depuis la racine des cheveux, jusque sur la chaussure, qui n'en fût éblouissante. On estimait sa parure un million d'or. Je donnerai ailleurs quelques détails de plus sur ce sujet.

(4) *Et qu'une longue Stole tombât jusqu'à ses pieds.*

La Stole, proprement dite, était comme on vient de le voir, une Robe traînante à l'usage des Dames

de qualités, qui avait quelque ressemblance avec nos habits de cour, et sur laquelle on jetait dans les jours de cérémonies un petit manteau. Mais TIBULLE parle ici de l'habit religieux des Vestales. Ces célèbres Vierges, Prêtresses de Vesta, étaient consacrées dès leur enfance à l'entretien perpétuel du feu de son temple.

DÉESSE, dit Ovide, dans ses Fastes, en parlant de Vesta, quoiqu'il ne soit pas permis aux hommes de vous connaître, il faut pourtant que je parle de vous. Ceux qui ont pénétré le plus avant dans la religion des Philosophes Pythagoriciens, prétendent que par Vesta, ils entendaient l'univers, à qui ils attribuaient une ame, et qu'ils honoraient comme l'unique Divinité, tantôt sous un nom qui veut dire tout, tantôt sous un autre qui veut dire unité. Telle était, disent-ils, la signification mystérieuse de Vesta, quoique le vulgaire l'adorât comme la Déesse de la terre et du feu.

LA Fable reconnaît deux Déesses du nom de Vesta, l'une mère et l'autre fille de Saturne. La première était la terre, et se nommait tantôt Cybèle, tantôt Palès; (voyez Note première, de la première et de la VIIme. Elégies,) et la seconde était *le Feu*. C'est en l'honneur de cette dernière que le religieux Numa bâtit un temple à Rome, où quatre Vierges Romaines, et depuis six, entretenaient un feu perpétuel, afin, dit Florus, que cette flamme protectrice de l'Empire, veillât sans cesse, à l'imitation des astres. Anciennement

chez les Grecs et les Romains, il n'y avait d'autre image ou symbole de Vesta, que ce Feu gardé religieusement dans ses Temples, et entretenu par chaque particulier à la porte de sa maison, d'où est venu, selon Ovide, le nom de Vestibule. Mais, quand on fit depuis des statues de Vesta, elles représentaient Vesta la Terre, plutôt que Vesta le Feu. Une des manières ordinaires de représenter la Déesse, était en habit de matrone, tenant de la main droite un flambeau ou une lampe, et quelquefois un Palladium ou petite victoire. Les titres qu'on lui donne dans les médailles et sur les anciens monumens, sont *Vesta l'heureuse*, *la mère*, *la sainte*, *l'éternelle*, etc.

L'ORDRE des Vestales, venait originairement d'Albe. Mais Numa-Pompilius recueillit, dit-on, et logea les Vestales dans son Palais. Il dota ces Prêtresses des deniers publics, et les rendit extrêmement respectables au peuple par les cérémonies dont il chargea les Vestales, par le vœu de virginité qu'il exigea d'elles, et le dépôt du Palladium et du Feu Sacré qu'il leur confia. Il crut, selon Plutarque, ne pouvoir déposer la substance du feu, pure et incorruptible, et qui était regardé comme le symbole de la conservation de l'Empire, qu'entre les mains de personnes extrêmement chastes, et que cet élément qui est stérile par sa nature, n'avait point d'image plus sensible que la virginité. Numa défendit qu'on reçut aucune Vestale au-dessous de six

ans, ni au-dessus de dix, afin que les prenant dans un âge si tendre, l'innocence n'en pût être soupçonnée, ni le sacrifice équivoque.

AUSSITÔT qu'on avait reçu une Vestale, on lui coupait les cheveux et on attachait sa chevelure à une plante si renommée par les fictions d'Homère, appellée Lotos, ce qui, dans une cérémonie religieuse, où tout devait être mystérieux, était regardé comme une marque d'affranchissement et de liberté. Numa n'exigea des Vestales qu'une continence de trente années, dont elles passeraient les dix premières à apprendre leurs obligations, les dix suivantes à les pratiquer, et le reste à en instruire les autres, après quoi elles avaient la liberté de se marier, et conservaient, non les fonctions de leur sacerdoce, mais ses priviléges et ses distinctions.

ON les avait prodigieusement multipliées. Pour les dédommager de la continence que l'on exigeait d'elles, elles vivaient dans le luxe et la molesse, ce qui ne devait rendre leurs devoirs que plus pénibles. Elles se trouvaient aux spectacles, dans les théâtres et dans le cirque : les hommes avaient la liberté d'entrer le jour chez elles, et les femmes à toute heure; elles allaient dans leurs familles. Une Vestale fut violée en rentrant le soir dans sa maison par des jeunes gens qui ignoraient qui elle était. Delà vint la coutume de faire marcher devant elles un licteur. Elles pouvaient tester à dix ans, et étaient affranchies de l'autorité paternelle, si despotique chez les Romains.

Tous les magistrats faisaient baisser leurs faisceaux devant elles. Enfin leur personne était sacrée. Elles portaient la grâce des condamnés avec elles, si elles juraient que le hazard seul amenait leur présence. Leur intercession dans les familles était toute puissante. Leur habillement n'avait rien de triste, ni qui put voiler leurs attraits. Elles portaient une espèce de turban, qui ne descendait pas plus bas que l'oreille, et qui leur découvrait le visage. Elles y attachaient des rubans qu'elles nouaient par-dessous la gorge. Leurs cheveux que l'on coupait d'abord et que l'on consacrait aux Dieux, se laissèrent croître dans la suite, et furent susceptibles de parure. Elles avaient sur leur habit un rochet de toile fine et d'une extrême blancheur, et par-dessus une mante de pourpre ample et longue, qui ne portant ordinairement que sur une épaule, leur laissait un bras libre, retroussé fort haut. En un mot, elles devinrent aussi coquettes dans leurs parures que dans leurs manières, mais leurs fautes prouvées tiraient à d'extrêmes conséquences.

La négligence du Feu Sacré devenait un présage funeste pour les affaires de l'Empire : dans ces cas, elles étaient fouettées nues par les mains du Souverain Pontife même, ce qui était un singulier châtiment pour des Vierges. Après la punition de la Vestale, on rallumait le feu, mais il n'était pas permis de se servir, pour cela, d'un feu matériel ; comme ce feu nouveau ne pouvait être qu'un présent du Ciel, on

le tirait des rayons même du soleil, à l'aide d'un vase d'airain. Outre la garde perpétuelle du Feu Sacré, les Vestales étaient obligées à quelques prières et à quelques sacrifices particuliers, même pendant la nuit, outre leurs fêtes solemnelles, pendant lesquelles on pouvait pénétrer jusqu'au lieu où reposaient les choses sacrées qu'elle avaient soin de voiler.

Les Pontifes étaient leurs juges naturels; la loi soumettait leur conduite à leurs perquisitions seules; c'était le Souverain Pontife qui prononçait leur condamnation; mais son autorité n'avait point lieu sans une convocation solemnelle du collége des Pontifes. C'est à Tarquin que l'on rapporte l'institution du supplice dont on les punissait ordinairement, lorsqu'elles avaient attenté à la chasteté, et qui consistait à les enterrer vives. Celle qui avait violé la terre, devait être enterrée toute vivante sous la terre. Le jour de l'exécution était un deuil public. Le Grand-Prêtre dépouillait la coupable de ses ornemens sacrés, on l'étendait dans une espèce de bière, où elle était liée et enveloppée de manière que l'on ne put entendre ses cris : on la conduisait ainsi à un lieu destiné à cette sorte de supplice, et appellé, pour cela, le Champ exécrable. Le Pontife la tirait lui-même, cachée sous ses voiles, et la menait jusqu'à l'échelle qui descendait dans la fosse où elle devait être enterrée vive. Alors il la livrait à l'exécuteur, après quoi il lui tournait le dos, et se retirait brusquement avec les autres Prêtres. Cette fosse

formait une espèce de caveau creusé assez avant dans la terre. On y mettait du pain, de l'eau, du lait et de l'huile: on y allumait une lampe, on y dressait un lit. Sitôt que la Vestale était descendue, on retirait l'échelle alors avec précipitation, et à force de terre on comblait l'ouverture de la fosse au niveau du terrain.

On ne compte que seize Vestales punies de ce supplice, et il est probable que c'est au petit nombre des Délateurs, et à l'adresse de ces Prêtresses qu'il faut l'attribuer; mais cet horrible supplice n'en inspirait pas moins la plus grande terreur; et l'on ne trouvait pas toujours facilement des Vestales volontaires. Au reste il ne faut pas croire que ces Vierges sacrées ayent été les seules célibatrices religieuses du Paganisme.

J'ai déjà parlé de plusieurs Prêtres célibataires, et des honneurs rendus au célibat dans l'antiquité, (Note 4. de l'Elégie IV). Voici quelques détails qui serviront de supplément à ce que j'ai dit sur ce sujet.

Chez les Égyptiens, outre les Prêtres d'Isis, presque tous les autres faisaient profession de chasteté, et s'y contraignaient par la castration. Les Gymnosophistes, les Brachmanes, les Hiérophantes des Athéniens, une bonne partie des Disciples de Pythagore, ceux de Diogène, les vrais Cyniques et en général tous ceux et toutes celles qui se vouaient au

service des autels en usaient de même. Il y avait dans la Thrace une société considérable de Religieux célibataires, appellés créateurs de la faculté de se produire sans le secours des femmes : voilà nos Moines. Les filles consacrées au soleil, en Perse, devaient rester vierges. Les Athéniens ont eu une maison de ces chastes Prêtresses, vouées à la virginité. Chez nos anciens Gaulois, neuf Vierges qui passaient pour avoir reçu du Ciel des lumières et des grâces extraordinaires, gardaient un oracle fameux dans une petite île nommée Séné, sur les côtes de l'Armorique. Il y a des Auteurs qui prétendent même que l'île n'était habitée que par des filles, dont quelques-unes faisaient de temps en temps des voyages sur les côtes voisines, d'où elles rapportaient de petits embryons pour conserver l'espèce. Toutes n'y allaient pas : il est a présumer que le sort en décidait ; (car qui aurait voulu s'exposer volontairement à un si odieux supplice?) et que celles qui avaient le malheur affreux de tirer un billet noir, étaient forcées de descendre dans la barque fatale qui les exposait sur le continent. Ces filles consacrées étaient en grande vénération : leur maison avait des priviléges singuliers, entre lesquels on peut compter celui de ne pouvoir être châtiées pour un crime, sans avoir, avant toute chose, perdu la qualité de filles.

(5) *Du haut de l'Olympe.*

OLYMPE était une célèbre montagne entre la Thessalie et la Macédoine, mais dans le langage des Poëtes, l'Olympe était l'empirée, le Ciel le séjour des Dieux qui, élevés au-dessus des nues, voyent se former les orages et la foudre retentissante sous leurs pieds. Comme il y avait sur le Mont-Olympe une forteresse que des brigands qu'on nomma géans, assiégèrent, la Fable dit qu'ils avaient escaladé le Ciel.

ELÉGIA OCTAVA.

Hunc cecinere diem Parcæ fatalia nentes
Stamina, non ulli dissoluenda Deo,
Hunc fore, Aquitanas posset qui fundere gentes,
Quem tremeret forti milite victus Atur.
Evenere. Novos pubes Romana triumphos
Vidit, et evinctos brachia capta duces.

At te victrices lauros, Messala, gerentem
Portabat niveis currus eburnus equis.
Non sine me est tibi partus honos: Tarbella Pyrene
Testis, et Oceani littora Santonici.
Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna

ÉLÉGIE HUITIÈME.

ELLES l'avaient chanté ce grand jour, les Parques qui filent le tissu fatal que nul Dieu ne peut rompre (1) : les filles de la nuit avaient prédit la conquête de l'Aquitaine, et que l'Adour tremblerait à l'approche de Messala (2) : leur oracle est accompli ; la jeunesse de Rome a vu de nouveaux triomphes (3), et les bras des chefs ennemis chargés de chaînes.

MESSALA, tes coursiers éclatans de blancheur s'avançaient tout fiers de traîner le char d'ivoire qu'ombrageaient tes lauriers : j'ai été l'heureux témoin de ces magnifiques honneurs. Tarbes, voisine des Pyrénées (4), l'océan et les rivages de Saintonge, ont vu tes victoires : l'Arare et le Rhône impétueux et la

Carnuti et flavi, cærula lympha Liger!
An te, Cydne, canam, tacitis quileniter undis
Cæruleus placidis per vada serpis aquis?
Quantus et æthereo contingens vertice nubes
Frigidus intonsos Taurus alat Cilicas?
Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palæstino sancta columba Syro?
Utque maris vastum prospectet turribus æquor
Prima ratem ventis credere docta Tyros?

Qualis et, arentes cùm findit Sirius agros;
Fertilis æstiva Nilus abundet aqua?
Nile pater, quanam possum te dicere causa;
Aut quibus in terris occuluisse caput?
Te propter nullos tellus tua postulat imbres;
Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.

superbe Garonne (5), et la Loire aux ondes colorées (6), les attestent. Et toi Cydnus (7), je chanterai tes eaux azurées qui serpentent doucement dans des plaines riantes. Toi Taurus glacé (8)! qui de ta tête frappe les nues ; toi que l'agreste Cilicien cultive, je te célébrerai aussi dans mes vers. Que dirai-je de la Syrie (9) et de ces villes nombreuses, où l'oiseau révéré de Vénus vole sans crainte ; et des Tyriens (10), qui du sommet de leurs tours, jettent de fiers regards sur la vaste étendue des mers, auxquelles ils osèrent, les premiers, confier des vaisseaux.

DIRAI-JE, comment le Nil, par ses crues salutaires, fertilise en été les campagnes brûlantes que cultive le Syrien ? O Nil générateur (11)! qui me révélera la cause de ta fécondité, et dans quelles contrées tu caches tes sources abondantes. Les terres fortunées que tu parcoures ne demandent jamais au ciel des pluies, et l'herbe desséchée n'y implore

Te canit, atque suum pubes miratur Osirim
Barbara, Memphitem plangere docta bovem.
Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.
Primus inexpertæ commisit semina terræ;
Pomaque non notis legit ab arboribus.
Hic docuit teneram palis adjungere vitem:
Hic viridem dura cædere falce comam.
Illi jucundos primùm matura sapores
Expressa incultis uva dedit pedibus.
Ille liquor docuit voces inflectere cantu;
Movit et ad certos nescia membra modos.
Bacchus et agricolæ magno confecta labore
Pectora tristitiæ dissoluenda dedit.
Bacchus et afflictis requiem mortalibus affert;

en aucun temps les rosées célestes. La jeunesse sauvage de ces contrées te chante et t'admire aussi bien qu'Osiris (12), et le bœuf sacré (13) dont Memphis célèbre la mort par tant de gémissemens. C'est-toi bienfaisant Osiris! qui le premier, d'une main adroite, construisis les instrumens du labourage et sollicita la terre avec le soc. Tu sus, le premier, déposer dans son sein encore vierge, les semences fécondes, et cueillir des fruits sur des arbres qui n'en avaient jamais porté. Tu appris à l'Egypte l'art de soutenir la tendre vigne par un appui protecteur, et celui de couper avec la faux la verte chevelure des prairies. Tu enseignas au Vigneron à fouler la grappe mûre, pour en exprimer sa douce liqueur. Cet aimable breuvage inspira les chants joyeux, et bientôt les pas s'accordèrent avec une juste cadence. Bacchus bannit le chagrin du sein du Cultivateur épuisé par de rudes travaux : Bacchus procura du repos aux mortels infortunés, malgré

Crura licet dura cuspide inulta sonent.
Non tibi sunt tristes curæ, nec vultus, Osiri:
Sed chorus, et cantus, et levis aptus amor.
Sed varii flores, et frons redimita corymbis.
Fusa sed ad teneros lutea palla pedes,
Et Tyriæ vestes, et dulcis tibia cantu,
Et levis occultis conscia cista sacris.

Huc ades, et centum ludis, Geniumque choreis
Concelebra; et multo tempora funde mero.
Illius è nitido stillent unguenta capillo;
Et capite, et collo mollia serta gerat.
Sic venias hodierne: tibi dem thuris honores
Libaque Mopsopio dulcia melle feram.

At tibi subcrescat proles, quæ facta parentis
Augeat, et circa stet venerata senem.
Nec taceant monumenta viæ, quam Tuscula tellus,

le bruit des chaînes pesantes qu'ils traînent à leurs pieds : les pleurs et les tristes soins te sont inconnus, ô puissant Osiris ! les danses, et les chants, et les grâces légères de l'amour ; voilà ton culte : c'est avec des guirlandes de fleurs, c'est avec des couronnes de lierre, c'est en habits Tyriens, en robes de pourpre flottantes, c'est au doux son des flûtes que se célèbrent tes sacrifices et tes mystères.

PARAIS ici, génie de Messala (14), et par des concerts et par toute sorte de jeux, célébrons le jour de sa naissance : que les parfums coulent de tes cheveux luisans : que des couronnes de roses ceignent ta tête et ton cou : montre-toi, paré dans ce jour : je brûlerai l'encens en ton honneur : je t'offrirai des libations du miel délicieux de l'Attique (15).

MAIS toi, Messala, qu'une nombreuse postérité te survienne ! qu'elle augmente et partage la gloire de son père et pare sa vieillesse ! que les monumens publics que tu as élevés l'honorent aussi ! que ce

Candida quam antiquo detinet Alba lare.
Namque opibus congesta tuis hîc glarea dura
Sternitur : hîc apta jungitur arte silex.
Te canet agricola, è magna cùm venerit Urbe
Serus, inoffensum retuleritque pedem.

At tu, natalis, multos celebrande per annos,
Candidior semper, candidiorque veni.

chemin superbe qui traverse le territoire de Tusculum (16), et conduit jusqu'aux remparts antiques d'Albe-la-Blanche, atteste ta magnificence, puisque ta Patrie te le doit! L'Agriculteur qui revient la nuit de la ville, et marche d'un pas assuré sur cette route, y chante maintenant tes louanges.

ANNIVERSAIRE de Messala (17), que des années sans nombre te ramènent toujours plus beau, et reviens toujours plus heureux!

NOTES.

(1) *Les Parques qui filent le tissu fatal que nul Dieu ne peut rompre.*

CES Déesses infernales, maîtresses du sort des hommes, en réglaient les destinées, et filaient la trame de leurs jours. Tout le monde sait qu'elles étaient trois sœurs, Clotho, Lachésis et Atropos. Les uns les font filles de la nuit, et de l'Erèbe; d'autres de la nécessité et du destin; et d'autres encore de Jupiter et de Thémis. Leur nom particulier désigne leurs différentes fonctions. Clotho la plus jeune des trois sœurs, que l'on a confondu quelquefois avec Vénus-Uranie (voyez note 7 de la première Elégie), présidait au moment que nous venons au monde, et tenait la quenouille; Lachésis, filait tous les événemens de notre vie, et Atropos en coupait le fil avec des ciseaux. Toutes assistaient aux couches, pour se rendre maîtresses de la destinée de l'enfant qui allait naître. Les Parques servaient sous les ordres du Destin, à qui les Dieux et Jupiter même étaient soumis (voyez la Note 7 de l'Elégie IV). Virgile appelle l'instant où la mort frappe, le jour des Parques.

ARISTOTE dit que Clotho présidait au temps présent, Lachesis a l'avenir et Atropos au temps passé. Platon représente ces trois Déesses au milieu des sphères célestes avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes sur la tête, et

siégeans sur des trônes éclatans de lumière, où elles accordent leurs voix au chant des sirénes. C'est-là, dit-il, que Lachésis chante les choses passées; Clotho celles qui arrivent à chaque instant, et Atropos celles qui doivent arriver un jour. Selon Plutarque, Atropos placée dans la sphère du soleil, répand ici bas les premiers principes de la vie; Clotho qui fait sa résidence dans la lune, forme des nœuds éternels, et Lachésis, dont le séjour est sur la terre, préside aux destinées qui nous gouvernent.

On représentait ces Déesses sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlés de fleurs de narcisse; une robe blanche leur couvrait tout le corps, et des rubans de la même couleur nouaient leurs couronnes; avec la quenouille, le fuseau et les ciseaux en mains. Le grand âge des Déesses signifiait, selon les Moralistes, l'éternité des décrets divins: la quenouille et le fuseau apprenaient que c'était à elles à en régler le cours; et le fil mystérieux montrait combien peu on doit compter sur une vie si fragile. Ils ajoutent que, pour filer des jours longs et heureux, les Parques employaient de la laine blanche, mais qu'elles usaient de la laine noire pour une vie courte et infortunée.

Comme les Parques passaient pour des Déesses inexorables, on ne crut pas qu'il fut nécessaire de se mettre en dépense pour les honorer, car on ne fête guère ceux qui ne nous font que le bien qu'ils ne peuvent s'empêcher de nous faire. Cependant

elles avaient quelques temples dans la Grece, un entr'autres, où les Sicyoniens leur rendaient le même culte qu'aux Furies ; c'est-à-dire, qu'ils leur immolaient des brebis noires.

(2) *Et que l'Adour tremblerait à l'approche de Messala.*

TOUT le monde sait que l'Adour est une rivière de France, qui, prenant sa source aux montagnes de Bigorre, se jette dans la mer par le Boucaut neuf, et que l'Acquitaine était une des trois parties de l'ancienne Gaule. César dit qu'elle était séparée au nord de la Gaule Celtique, par la Garonne. Lorsque ce vainqueur eût divisé les Gaules en quatre grands gouvernemens, il fit entrer dans l'Acquitaine, les Bourdelais, les Angoumois, les Auvergnats, ceux du Vélai, du Gevaudan, du Rouergue, du Quercy, les Agenois, les Berrugats, les Limosins, les Périgordins, les Poitevins, les Saintongeois, les Elviens ou ceux du Vivarais. L'Acquitaine qu'on peut appeller moderne, est renfermée entre la Loire, l'Océan et les Pyrenées. (Voyez, sur Messala, la Note à la tête du quatrième Livre des Elégies de TIBULLE.)

(3) *La jeunesse de Rome a vu de nouveaux triomphes, et les bras des chefs ennemis chargés de chaînes.*

DONNONS une idée de cet honneur extraordinaire accordé par le Sénat de Rome, et quelquefois par le peuple, aux Généraux vainqueurs, s'ils

avaient reculé les limites de l'empire par leurs conquêtes, et tué au moins cinq mille ennemis dans une bataille. Il fallait aussi, pour obtenir le triomphe, que le Général eut ses auspices, c'est-à-dire, qu'il fut revêtu d'une charge qui donnât droit d'auspices, et il fallait encore que la guerre fut légitime et étrangère. Lorsque les avantages remportés sur l'ennemi ne méritaient pas le grand triomphe, on accordait au Général le petit triomphe appellé Ovation. Celui qui triomphait ainsi, marchait à pied ou à cheval, était couronné de myrte et immolait une brebis.

MAIS le grand triomphe était étonnant par la somptuosité et la magnificence qu'étalait le vainqueur. Comme on jugeait de sa gloire par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portait à son triomphe, il ne laissait rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissait perpétuellement; chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre; mais aussi chaque victoire la corrompait.

LE jour destiné pour le triomphe, le Général revêtu d'une robe triomphale, ayant une couronne de laurier sur sa tête, monté sur un char magnifique attelé de quatre chevaux blancs, était conduit en pompe au Capitole, à travers la ville, précédé d'une foule immense de citoyens tous habillés de blanc. On portait devant lui les dépouilles des ennemis et des tableaux des pays qu'il avait subjugués. Devant son char marchaient les rois et les chefs ennemis qu'il avait vaincus et faits prisonniers.

LE Triomphateur arrivé au Capitole, déposait dans le sein de Jupiter le laurier qu'il tenait à la main et celui qui entourrait ses faisceaux. Il ordonnait qu'on renfermât ses prisonniers et quelquefois qu'on en fit mourir plusieurs. A leur suite étaient deux taureaux blancs et les autres victimes qu'on devait immoler. Près du vainqueur étaient ses parens et ses alliés; ses enfans, s'ils étaient en âge de puberté, et déjà vêtus de la robe virile, l'accompagnaient à cheval, et ceux qui étaient plus jeunes, étaient placés dans le char même de leur père. Ensuite marchait l'armée avec toutes les marques d'honneur que chaque militaire avait obtenues du Général. Les soldats couronnés de lauriers, criaient *jo triumphe*. Ils chantaient aussi des vers libres et souvent fort satyriques contre le Général même.

POUR que le vainqueur ne s'enorgueillit pas de sa pompe triomphale, on faisait monter sur son char un esclave, chargé de lui répéter souvent, *souviens-toi que tu n'est qu'un homme*. Pline, nomme ingénieusement cet esclave, le Bourreau de la Gloire. Enfin, il y avait tel cas où dans ce jour d'allégresse et de gloire, les Tribuns du Peuple pouvaient renverser de son char le vainqueur et le faire conduire en prison.

LA description d'un triomphe, fera concevoir qu'elle était la magnificence de cette fête. Je choisis celui de César après la prise d'Utique. Il dura quatre jours. Le premier destiné au triomphe des Gaules, fit voir aux Romains dans plusieurs tableaux, les noms des trois cens nations et de huit cens villes,

conquises par la mort d'un million d'ennemis. O barbares Romains ! c'étaient-là vos trophées ! Entre les prisonniers paraissait Vercingentorix, qui avait soulevé les Gaules contre la République. Tous les soldats Romains suivaient leur général couronné de lauriers, et en cet équipage, il alla au Capitole, dont il monta les dégrés à genoux. Quarante éléphans de côté et d'autre, portaient des chandeliers. Le second triomphe fut celui de l'Egypte : le troisième représenta la défaite de Pharnace. C'est-là que fut employée la fameuse inscription *je suis venu; j'ai vû : j'ai vaincu*; (*veni, vidi, vici*). Au quatrième triomphe, César ne rougit pas de présenter aux yeux des Romains, les tableaux de tous les défenseurs de la Liberté, de Scipion, de Pétrèius et de Caton, déchirant ses entrailles. Comment cette vue ne lui suscitait-elle pas un vengeur ?

DANS tous ces triomphes, on porta tant en argent qu'en vases et statues d'orfévrerie, pour soixante-cinq mille talent, qui font douze millions six cens cinquante mille livres sterlins à deux cens dix livres le talent, ou deux cens quatre-vingt-quatre millions six cens vingt-cinq mille livres de notre monnoie. Il y avait dix-huit cens vingt-deux couronnes d'or qui pesaient vingt mille quatorze livres; il paya à chaque soldat cinq mille drachmes, environ cinq cens livres, le double aux Centurions, et le quadruple aux Tribuns des soldats; enfin il fit distribuer au peuple par tête, quatre cens deniers, dix boisseaux de blé, et dix livres d'huile, et il traita tous les citoyens à vingt-deux mille tables.

A ces prodigalités inconcevables succédérent des combats où l'on vit jusqu'à deux mille Gladiateurs, des spectacles, des courses, des chasses, et l'image d'un combat naval.

IL faut convenir que, de pareils honneurs, à des ordres militaires avilis et prostitués, il y a loin; mais aussi n'avons nous pas besoin de cette soif de gloire, qui ne saurait s'allier avec la servitude ?

(4) *Tarbes, voisine des Pyrenées.*

CETTE Ville capitale du Comté de Bigorre, est sur la rive gauche de l'Adour, dans une belle plaine. Tout le monde sait que les Pyrenées font la séparation de l'Espagne et de la France. Les Anciens ont cru que les Pyrenées s'étendaient par toute l'Espagne, jusqu'à l'océan Atlantique, et ils ne se trompaient pas beaucoup, car toutes les autres montagnes de ce Royaume ne sont que des rameaux de celles-ci. Elles sont effroyablement hautes, et si serrées qu'elles laissent à peine cinq routes étroites, pour aller de France en Espagne. Les montagnes sont coupées par un grand nombre de vallées, et couvertes de hautes forêts, la plupart de sapins, qui récèlent d'excellentes mines de cuivre, de plomb et de fer.

(5) *L'Arare, et le Rhône impétueux; et la superbe Garonne.*

L'ARARE est la même rivière que la Saône qui prend sa source au Mont de Vosge, traverse la Franche-Comté, la Bourgogne, le Beaujolais, coule

le long de la Principauté de Dombes, et enfin se rend à Lyon qu'elle coupe en deux parties inégales, et s'y jette dans le Rhône, tout joignant les murs de cette grande ville, près de l'Abbaye d'Aisnay.

POUR le Rhône, il a sa source dans la montagne de la Fourche, à l'extrémité orientale du pays de Vallais, courant au nord-ouest, il entre dans le lac de Genêve qu'il traverse dans toute sa longueur, d'orient en occident. A quatre lieues au-dessous de Genêve, ce fleuve se perd dans la fente d'une roche qui a un quart de lieue de long, sur deux ou trois toises de large, et vingt-cinq de profondeur. Au lieu des eaux du Rhône, on voit sur cette fendrière un brouillard épais formé par leur brisement. Le lit du Rhône s'élargit ensuite après qu'il est sorti de ce gouffre, au pont d'Arlon, et porte batteau à Seissel. Il reçoit plusieurs rivières considérables, la Saône, l'Isère, la Sorgue, la Durance, etc., et se jette dans la mer de Provence, ou le Golfe de Lyon au midi d'Arles.

LA Garonne prend sa source aux Pyrenées, dans le Conséransprès de la Catalogne, elle baigne une partie de la Gascogne, du haut Languedoc, et toute la Guyenne. Elle se jette dans la mer au-dessous de Bordeaux, après s'être jointe à la Dordogne. Depuis le village de Gironde, elle porte le nom de Gironde; c'est sur cette rivière que de temps à autre, il remonte de la mer une espèce de reflux d'eau qu'on nomme, dans le pays, le Mascaret. C'est la même chose que ce que l'on appelle la barre sur la

seine, et en général le nom que l'on donne à la première pointe du flot, qui, près de l'embouchure des rivières, fait remonter le courant.

(6) *Et la Loire aux ondes colorées.*

LA Loire, cette rivière si commerçante qui coule en de si beaux pays, et qui vaudrait un royaume sans les ruses et les extorsions de la fiscalité; la Loire prend sa source dans le Vivarais, au Mont Gerbier-Lejoux, sur les confins du Velai, coule dans le Forez, le Bourbonnais, le Nivernais, côtoye le Berry, qu'elle sépare de l'Orléannais, arrose Giens et Orléans. Ensuite se tournant vers le sud-ouest, elle passe à Baugency, à Blois, à Tours, puis vient à Saumur, sort de l'Anjou, entre dans la Bretagne, baigne Nantes, et élargissant son lit, qui est semé d'îles, elle se perd dans l'océan entre le Croisic et Bourgneuf.

(7) *Et toi Cydnus.*

LE Cydne est un fleuve de Cilicie, renommé chez les Anciens par le danger que courut Alexandre en voulant se baigner dans ses belles eaux. Cette rivière arrosait la ville de Tarse.

(8) *Toi Taurus glacé ! qui de ta tête frappe les nues. Toi que l'agreste Cilicien cultive.*

LE nom de Taurus était commun à quelques montagnes, mais la principale de ce nom et celle dont

parle TIBULLE est le Taurus d'Asie, qui est une très-grande chaîne de montagnes. Dans tous les pays où elle s'étend, elle prend des noms différens, comme Taurus, Imaus, Emodus, Paropamisus, Pariades, Niphates, Caucasus, sarpedon, Tragus, Hircanus, Carpilles, Scythius, dont il est si souvent question chez les Anciens. Dans les endroits où le Mont Taurus laisse des ouvertures et des passages, on leur donne le nom de Portes ou de Pyles. Il y a les Portes Arméniennes, les Portes Caspiennes, et les Pyles de Cilicie.

LA Cilicie qui fait maintenant partie de la Caramanie était divisée en champêtre et en montagneuse, et avait un grand nombre de villes.

LES Ciliciens avaient inventé une sorte d'étoffe de poil de chèvre, qui était brune et grossière. C'est apparemment à cause de cela que TIBULLE dit l'Agreste Cilicien.

(9) *Que dirai-je de la Syrie et de ses villes nombreuses, où l'oiseau révéré de Vénus vole sans crainte.*

IL y a dans le texte de TIBULLE, Palestine aussi bien que Syrie; mais comme toute la Palestine peut avoir sept lieues d'étendue du midi au nord sur une largeur de trente lieues, comme cette terre sainte et promise, ce pays de Chanaan si vanté est un rocher aride, qui ne pût jamais nourrir ses habitans, lesquels firent en tout temps le métier de courtiers en Afrique et en Asie, j'ai cru que les nom-

breuses villes ne convenaient qu'à la Syrie, dont une partie est appellée, dans l'Ecriture, Syrie Palestine, (c'est celle qui allait du Liban jusqu'à la frontière de l'Egypte,) d'autant que la vénération pour l'oiseau de Vénus lui était toute particulière, (voyez la Note 7eme. de l'Elégie Première.)

La Syrie est une grande contrée d'Asie qui s'étendait du nord au midi depuis les Monts Arnanus et Taurus, jusqu'à l'Egypte et l'Arabie Pétrée; et d'occident en orient, depuis la mer méditerranée jusqu'à l'Euphrate.

Il y avait en Syrie, une ville qu'on nommait Sacrée ou Sérapolis, dans laquelle était l'auguste temple de la Déesse Syrienne. On y voyait les statues suer, se mouvoir, rendre des oracles, et on y entendait souvent du bruit, les portes étant fermées. Ces portes étaient d'or aussi bien que la couverture. On croit que c'est Cybèle ou Vénus qui y présidait; car cette Déesse avait les attributs de la vertu générative. Sa statue tenait un sceptre d'une main et de l'autre une quenouille; sa tête était couronnée de rayons, et coiffée de tours avec un voile au-dessus comme celui de la Vénus Céleste. Elle était ornée de pierreries, parmi lesquelles il y en avait une qui jetait un tel éclat, qu'on lui donnait le nom de Lampe, parce que tout le temple en était éclairé la nuit.

Apollon rendait des oracles dans ce temple. Quand il voulait prédire, il s'ébranlait, alors les Prêtres le prenaient sur leurs épaules, et à leur défaut, il se remuait lui-même et suait. Apulée fait mention d'une

d'une autre façon de rendre les oracles, qu'avaient inventés les Prêtres de la Déesse Syrienne. Ils avaient fait deux vers dont le sens était : *Les bœufs attelés coupent la terre, afin que les campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux vers, il n'y avait rien à quoi ils ne répondissent. Venait-on les consulter sur un mariage ? quoi de plus clair, que des bœufs attelés ensemble, des campagnes fécondes ? Voulait-on acheter des terres ? voilà des bœufs pour les labourer et des champs féconds. Interrogiez-vous sur le succès d'une guerre ? les bœufs, sous le joug vous annonçaient évidemment que vous y mettriez aussi vos ennemis. . . . . Pauvres hommes ! pauvres hommes ! qu'il y a peu de mérite à vous tromper !

(10) *Et des Tyriens qui du sommet de leurs tours, jettent de fiers regards sur la vaste étendue des mers, auxquelles ils osèrent les premiers confier des vaisseaux.*

CETTE Ville si célèbre de Phénicie, dans l'Asie, remontait à la plus haute antiquité, les Tyriens étaient regardés comme les Inventeurs du commerce et de la navigation. Ils envoyèrent des colonies sans nombre sur toutes les côtes de la Méditerranée, passèrent les colonnes d'Hercule, et firent des établissemens sur les côtes de l'Océan. Leur frugalité, leur habileté, leur industrie, leur audace, leur intrépidité, les rendaient nécessaires à toutes les nations du monde. C'étaient les Hollandais de l'antiquité.

L'Ecriture appelle Tyr, dans son style oriental, une ville couronnée de gloire et de majesté, remplie de Princes et de Nobles qui avaient tant d'or et d'argent, que ces métaux y étaient aussi communs que la terre.

TYR est aujourd'hui entièrement ruinée, au point même qu'on trouve à peine dans ses ruines de faibles traces de son ancienne splendeur, dans un si grand nombre de ses palais abattus, de ses pyramides renversées, et de ses colonnes de jaspe et de porphyre rompues. Ses fortes murailles sont détruites, ses boulevarts aplanis et leurs débris ne servent plus qu'à étendre et sécher les filets de quelques pauvres pêcheurs. Enfin on ne trouve plus dans les masures de l'ancienne Capitale de Phénicie, qu'une douzaine de maisons habitées par quelques Turcs ou quelques Arabes. C'est ainsi que le temps, démolissant en silence les hommes et leurs ouvrages, efface jusqu'à leurs vestiges.

(9) *O Nil générateur! qui me révélera la cause de ta fécondité, et dans quelles contrées tu caches tes sources abondantes.*

LES Anciens ont tous méconnu la véritable cause de l'accroissement régulier et de l'inondation périodique du Nil; il n'y a presque point de Philosophe ni d'Historien de l'antiquité qui n'ait exercé son imagination, et son génie sur cette matière; et cette

question est devenue une des plus importantes qu'ils ayent agitées. En effet, ce fleuve a toujours passé pour avoir quelque chose de divin et de sacré, soit à cause de la très-grande pureté de ses eaux, soit pour l'heureuse influence de ses grandes inondations sur la fertilité de l'Egypte, soit par l'ignorance absolue où l'on était de sa source, et de son origine, soit enfin par l'immensité de son cours qui est de près de sept cens lieues, sans compter les détours, et dont plus de la moitié était inconnue aux Anciens.

La véritable cause de leurs erreurs sur ce sujet, erreurs que Sénéque nous a transmises dans ses questions naturelles, et qu'il serait trop long de rapporter ici, vient de ce qu'on ne voyageait guère au-delà des cataractes de ce fleuve, qui se trouvent encore de beaucoup en deçà du tropique; ou plutôt de ce que les Voyageurs anciens, qui ont pénétré plus loin, étaient la plupart des hommes ignorans et incapables de s'occuper de ces objets avec l'attention, la suite et l'opiniâtreté qu'ils exigent. Cependant le fameux Héarque avait déjà observé dans ses voyages les pluies excessives qu'on essuie dans certaines saisons entre les tropiques, et les crues d'eau dans les rivières qui y ont leurs cours. Mais on n'appliqua point ces faits observés aux crues régulières du Nil.

Le premier qui en ait parlé d'une manière plus positive, est François Alvarez qui accompagna en 1520, l'Ambassadeur du Portugal qui fut envoyé auprès du Prête-Jéan, autrement le Grand Negus, Roi des Abyssins : il remarque, d'après le rapport

des peuples de ces contrées que la saison des pluies, qui est leur printemps, commence dans cette partie de l'Ethiopie au mois de Mai, et dure jusqu'en Septembre. Enfin, il est constant aujourd'hui, d'après le rapport de tous les Voyageurs, que ces crues régulières du Nil, sont dues uniquement aux pluies abondantes qui tombent entre les deux tropiques pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet, ect.

CE fleuve paraît sortir de deux sources, ou de deux lacs placés dans l'Abissinie à quelque distance l'un de l'autre, environ vers le onzième dégré de latitude septentrionale; il est même vraisemblable que ces lacs sont eux-mêmes formés et entretenus par des torrens qui descendent des montagnes de la Lune, situées encore plus près de l'équateur; et comme ce fleuve reçoit, en chemin faisant, entre les tropiques, le tribut d'une infinité de rivières qui y arrivent de tous côtés, il n'est donc plus étonnant que dans la saison des pluies, toutes ces eaux ainsi rassemblées et réunies enfin en un seul lit, viennent couvrir l'Egypte qui leur sert de décharge, en lui laissant avec le limon qu'elles y déposent, une source abondante de prospérités.

LES Anciens prétendaient aussi que le Nil avait sept embouchures, et c'est une épithète qu'ils lui donnent très-souvent. Cela est vrai; mais a besoin de quelque explication. Ce fleuve n'a jamais eu que deux embouchures principales, répondantes aux deux branches qu'il forme en se divisant au-dessous de la ville du Caire. Les autres étaient faites de main d'hommes,

et au nombre des bouches du Nil, on a compris les canaux artificiels qu'on avait pratiqués pour l'utilité du pays.

C'ÉTAIT probablement le Nil que les Egyptiens vénéraient sous le titre d'Osiris, qui sera l'objet de la Note suivante. On célébrait une grande fête en l'honneur de ce fleuve vers le solstice d'été, parce que c'est l'époque du commencement de ses crues. Pour remercier d'avance le Nil des biens que son inondation allait produire, on jetait dedans de l'orge, du blé et d'autres fruits. La fête du Nil se célèbre encore aujourd'hui par de grandes réjouissances, mais les sacrifices en ont été retranchés.

ON voit au jardin des Tuileries, un beau groupe de marbre copié sur l'antique, qui représente le Nil sous la figure d'un vieillard couronné de lauriers, à demi couché, et appuyé sur son coude, tenant une corne d'abondance : il a sur les épaules, sur la hanche, aux bras, aux jambes et de tous les côtés de petits enfans nuds au nombre de seize, qui marquent les seize coudées d'accroissement qu'il faut que le Nil ait pour faire la grande fertilité de l'Egypte.

(12) *Osiris.*

C'ÉTAIT le Dieu le plus généralement honoré en Egypte. Ce serait vouloir entasser d'assez ennuyeuses contradictions que de rapporter tout ce que les Historiens disent d'Osiris. Les merveilleuses conquêtes et les longs voyages qu'on lui attribue, l'ont fait confondre avec Sésostris et Bacchus. Ces prétendues

voyages d'Osiris et d'Isis, sa sœur et son épouse, les ont fait regarder comme les Inventeurs de la navigation, et les Astronomes Egyptiens mirent le vaisseau sur lequel ces Dieux coururent le monde, au rang des Constellations Célestes. C'est celle que les Grecs nommèrent dans la suite la constellation du vaisseau d'Argo, près la Canicule, appellée en Egypte Sothis ou l'Etoile d'Isis.

OSIRIS et Isis sont, à ce qu'on croit dans la Mythologie Egyptienne, le Soleil et la Lune. Les habits d'Osiris étaient d'une seule couleur; de celle de la lumière : on les gardait précieusement et on ne les exposait qu'une seule fois chaque année à la vue du Public. Comme les Egyptiens prétendaient qu'Osiris leur avait enseigné l'agriculture, ils lui donnèrent le bœuf pour symbole (voyez la Note suivante). On le trouve aussi quelquefois sur des monumens Egyptiens avec la tête d'un épervier, et le corps d'un homme; à son dos est une table qui descend jusqu'à la Base qui soutient sa figure, et qui est pleine de lettres hiéroglyphiques. Quelquefois il est représenté presque emmailloté, comme les momies d'Egypte, portant sur la tête un ornement des plus singuliers, au bas duquel sortent deux cornes. Il tient d'une main un fouet, et de l'autre une verge recourbée qui ressemble à un bâton augural. Quelques Mythologues prétendent que toutes les Divinités du Paganisme n'étaient que des attributs d'Isis et d'Osiris. D'autres soutiennent que toute cette fable n'est qu'une allégorie du Nil et de ses bienfaits.

(13) *Et le Bœuf sacré, dont Memphis célèbre la mort par tant de gémissemens.*

CETTE Divinité célèbre des Egyptiens, cet Apis dans le corps duquel on croyait retirée l'ame du grand Osiris, n'était autre qu'un bœuf qui avait certaines marques extérieures. Osiris lui avait donné la préférence sur les autres animaux parce qu'il est le symbole de l'agriculture. Le bœuf Apis devait avoir une marque blanche et carrée sur le front, la figure d'un aigle sur le dos; un nœud sous la langue en forme d'escarbot; les poils de la queue double, et un croissant blanc sur le flanc droit. Il fallait que la génisse qui l'avait porté l'eût conçu d'un coup de tonnerre, apparemment que les Prêtres pourvoyaient à ce que la Nature ne refusât pas à l'Egypte, un si bizarre Apis, en imprimant secrétement ces marques à quelques jeunes veaux; aussi leur arrivait-il souvent de différer beaucoup de montrer le Dieu : précaution assez inutile, car les peuples font dans ces occasions tous leurs efforts pour ne rien voir.

QUAND on avait trouvé l'Apis, avant que de le conduire à Memphis, on le nourrissait pendant quarante jours dans la ville du Nil. Les femmes avaient seules l'honneur de le visiter et de le servir. Elles se présentaient au Divin taureau dans un déshabillé dont les Prêtres connaissaient mieux les avantages que le Dieu. Après la quarantaine on lui faisait une niche dorée dans une barque; on l'y

plaçait, et il descendait le Nil jusqu'à Memphis : là, les Prêtres l'allaient recevoir en pompe, ils étaient suivis d'un peuple nombreux ; les enfans assez heureux pour sentir son haleine, en recevaient le don des Prédictions. On le conduisait dans le temple d'Osiris, où il y avait deux magnifiques étables : l'une était l'ouvrage de Psammeticus : elle était soutenue de statues colossales de douze coudées de hauteur ; il y demeurait presque toujours renfermé, il ne se montrait guère que sur un préau, où les étrangers avaient la liberté de le voir. Si on le promenait dans la ville, il était environné d'officiers qui écartaient la foule, et de jeunes enfans qui chantaient ses louanges.

SELON les livres sacrés des Egyptiens, le Dieu Apis n'avait qu'un certain temps déterminé à vivre ; quand la fin de ce temps approchait, les Prêtres le conduisaient sur les bords du Nil, et le noyaient avec beaucoup de vénération et de cérémonies. On l'embaumait ensuite, on lui faisait des obséques si dispendieuses, que ceux qui étaient commis à la garde du bœuf embaumé s'y ruinaient ordinairement. Sous Ptolomée-Lagus, on emprunta cinquante talens (cinq millions trois cens quinze mille six cens vingt-cinq livres de notre monnoie), pour célébrer les funérailles du bœuf sacré. Quand il était mort et embaumé, le peuple qui venait de le noyer, le pleurait comme s'il eût perdu Osiris, et le deuil continuait jusqu'à ce qu'il plût aux Prêtres de montrer son successeur ; alors on se réjouissait, comme si le prince fût ressuscité, et la fête durait sept jours.

LES Egyptiens consultaient Apis comme un oracle ; s'il prenait ce qu'on lui présentait à manger, c'était un bon augure, son refus au contraire était un fâcheux présage. Il en était de même des deux loges qu'on lui avait bâties : son séjour, dans l'une, annonçait le bonheur de l'Egypte, et son séjour dans l'autre, lui était un signe de malheur. Ceux qui venaient le consulter, approchaient la bouche de son oreille, et mettaient les mains sur les lévres qu'ils tenaient bouchés, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'enceinte du temple ; arrivés-là, ils prenaient pour la réponse du Dieu, la première chose qu'ils entendaient.

LES ruines de Memphis, qui était située à quinze milles pas du commencement du Delta, ou de la séparation du Nil, sur la rive gauche de ce fleuve, peu loin des pyramides, ne sont plus que des masures qui continuent jusque vis-à-vis du vieux Caire.

(14) *Parais ici, Génie de Messala.*

Voyez Note 9 de l'Elégie Troisième.

(15) *Je t'offrirai des Libations du miel délicieux de l'Attique.*

TOUT le monde sait que l'Attique est une province de l'Achaïe en Grece, entre la Mer Egée, la Béotie et le pays de Mégare, contrée à jamais célèbre, dont Athènes était la Capitale. Le miel de l'Attique était très-renommé, aussi bien que celui de l'Arcadie, province du Péloponèse.

(16) *Que ce superbe chemin qui traverse le territoire de Tusculum, et conduit jusqu'aux remparts antiques d'Albe-la-Blanche.*

S'IL est dans les Antiquités Romaines quelque monument glorieux, et qui nous donne à juste titre une haute idée de ce peuple dominateur, ce sont les chemins qu'il a construit. Les mers ont pu couper les chemins entrepris par les Romains, mais non les arrêter : témoins la Sicile, la Sardaigne, l'Isle de Corse, l'Angleterre, l'Asie, l'Afrique, dont les chemins communiquaient avec ceux de l'Europe par les ports les plus commodes. De l'un et de l'autre côté d'une mer, toutes les terres étaient percées de grandes voies militaires. On comptait plus de six cens de nos lieues de chemins pavés par les Romains dans la Sicile ; près de cent dans la Sardaigne ; environ soixante-treize dans la Corse ; onze cens dans les Isles Britanniques ; quatre mille deux cens cinquante en Asie ; quatre mille six cens soixante-quatorze en Afrique. Telle était la correspondance des routes en deçà et en delà du Détroit de Constantinople, qu'on pouvait aller de Rome à Milan, à Aquilée, sortir de l'Italie, arriver à Sirmisch en Esclavonie, à Constantinople, traverser la Natolie, la Galatie, la Sourie, passer à Antioche, dans la Phénicie, la Palestine, l'Egypte, à Alexandrie ; aller chercher Carthage, s'avancer jusqu'aux confins de l'Ethiopie, à Clysmos ; s'arrêter à la Mer rouge, après avoir fait deux mille trois cens quatre-vingt de nos

lieues de France. Quels travaux à ne les considérer que par leur étendue! Mais que ne deviennent-ils pas quand on embrasse, sous un seul point de vue, et cette étendue, et les difficultés qu'elle a présentées: les forêts ouvertes, les montagnes coupées, les collines aplanies, les vallons comblés, les marais desséchés, les ponts élevés, etc.

Le premier chemin que les Romains ayent construit, est regardé comme le plus beau. C'est la Voie Appienne, ainsi appellée d'Appius-Claudius. Deux charriots pouvaient y passer de front, (car les Romains ne se piquaient pas comme nous, de dévaster les campagnes pour aligner des avenues) et les bordages étaient de deux pieds de largeur, faits de pierre de taille, pour que les voyageurs y pussent marcher en tout temps à pied sec. La pierre fut débitée en pavés de trois, quatre et cinq pieds de surface. Ces pavés étaient assemblés aussi exactement que les pierres qui forment les murs de nos Maisons.

Nous lisons dans Vitruve, avec admiration et surprise, que l'on rangeait des lits de pavés l'un sur l'autre, dans les appartemens de Rome; on peut penser qu'elle solidité donnait à ses chemins le peuple qui bâtissait ainsi le plancher de ses chambres. On a fait creuser avec de grandes difficultés des Voies Romaines qui subsistent encore, On y a trouvé 1°. une couche de l'épaisseur d'un pouce d'un mortier mêlé de sable et de chaux; 2°. dix pouces de pierres larges et plattes qui formaient une espèce de maçonnerie faite en bain de ciment très-dur, où

les pierres étaient posées les unes sur les autres; 3°. huit pouces de maçonnerie de pierres à-peu-près rondes, et mêlées avec des morceaux de briques, le tout lié si fortement, que le meilleur ouvrier n'en pouvait rompre sa charge en une heure; 4°. une autre couche d'un ciment blanchâtre et dur, qui ressemblait à de la craie gluante, et enfin une couche de cailloux de six pouces d'épaisseur.

FAITES exécuter de pareils chemins par des Corveyeurs; et trouvez dans le pays des corvées des particuliers qui employent ou léguent par leurs testamens une partie de leurs biens, pour doter leur patrie d'un tel monument.

TUSCULUM était à douze lieues de Rome, au nord d'Albe, et la patrie de Marcus-Porcius, surnommé Caton-le-Censeur. Cicéron avait aux environs de Tusculum sa maison de campagne favorite. Sur les ruines de cette maison, est aujourd'hui l'Abbaye de Grotta-Ferrata.

(17) *Anniversaire de Messala.*

LE jour de la naissance etait particulièrement honoré chez les Romains, sous les auspices du génie de chaque citoyen, qui renouvellait tous les ans cette solemnité. Les amis, ce jour-là, ne manquaient guère d'envoyer des présens: Martial raille un certain Clyté, qui, pour en avoir, faisait revenir le jour de sa naissance sept ou huit fois dans l'année. Le jour de la naissance des Princes, était surtout un jour consacré par l'adulation des peuples, et la tyrannie ne rendait que plus nécessaire les

hommages d'une nation esclave qui ne savait ni souffrir, ni se venger. Mais, quand le tyran était terrassé par un autre tyran, on mettait bientôt au nombre des jours malheureux ces mêmes momens, où l'on avait offert aux Dieux des sacrifices et des actions de grâce, et quelquefois le despotisme flétrissait ainsi l'innocence.

> Rome sur les autels prodiguant les victimes,
> Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes;
> Et saura mettre au rang des jours infortunés,
> Ceux, où jadis la sœur et le frère sont nés.
>
> (RACINE. *Britannicus.*)

LES Anciens qui personnifiaient tout ce qu'ils pouvaient représenter, donnèrent une image au jour, considéré en lui-même, et encore à ses parties. Comme le nom grec du jour est féminin, le jour était peint en femme, et le midi aussi par la même raison. Le Crépuscule du matin un jeune garçon, qui tenait une torche, et qui avait un grand voile étendu sur la tête, mais un peu reculé en arrière. L'Aurore aux doigts de roses, se peignait en femme voilée, mais fort en arrière, et traînée dans un char à deux chevaux (voyez Note 22 de l'Élégie cinquième). Le Soir ou le *Vesper* était peint en homme qui suspendait un voile sur sa tête, mais un peu en arrière. Le Crépuscule du soir était représenté comme celui du matin, mais il tenait de ses deux petites mains les rênes d'un des chevaux du char de Diane.

ELEGIA NONA.

Non ego cælari possim, quid nutus amantis,
Quidve ferant miti lenia verba sono:
Nec mihi sunt sortes, nec conscia fibra Deorum:
Præcinit eventus nec mihi cantus avis.
Ipsa Venus magico religatum brachia nodo
Perdocuit multis non sine verberibus.

Desine dissimulare. Deus crudelius urit,
Quos videt invitos succubuisse sibi.
Quid tibi nunc molles prodest coluisse capillos,
Sæpèque mutatas disposuisse comas?
Quid succo splendente genas onerasse? quid ungues

ÉLÉGIE NEUVIÈME.

NON; je ne puis cacher le plaisir que donne un simple signe de ce qu'on aime, et la douce mélodie que porte dans tous les sens le moindre de ses mots. Je n'interprète point les sorts (1), je ne lis point aux entrailles des victimes (2), le chant des oiseaux ne me dévoile point l'avenir; mais Vénus elle-même enlaçant mes bras d'un nœud magique, m'a instruit, non sans me faire subir de tristes épreuves: je vais répéter ses leçons.

L'AMOUR brûle d'un feu plus dévorant ceux qu'il voit succomber à regret sous ses coups. A quoi te sert maintenant, ô Pholoé, d'avoir si soigneusement orné ta belle chevelure? d'en avoir si souvent varié l'arrangement, si tu ne veux point

Artificis docta subsecuisse manu ?
Frustra jam vestes, frustra mutantur amictus,
Ansaque compressos colligit arta pedes.
Ipsa placet, quamvis inculto venerit ore,
Nec nitidum tarda comserit arte caput.

Num te carminibus, num te pollentibus herbis
Devovit tacito tempore noctis anus ?
Cantus vicinis fruges traducit ab agris.
Cantus et irratæ detinet anguis iter.
Cantus et è curru Lunam deducere tentat,
Et faceret, si non æra repulsa sonent.
Quid queror heu misero carmen nocuisse ? quid herbas ?

maier ?

aimer ? Et ce fard (3) dont tu voulais embellir tes joues ! et ces ongles de roses que d'une main adroite et savante, tu t'efforces de rendre plus beaux ! En vain tu changes chaque jour de parure : en vain tu resserres autant que tu peux le brodequin qui contient ton joli pied (4) ! Pholoé, tu ne plais pas moins, quand tu n'as donné aucun instant à ta toilette, qu'alors que tu lui as consacré des heures entières !

EST-CE d'une vieille Magicienne que tu tiens l'art de charmer ? Le dois-tu à ses chants nocturnes, à ses puissans breuvages ? Sa voix dépouille les campagnes de leurs récoltes : elle commande, et le serpent irrité reste immobile : elle ose essayer de suspendre la lune en son cours, et la lune serait arrêtée, si le bruit de l'airain sacré ne rompait le charme. . . . Mais quoi ! j'attribue l'amour de Marathus (*)

(*) Ce beau garçon était né à Marathon, ville de l'Attique, et il en tirait son nom, suivant l'usage Romain, de donner aux Esclaves le nom de leur Patrie.

Forma nihil magicis utitur auxiliis.
Sed corpus tetigisse nocet, sed longa dedisse
Oscula, sed femori conseruisse femur.
Nec tu difficilis puero tamen esse memento,
Persequitur pœnis tristia facta Venus.
Munera ne poscas : det munera canus amator,
Ut foveas molli frigida membra sinu.
Carior est auro juvenis, cui levia fulgent
Ora, nec amplexus aspera barba terit.
Huic tu candentes humero suppone lacertos,
Et regum magnæ despiciantur opes.

At Venus inveniet puero succumbere furtim,

aux Puissances Magiques ! Que parlai-je d'enchantemens et de breuvages ? Ton Amant brûle. . . . . mais c'est qu'il a touché ton corps ; c'est qu'il t'a donné de longs baisers ; c'est le souvenir de ta délicieuse jouissance qui le consume. . . . Quoi, Pholoé, tu as oublié ce Marathus enivré de tes faveurs ! Ah ! souviens-toi que Vénus poursuit d'une haine implacable la trahison des Amans : ne demande plus de présens : c'est aux vieillards amoureux, dont il faut réchauffer les membres glacés, à les offrir ; mais un beau jeune homme qui cueille légérement de voluptueux baisers, et dont le tendre duvet ne blesse pas encore le sein sur lequel il repose ; un tel Amant n'est-il donc pas plus précieux que l'or ? Ah ! serre-le dans tes bras brûlans d'amour et de désir : suspendue à son cou, prodigue-lui les plus ardentes caresses et méprise les richesses des Rois.

VÉNUS instruit au larcin le jeune homme amoureux, lorsque le désir l'embrâse ;

Dum tumet, et teneros conserit usque sinus ;
Et dare anhelanti pugnantibus uvida linguis
Oscula, et in collo figere dente notas.
Non lapis hanc, gemmæque juvant, quæ frigore sola
Dormiat, et nulli sit cupienda viro.

Heu serò revocatur amor, seròque juventas,
Cùm vetus infecit cana senecta caput.
Tum studium formæ, coma tum mutatur, ut annos
Dissimulet viridi cortice tincta nucis.
Tollere tunc curá est albos à stirpe capillos,
Et faciem demta pelle referre novam.

At tu, dùm primi floret tibi temporis ætas,

elle lui apprend à presser de son sein un sein d'albâtre ; à donner à une bouche gémissante sous le poids de la volupté, des baisers humides, où deux langues de roses se combattent ; à laisser sur un beau cou l'empreinte d'une morsure commandée par l'Amour . . . . Les pierres précieuses et les perles (5) rendent-elles plus fortunée celle qui languit dans un lit que ne réchauffe jamais un Amant digne d'être chéri ?

AMOUR, Amour ! et toi jeunesse aimable ! trop tard on vous rapelle : on vous invite, quand l'âge et les cheveux gris vous éloignent. C'est alors que l'on a soin de ces traits qui vieillissent, que l'on pare cette chevelure qui change (6), et qu'on croit diminuer le nombre de ses années par la peine que l'on prend à se farder. Alors on a soin d'arracher les cheveux blancs qui les décèlent : on voudrait dépouiller sa vieille peau et la renouveller.

MAIS toi, Pholoé, ne consume pas en vain l'aurore de tes beaux jours que le

Utere : non tardo labitur illa pede.
Neu Marathum torque. Puero quæ gloria victo est ?
In veteres esto dura, puella, senes.
Parce, precor, tenero : non illi sontica causa est ;
Sed nimius luto corpora tingit amor.
Veh miser, absenti mœstas quam sæpè querelas
Conjicit, et lacrymis omnia plena madent !

Quid me spernis ? ait : poterat custodia vinci ;
Ipse dedit cupidis fallere posse Deus.
Nota Venus furtiva mihi est, ut lenis agatur
Spiritus, ut nec dent oscula rapta sonum,
Et possim media quamvis obrepere nocte,
Et strepitu nullo clàm reserare fores.
Quid prosunt artes, miserum si spernit amantem,

temps entraîne d'un vol si rapide ; ne tourmente plus Marathus : qu'elle gloire aurais-tu de désespérer ce jeune homme que tu as vaincu ? Ah ! garde tes rigueurs pour les ennuyeux vieillards ; mais épargne, je t'en conjure, ce tendre et jeune Amant. Ce ne sont pas ses années qui nuisent à sa beauté ; c'est le funeste poison de l'amour malheureux qui le flétrit. . . . L'infortuné ! quelles plaintes douloureuses ton absence lui arrache ! Que de larmes amères inondent son visage !

POURQUOI me méprises-tu, dit-il : ah ! j'aurais pu tromper tes gardes ! L'Amour lui-même m'eût enseigné à les écarter ; toutes les ruses de Vénus me sont connues : c'est d'elle que j'ai appris à respirer, à soupirer doucement, à donner, à ravir des baisers qui ne fassent aucun bruit ; c'est-elle qui m'a montré l'art d'entrer au milieu de la nuit, de refermer et d'assurer des portes, sans inspirer le moindre soupçon. A quoi me sert cette adresse, si tu fuis de ce lit, près duquel

Et fugit ex ipso sæva puella toro ?
Vel cum promittit, subito sed perfida fallit,
Est mihi nox multis evigilanda modis.
Dum mihi venturam fingo, quodcumque movetur,
Illius credo tunc sonuisse pedem.
Ah pereant artes, et mollia jura colendi !
Horrida villosa corpora veste tegam.
Nunc si clausa mea est, si copia nulla videndi,
Heu miserum, in laxa quid juvat esse toga?

Desistas lacrymare, puer: non frangitur illa ;
Et tua jam fletu lumina fessa tument.
Oderunt, Pholoe, moneo, fastidia Divi:
Nec prodest sanctis thura dedisse focis.
Hic Marathus quondam miseros ludebat amantes,

je puis parvenir ? ou, si m'ayant juré de m'y attendre, tu me trompes perfide ? et si, par mille moyens, tu multiplies mes tristes veilles? Hélas ! mon imagination me la peint sans cesse s'avançant vers moi : le moindre mouvement, le moindre bruit, je crois que c'est son pied qui l'a fait. . . . Ah ! périsse ma vaine adresse et mes empressemens insensés ! je me couvrirai désormais d'un habit grossier et rustique : si la porte de Pholoé m'est fermée ; s'il m'est si difficile de la voir, infortuné que je suis ! qu'ai-je besoin de cette toge élégante et déployée ?

CESSE de pleurer jeune Amant ! tes larmes ne touchent point ta Maîtresse : tes gémissemens sont inutiles ; c'est en vain que tes yeux fatigués se gonflent. : Mais toi Pholoé ; je t'en avertis : les Dieux haissent l'orgueil : ils rejettent l'encens que les beautés dédaigneuses brûlent sur leurs autels sacrés. . . . Ce Marathus, pour qui je te prie, Marathus, se jouait

Nescius ultorem post caput esse Deum.
Sæpè etiam lacrymas fertur risisse dolentis,
Et cupidum ficta detinuisse mora.
Nunc omnes odit fastus, nunc displicet illi
Quæcumque opposita est janua dura sera.
At te pœna manet, nisi desinis esse superba.
Quam cupies votis hunc revocare diem !

aussi des Amans infortunés : il ne savait pas qu'un Dieu vengeur le poursuivait : souvent il a ri des larmes qu'il a fait répandre, et souvent il a trompé les désirs de ceux qui l'aimaient par de vains prétextes et de cruels fictions : maintenant il éprouve et redoute les dédains à son tour : il gémit de ne trouver jamais ouverte la porte inexorable qu'il voudrait fléchir. Son supplice t'attend, ô Pholoé ! si tu ne cesses pas d'être impitoyable : alors par combien d'inutiles vœux tu t'efforceras de rappeller l'hommage de Marathus !

NOTES.

(1) *Je n'interprète point les Sorts.*

Voyez Note quatrième de l'Élégie Troisième.

(2) *Je ne lis point aux entrailles des victimes ; le chant des oiseaux ne me dévoile point l'avenir.*

J'AI parlé, Note 5 de l'Élégie Troisième, des Augures et de la science des Présages ; mais c'étaient les Aruspices qui étaient chargés spécialement d'examiner les entrailles des victimes. Ils observaient en particulier le foie, le cœur, la rate, les reins et la langue de la victime. On assure gravement que le jour où César fut assassiné, on ne trouva point de cœur dans les deux victimes qu'on avait immolées.

(3) *Et ce fard dont tu voulais embellir tes joues.*

LE nom de fard était encore plus étendu autrefois qu'aujourd'hui ; et faisait un art particulier. L'amour-propre et la coquetterie ont été de tous les temps ; mais je ne sais si les Anciens, si supérieurs à nous en vertus mâles et fortes, ne l'ont pas

emporté aussi en corruption dans les siècles de décadence.

L'ANTIMOINE est le plus ancien fard dont il soit fait mention dans l'Histoire. Comme dans l'Orient, les yeux noirs et fendus passaient, comme aujourd'hui en France, pour les plus beaux ; les femmes se frottaient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du fard d'Antimoine, pour étendre la paupière, ou plutôt pour la replier, afin que l'œil en parut plus grand. Aujourd'hui encore, les femmes Syriennes, Babyloniennes et Arabes, se noircissent du même fard le tour de l'œil, et les hommes en font autant dans les déserts de l'Arabie, pour se conserver les yeux contre l'ardeur du soleil.

LES femmes Grecques et Romaines empruntèrent cette coutume des Asiatiques; mais elles imaginèrent deux nouveaux fards inconnus auparavant, et qui ont passé jusqu'à nous : je veux dire le blanc et le rouge. De là vient que les Poëtes feignirent que la blancheur d'Europe ne lui venait que parce qu'une des Nymphes de Junon avait dérobé le petit pot de blanc de cette Déesse, et en avait fait présent à la fille d'Agénor.

LES livres les plus licencieux n'offrent presque rien de comparable à la corruption des Dames Romaines ; et il est impossible d'imaginer jusqu'à quel point elles poussèrent les rafinemens de la galanterie. Juvénal nous apprend que les Bapses d'Athènes, ces Prêtres efféminés, si assidus à la toilette des Dames, mettaient à leur exemple du

blanc et du rouge, attachaient leurs longs cheveux d'un cordon d'or, et se noircissaient le sourcil, en le tournant en demi rond avec une aiguille de tête. Nos Abbés n'en sont pas encore généralement là. Nos Dames, dit Pline le Naturaliste, se fardent par air jusqu'aux yeux. Juvénal moins poli, appelle Médicament, *Medicamentum*, leur fard. Elles s'enduisent, dit-il, tellement le visage de toutes sortes de drogues et de préparations médécinales, qu'en voyant une face ainsi sophistiquée, on est tenté de demander est-ce un visage où un ulcère? Ce n'est pas tout.

ELLES passaient de leurs lits dans des bains magnifiques, dont je parlerai ailleurs (voyez Note 3 de l'Elégie Onzième); et là, elles se servaient de pierre ponce, pour se polir et s'adoucir la peau, et elles avaient vingt sortes d'esclaves pour cet usage. Les parfums d'Assyrie succédèrent, et le visage ne fut pas moins soigné que le reste du corps.

Nous avons dans Ovide des recettes détaillées de fard qu'il conseillait aux Dames Romaines. Prenez, leur disait-il, de l'orge qu'envoyent ici les laboureurs de Lybie, ôtez-en la paille et la robe, prenez une pareille quantité d'ers ou d'orobe, détrempez l'un et l'autre dans des œufs. Faites sécher et broyer le tout: jettez-y de la poudre de corne de cerf; ajoutez-y quelques oignons de Narcisse; pilez le tout dans un mortier, vous y admettrez ensuite la gomme et la farine de froment de Toscane: que le tout soit lié par une quantité de miel convenable,

Celle qui se servira de ce fard, aura le teint plus net que le poli de son miroir.

MAIS on inventa bientôt une recette plus simple, qui eut la plus grande vogue. C'était un fard composé de la terre de Chio ou de Samos, que l'on faisait dissoudre dans du vinaigre. On se servait aussi de la terre de Selinuse, qui est, au rapport de Pline, d'un blanc de lait, et qui se dissout promptement dans l'eau; mais, par la même raison, elle craignait la pluie, et Pétrone nous dépeint un petit-maître du front duquel coulaient avec la sueur des ruisseaux de gomme et la crasse, ajoute-t-il, était si épaisse dans les rides de ses joues, qu'on aurait dit que c'était un mur déblanchi par la pluie.

POPPÉE, cette célèbre courtisane, douée de tous les avantages de son sexe, hors la pudeur, usait, pour son visage, d'une espèce de fard onctueux qui formait une croûte durable qui ne se détachait qu'après avoir été lavé avec une grande quantité de lait d'ânesse, et découvrait un extrême blancheur. Avec cette égide, dit Juvénal, elle eût été jusqu'au Pôle Hyperborée.

Je ne conçois pas, je l'avoue, qu'elle espèce de plaisir un amant pouvait avoir à prendre ses lèvres à la glu sur un tel masque. Callimaque, dans l'hymne intitulée, les bains de Pallas, a parlé d'un fard plus simple, et que j'aimerais bien mieux. Vénus et Pallas se disputaient le prix et la gloire de la beauté. Vénus fut long-temps à sa toilette; elle ne cessa point de consulter son miroir, retoucha plus

d'une fois à ses cheveux, régla la vivacité de son teint : Minerve ne se mira ni dans le métal, ni dans le cristal des eaux, elle ne trouva point d'autre secret, pour se donner du rouge, que de courir un long espace de chemin, à l'exemple des filles de Lacédémone, qui s'exerçaient à la course sur le bord de l'Eurotas. Si Vénus la vainquit, c'est sans doute qu'elle prit des baisers de colombes sur les lèvres d'Adonis, ou qu'elle vola dans les bras de Mars, y chercher le fard de la volupté.

(4) *Le brodequin qui contient ton joli pied.*

Voyez Note 4 de l'Élégie Sixième.

(5) *Ah ! les Pierres précieuses et les Perles.*

LES Grecs et les Romains se servaient de Perles et de Pierres précieuses, pour parer leurs oreilles. Les jeunes filles avaient un pendant à chaque oreille, et les jeunes garçons n'en avaient qu'à une seulement. Il y avait des femmes qui n'avaient d'autre emploi, que d'orner les oreilles des Dames, comme nous avons des Coiffeuses.

SÉNÈQUE dit formellement qu'il connaît des femmes qui portaient deux et trois patrimoines au bout de chaque oreille ; et Pline nous apprend qu'Antonia, femme de Drusus, ne se contentait pas

pas de porter elle-même des pendans d'oreilles magnifiques, mais qu'elle en mit de semblables à une lamproie qui faisait ses délices.

(6) *L'on peint cette chevelure qui change.*

TIBULLE indique ici une teinture d'écorces de noix vertes. Martial dit joliment dans une épigramme, qu'il adresse à un de ces vieillards amoureux: » Lentinus, vous vous peignez les cheveux, pour » paraître jeune, il n'y a qu'un moment que vous » étiez blanc comme un cigne, et tout-à-coup je » vous vois noir comme un corbeau, mais vous » n'en imposerez pas à tout le monde. Proserpine » sait fort-bien votre âge, et elle vous arrachera ce » masque qui cache la blancheur de votre tête ».

ELEGIA DECIMA.

Quid mihi, si fueras miseros læsurus amores,
Fœdera per Divos clam violanda dabas ?
Ah miser ! et si quis primò perjuria celat,
Sera tamen tacitis pœna venit pedibus.
Parcite, Cœlestes : æquum est impunè licere
Numina formosis lædere vestra semel.

Lucra petens habili tauros adjungit aratro,
Et durum terræ rusticus urget opus.
Lucra petituras parentia per freta ventis
Ducunt instabiles sidera certa rates.
Muneribus meus est captus puer : at Deus illa

ÉLÉGIE DIXIÈME.

POURQUOI m'inspirer tant d'amour, si tu devais le tromper ? pourquoi prodiguer tant de sermens jurés par tous les immortels, si tu devais les enfreindre : Ah malheureux ! si l'on peut déguiser un temps ses parjures, la peine tardive, mais certaine, arrive en silence. . . . . Epargnez-le cependant, ô Dieux ! il est juste que la beauté offense du moins une fois impunément vos loix.

L'ESPOIR du gain enseigne au laboureur à joindre deux taureaux, à les façonner au joug, et sa main rustique dirige péniblement le soc qui trace ses sillons. Le cours régulier des astres guide à travers les ondes obéissantes les frêles vaisseaux, que l'appas de l'or, conduit aux dangers, mais que ballottent les vents incertains. Marathus

Incinerem, et liquidas munera verte taquas.
Jam mihi persolvet pœnas pulvisque decorem
Detrahet, et ventis horrida facta coma.
Uretur facies, urentur sole capilli :
Deteret invalidos et via longa pedes.

Admonui quoties ? auro ne pollue formam ;
Sæpè solent auro multa subesse mala.
Divitiis captus si quis violavit amorem ;
Asperaque est illi, difficilisque Venus.
Ure meum potiùs flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca.
Nec tibi celandi spes sit peccare parenti.
Est Deus, occultos qui vetat esse dolos.
Ipse Deus tacito permisit vela ministro,
Ederet ut multo libera verba mero.

m'a été enlevé par des présens : ah ! que l'amour les réduise en cendres ces dons corrupteurs, et les précipite au fond des eaux ! ... Bientôt tu seras punie perfide : bientôt la poussière flétrira ta beauté, et les vents hérisseront ta belle chevelure : un long voyage blessera tes pieds délicats trop faibles pour tant de fatigues.

COMBIEN de fois t'ai-je dit, ne souille jamais ta beauté par un vil intérêt : l'amour de l'or engendre une foule de maux : celui, qui corrompu par sa cupidité, a violé sa foi et offensé l'Amour, trouvera Vénus inexorable et cruelle.... Ah ! que ma tête soit plutôt consumée par le feu, que le fer et des courroies redoublées me déchirent en lambeaux !... mais que l'espoir de cacher ta honte ne t'invite pas au crime : il est un Dieu qui dévoile les ruses les plus enveloppées ; et si ce Dieu semble permettre un temps les succès de l'hypocrisie, c'est pour qu'elle se démasque mieux dans l'indis-

Ipse Deus somno domitos emittere vocem
Jussit, et invitos facta tegenda loqui.
Hæc ego dicebam: Nunc me flevisse loquentem,
Nunc pudet ad teneros procubuisse pedes.
Tunc mihi jurabas, nullo te divitis auri
Pondere, non gemmis vendere velle fidem:
Non, tibi si pretium Campania terra daretur,
Non, tibi si Bacchi cura Falernus ager.
Illis eriperes verbis mihi, sidera cœlo
Lucere, et puras fluminis ire vias.
Quin etiam flebas: at non ego fallere doctus
Tergebam humentes credulus usque genas.

Quid faceres, nisi et ipse fores in amore puellæ?
Sit, precor, exemplo, sit levis illa tuo.
O quoties, verbis ne quisquam conscius esset.

crète liberté de livresse : il ordonne aux songes de trahir le perfide, qui, vaincu par le sommeil, décèle lui-même malgré lui tous ses crimes... Je te le disais... Ah ! que j'ai honte maintenant de m'être prosterné à tes pieds en te donnant ces avis qu'accompagnaient mes pleurs ! Tu me jurais alors que l'or et les diamans, et les richesses, et les moissons entières de la Campagnie (1), et tous les dons que Bacchus prodigue à Falerne (2) n'ébranleraient pas ta fidélité..... Hélas ! tes sermens m'eussent fait croire les astres obscurcis et les fleuves desséchés... Que dis-je ? des sermens !.... Eh ! ne pleurais-tu pas ? Et moi crédule, et moi qui ne sus jamais tromper, j'essuyais ces belles joues baignées de tes larmes.

MAIS que ferais-tu maintenant, si l'objet de ta nouvelle tendresse t'accablait à ton tour de rigueurs ? Ah : je supplie les Dieux, qu'à ton exemple elle soit volage ! O combien de fois la nuit, pour écarter tes surveillans ou tes rivaux,

Ipse comes multa lumina nocte tuli !
Sæpè insperanti venit tibi munere nostro,
Et latuit clausas post adoperta fores.
Tum miser interii, stultè confisus amari !
Non poteram ad laqueos cautior esse tuos?
Quin etiam attonita laudes tibi mente canebam :
At me nunc nostri, Pieridumque pudet.
Illa velim rapida Vulcanus carmina flamma
Torreat, et liquida deleat amnis aqua.
Sit procul à nobis, formam cui vendere cura est,
Et pretium plena grande referre manu.

At te, qui puerum donis corrumpere es ausus,
Rideat assiduis uxor inulta dolis.
Et cùm furtivo juvenem lassaverit usu,
Tecum interposita languida veste cubet.

n'ai-je pas porté des flambeaux à ta suite ? Combien de fois as-tu, sans l'espérer, trouvé, par mes soins, sa porte ouverte? Insensé que j'étais ! je me croyais aimé, et je me détruisais moi-même ; car je pouvais me méfier de tes piéges, et les éviter encore. Mais non, je chantais ses louanges ; j'entretenais d'elle ton imagination déjà frappée... Ah ! que je rougis de mes vers ! puissent tous les feux de Vulcain (3) les embrâser en un instant ! puissent des torrens d'eau effacer leur empreinte ! Loin de nous celle qui vend sa beauté, et qui n'a pas honte de tendre la main pour recevoir le prix de ses faveurs.

MAIS toi, qui as osé corrompre Marathus par tes promesses et tes présens, puisse ton épouse se procurer chaque jour impunément, par d'heureuses ruses, de douces vengeances ; et que fatiguée des caresses furtives de son jeune Amant, elle n'entre dans ta couche que voilée et prête à repousser tes désirs! Que la volupté

Semper sint externa tuo vestigia lecto,
Et pateat cupidis semper aperta domus:
Nec lasciva soror dicatur plura bibisse
Pocula, quam plures emeruisse viros.
Illam sæpé ferunt convivia ducere Baccho,
Dùm rota luciferi provocet orta diem.
Illa nulla queat melius consumere noctem,
Aut operum varias disposuisse vices.

Attua perdidicit; nec tu, stultissime, sentis,
Cùm tibi non solita corpus ab arte movet.
Tune putas illam pro te disponere crines,
Aut tenues denso pectere dente comas?
Ista hæc persuadet facies? auroque lacertos
Vinciat, et Tyrio prodeat apta sinu?
Non tibi, sed juveni cuidam vult bella videri:

foule chaque jour ton lit, et que tu n'y trouves jamais la jouissance ! que la cupidité, la séduction et les présens pénètrent sans cesse dans ta maison ! que ta lascive sœur vuide autant de coupes (4) qu'elle aura épuisé d'hommes ! car on dit qu'elle n'est pas moins vaillante aux combats de Bacchus qu'à ceux de l'Amour; et que du soir à l'aube du jour, elle sait varier ses plaisirs et tenir tête aux plus intrépides Buveurs comme aux plus vigoureux Amans.

MAIS crois-moi, Marathus, ta femme l'égalera bientôt. Eh ! quoi, stupide ! crois-tu que cette parure recherchée, ces soins et cet art nouveau t'ayent pour objet ? penses-tu que c'est pour toi qu'elle s'occupe continuellement de sa chevelure, et qu'elle la tresse ou la relève avec tant d'élégance ? Elle te persuadera sans doute qu'elle porte aussi pour toi ces bracelets d'or (5), et cette tunique de pourpre qui relève l'éclat de son sein ? Non ce n'est pas pour toi, mais pour quelqu'autre

Devoveat pro quo remque, domumque tuam.
Nec facit hoc vitio, sed corpora fœda podagra,
Et senis amplexus culta puella fugit.
Huic tamen accubuit noster puer : hunc ego credam
Cum trucibus venerem jungere posse feris.
Blanditiasne meas aliis tu vendere es ausus ?
Tune aliis demens oscula ferre mea ?
Tunc flebis, cùm me vinctum puer alter habebit,
Et geret in gremio regna superba tuo.
At tua tum me pœna juvet : Venerique merenti
Fixa notet casus aurea parma meos :

jeune homme à qui elle veut paraître belle : elle sacrifierait pour lui Marathus, sa maison et sa fortune.... Mais son intention est pure ; c'est ton corps rongé de goutte qu'elle ménage sans doute ; c'est pour ta santé qu'elle fuit les embrassemens glacés de ta vieillesse.... Voilà cependant l'infâme pour qui mon jeune Amant m'a abandonné ! Ah ! je croirai désormais que Vénus peut accorder ses faveurs à des bêtes hideuses et féroces. Quoi ! tu as vendu à un autre ces charmes que j'ai tant caressés ! Insensé ! tu portes à un autre les baisers de feu que tant de fois j'ai cueilli !... Mais toi aussi, tu pleureras lorsqu'un nouvel Amant m'enlacera de ses bras, me consolera de ton amour, et portera dans ton cœur superbe, le poison de la jalousie et des regrets. Ton supplice me plaira alors, et je veux en signe de ma reconnaissance et de ma joie, consacrer dans le temple de Vénus, une guirlande d'or où je ferai graver ces vers,

Hanc tibi fallaci resolutus amore Tibullus
Dedicat, et grata sis, Dea, mente, rogat.

O Déesse ! TIBULLE, *enfin délivré d'un amour trompeur, t'en rend grâce, et te consacre cette offrande de sa gratitude : daigne l'accepter.*

NOTES.

(1) *Les moissons entières de la Campanie.*

CAMPANIE veut dire, Campagne heureuse d'Italie. C'est actuellement une province du royaume de Naples. Là se trouvait Herculanum, cette ville fameuse que l'on vient, pour ainsi dire, de ressusciter. Les détails de la magnificence des bâtimens que l'on y a découvert, confirment ce que les Anciens nous ont transmis de la mollesse des anciens Habitans de Campanie. On disait que ce pays était habité et cultivé par Cérès, Bacchus, et Vénus. Depuis, les éruptions du Vésuve ont bouleversé les riants coteaux de cette province. Au lieu de vignes, de terrasses, de palais entassés, on voit des deux côtés du Vésuve, des monceaux de pierres et de terre brûlées, et de temps en temps, l'on éprouve les effets terribles du voisinage du volcan.

(2) *Les dons que Bacchus prodigue à Falerne.*

FALERNE est un territoire d'Italie dans la Campanie, entre la rivière de Savone et le Vulturne. La pleine était fertile en grains, et la montagne en vins très

très-estimés des Romains, et souvent célébrés par Horace.

PLINE rapporte qu'ils n'étaient bons que lorsqu'ils avaient quinze ans. Il vante aussi les poires de Falerne, qu'on appelle présentement Poires-Sucre.

(3) *Puissent tous les feux de Vulcain.*

AJOUTEZ à ce que j'ai dit de Vulcain, (Note 7 de la première Elégie) que les Grecs et les Romains ne crurent pas pouvoir invoquer rien de plus sacré, pour assurer les traités que le Dieu vengeur dont il était le symbole. Dans ces sacrifices on faisait consumer par le feu toute la victime, ne réservant rien pour le festin sacré. Les chiens étaient destinés à la garde des temples de Vulcain, et le lion, qui, dans ses rugissemens semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré. Dans la principale des fêtes données en son honneur, on courait avec des torches allumées qu'il fallait porter sans les éteindre jusqu'à un lieu marqué.

CE Dieu paraît dans les monumens très-barbu; sa chevelure est négligée; il est vêtu d'un demi habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou. Il porte un bonnet rond et pointu, tient de la main droite un marteau, et de l'autre des tenailles. Ses statues ne le représentent pas toujours boiteux. Les Egyptiens peignaient Vulcain en marmouset.

LES Grecs mirent sur le compte de leur Vulcain,

tous les ouvrages qui passaient pour des chef-d'œuvres dans l'art de forger ; comme le palais du Soleil, les armes d'Achille, celles d'Enée, le fameux sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, la couronne d'Adriadne, etc. On regarda, comme ses fils, tous ceux qui se rendirent célèbres dans l'art de manier les métaux. Olénus, Albion et quelques autres, Bronteus et Erictonius ont passé, dans la fable, pour ses véritables enfans.

IL en est de ce Dieu, comme de presque toutes les Divinités inférieures ; on en reconnaît plusieurs Cicéron en compte quatre. Le premier, fils du Ciel ; le second, fils du Nil ; le troisième de Jupiter et de Junon ; le quatrième de Ménalius. Le fils du Nil avait été le premier roi d'Egypte, selon la tradition des Prêtres, et c'est à l'invention même du feu qu'il dût la royauté, comme elle lui valut après sa mort une place parmi les Dieux.

LE fils de Jupiter et de Junon fut, dit-on, un des Princes Titans, qui se rendit illustre dans l'art de forger le fer, dont il fut, selon Diodore, le premier Inventeur ; et certainement, comme le premier Métallurgiste, il eut de grands droits à la reconnaissance des hommes. Ce prince ayant été disgracié se retira dans l'île de Lemnos où il établit des forges ; et voilà l'origine de la fable de Vulcain, précipité en terre (voyez la Note septième de la première Elégie.)

(4) *Que ta lascive sœur vuide autant de coupes.*

LES femmes, dit Sénèque, ont imité les hommes dans tous leurs excès... Elles ne veillent pas moins; elles ne boivent pas moins qu'eux; elles les défient et à la lutte et à la table; elles savent, comme eux, débarrasser leurs estomacs des alimens qu'ils ont reçu à regret, et mesurer de nouveau par un sale vomissement le vin dont elles se sont déjà enivrées. Comme les hommes, elles avalent de la neige, pour rafraîchir leurs entrailles brûlantes. Quant à la lubricité, elles ne leur cédent point. Destinées à la défense, elles en sont venues à un tel point de débauche qu'elles attaquent les hommes et prennent leur place dans les combats vénériens.

(5) *Elle porte aussi pour toi ces Bracelets d'or.*

LES Bracelets des Anciens étaient d'or ou de fer, incrustés d'or ou d'argent. On plaçait quelquefois dans les Bracelets, ou un anneau, ou une médaille; ils étaient pour toutes sortes de condition, et les hommes en portaient aussi bien que les femmes.

ELEGIA UNDECIMA.

Quis fuit, horrendos primus qui protulit enses?
Quam ferus, et verè ferreus ille fuit!
Tunc cædes hominum generi, tunc prælia nata;
Tunc brevior diræ mortis aperta via est.
At nihil ille miser meruit: nos ad mala nostra
Vertimus, in sævas quod dedit ille feras.
Divitis hoc vitium est auri: nec bella fuerunt,
Faginus adstabat cùm scyphus ante dapes.
Non arces, non vallus erat; somnumque petebat
Securus saturas dux gregis inter oves:
Tunc mihi vita foret, dulcis nec tristia nossem
Arma, nec audissem corde micante tubam.

ELÉGIE ONZIÈME.

QUI le premier fabriqua d'odieuses épées? O qu'il était féroce! que son ame était bien de la trempe du métal qu'il a forgé! Le meurtre et les combats sont nés avec les armes : elles ont ouvert à la cruelle mort mille accès plus prompts et plus faciles .... Mais leur inventeur n'a pas mérité ces reproches; nous avons tourné contre nous-mêmes, les secours qu'il nous donnait contre les bêtes féroces. C'est l'amour de l'or qui a souillé les armes de sang humain. Tant que des coupes de hêtre servirent à nos champêtres repas, il n'y eut ni guerres, ni retranchemens, ni citadelles; et le Berger sans alarmes trouva au milieu de ses brebis rassasiées un sommeil paisible : alors j'aurais joui de la vie; je n'aurais pas connu les cruels

Nunc ad bella trahor ; et jam quis forsitan hostis
Hæsura in nostro tela gerit latere.

Sed patrii servate Lares: aluistis et iidem,
Cursarem vestros cùm tener antè pedes.
Neu pudeat prisco vos esse è stipite factos:
Sic veteris sedes incoluistis avi.
Tunc melius tenuere fidem, cùm paupere cultu
Stabat in exigua ligneus æde Deus.
Hic placatus erat, seu quis libaverat uvam,
Seu dederat sanctæ spicea serta comæ.
Atque aliquis voti compos liba ipse ferebat,
Postque comes purum filia parva favum.

jeux de Mars (1), et le son de la trompette ne ferait pas tressaillir mon cœur. Maintenant je suis entraîné à la guerre; et peut-être quelque ennemi balance déjà le trait qui doit me percer le flanc.

O Lares Paternels ! conservez-moi; c'est vous qui m'avez nourri. Vous vites à vos pieds mes premiers pas chancelans, et les jeux de mon enfance. Ne vous offensez point qu'un tronc vieux et grossier représente chez moi votre image. N'avez-vous pas protégé les maisons de nos aïeux qui vous honoraient ainsi ? On était plus fidèle à ses sermens, lorsque, dans une modeste cabane, on rendait un culte simple à des Divinités de bois. Elles exauçaient les prières de leurs adorateurs, soit qu'ils leur offrissent des libations d'un raisin tropôt cueilli; soit qu'ils ornassent leur chevelure sacrée d'une couronne d'épis. Fidèle observateur de ses vœux, un pieux mortel faisait lui-même ses libations, suivi de sa fille encore enfant, qui portait dans ses mains les rayons d'un miel pur.

At nobis ærata, Lares, depellite tela :
Hostia erit plena rustica porcus hara.
Hanc pura cum veste sequar, myrtoque canistra
Vincta geram, myrto vinctus et ipse caput.
Sic placeam vobis. Alius sit fortis in armis,
Sternat et adversos Marte favente duces.
Ut mihi potanti possit sua dicere facta
Miles, et in mensa pingere castra mero.

Quis furor est atram bellis arcessere mortem?
Imminet, et tacito clam venit illa pede.
Non seges est infrà, non vinea culta; sed audax
Cerberus, et Stygiæ Navita turpis aquæ.

O Dieux tutélaires ! arrachez de nos mains nos traits armés d'airain ; et je vous choisirai pour victime le porc le plus gras de nos étables : je suivrai le sacrifice avec un vêtement purifié : la tête couronnée de myrte, je porterai des corbeilles tissues de cet arbuste sacré : alors je vous serai agréable. Qu'un autre se distingue dans les armes, que protégé du Dieu de la guerre, il vainque et terrasse les chefs ennemis : pour moi je serai content d'entendre le soldat raconter ses exploits en buvant, et de le voir, le doigt trempé de vin, me tracer son camp sur la table.

QUELLE fureur de provoquer l'impitoyable mort dans les combats ! hélas ! toujours menaçante, sa marche silencieuse, mais rapide et sûre, avance à chaque instant et se dérobe à nos yeux ; il n'est plus de moissons à recueillir, ni de vignes à vendanger, quand elle a frappé. Mais on ne saurait échapper au terrible cerbère, ni au Nocher farouche,

Illic exesisque genis, ustoque capillo.
Errat ad obscuros pallida turba lacus.

Quàm potiùs laudandus hic est, quem prole parata
Occupat in parva pigra senecta casa!
Ipse suas sectatur oves, at filiùs agnos;
Et calidam fesso comparat uxor aquam.
Sic ego sim, liceatque caput candescere canis,
Temporis et prisci facta referre senem.

Interea pax arva colat. Pax candida primùm
Duxit aratores sub juga curva boves.
Pax aluit vites, et succos condidit uvæ,
Funderet ut nato testa paterna merùm.

qui vogue sur le Styx. Là une troupe d'ombres hideuses, meurtries, pâles, échevelées, erre sans cesse sur les bords du sombre lac qu'elle ne peut franchir (2).

O combien il est plus digne d'éloges celui qui, entouré d'une famille chérie, voit arriver une tardive vieillesse dans son humble chaumière ! Il suit lui-même encore ses brebis : son fils veille sur les agneaux ; et sa compagne attentive tiédit l'eau du bain (3), qui dissipera sa douce fatigue. Ah ! que je sois ainsi quelque jour ! que ma tête blanchisse en sûreté ! que je puisse à mon tour raconter dans une heureuse vieillesse, les histoires de mon temps.

MAIS que jusques-là, la paix (4) protège nos campagnes ! Innocente paix ! c'est-toi qui la première soumis au joug les bœufs destinés au labourage. C'est la paix qui nourrit les vignes et qui mûrit les raisins dont le jus salutaire, recueilli dans des vases d'argile par le père prévoyant, abreuvera le fils et réparera ses

Pace bidens, vomerque vigent : at tristia duri
Militis in tenebris occupat arma situs.
Rusticus è lucoque vehit, male sobrius, ipse
Uxorem plaustro, progenimque domum.
Sed Veneris tunc bella calent, scissosque capillos
Femina, perfractas conqueriturque fores.
Flet teneras subtusa genas ; sed victor et ipse
Flet sibi dementes tam valuisse manus.
At lascivus Amor rixæ mala verba ministrat,
Inter et iratum lentus utrumque sedet.

Ah lapis est, ferrumque, suam quicumque puellam
Verberat : è cœlo deripit ille Deos.

forces. Le soc, le hoyau, sont les armes de la paix, et sous son règne, la rouille dévorante détruit lentement les armes inutiles du soldat. Le Villageois peu sobre, revient du bois sacré, et ramène avec lui sur son chariot sa femme et ses enfans. Alors s'échauffent les guerres de Vénus, les combats de l'Amour, une femme se plaindra peut-être qu'un Amant courroucé a brisé quelques portes, arraché quelques cheveux. La jeune fille surprise et vaincue laissera couler sur ses tendres joues quelques larmes, mais le vainqueur pleurera lui-même : il pleurera le faible outrage de ses mains trop ardentes ; et l'Amour malin, le voluptueux Amour qui suscita la querelle et dicta les reproches, viendra lentement s'asseoir entre les deux Amans brouillés, pour les réunir....

Ah ! quel cœur de marbre ou de bronze, il a celui qui frappe en colère sa Maîtresse ! son crime arrache du ciel les Dieux, et les appelle à la vengeance.

Sit satis è membris tenuem perscindere vestem :
Sit satis ornatus dissoluisse comæ :
Sit lacrymas movisse satis. Quater ille beatus,
Quo tenera irato flere puella potest.
Sed manibus qui sævus erit, scutumque, sudemque
Is gerat et miti sit procul à Venere.

At nobis, pax alma, veni, spicamque teneto :
Perpluat et promis candidus antè sinus.

C'est assez d'avoir déchiré dans un transport trop vif un voile léger, ou dénoué le ruban qui soutenait une belle chevelure. C'est assez d'avoir excité des larmes; oui trop heureux l'Amant dont les reproches peuvent faire pleurer la tendre Amante ! Mais que celui qui d'une main sacrilége ose blesser la beauté, se réserve le pieu, le bouclier et les armes guerrières, et qu'il n'approche jamais des autels de Vénus.

TOI, douce paix ! paix fortunée ! viens à nous : viens chargée d'épis; et que ton sein blanc et fécond, répande et prodigue les fruits et les fleurs !

NOTES.

(1) *Je n'aurais pas connu les cruels jeux de Mars.*

LE Dieu des batailles était, selon Hésiode, *fils de* Jupiter et de Junon. Bellone, sa sœur, conduisait son char ; la terreur et la crainte, que la Fable lui donne pour fils, l'accompagnaient.

ON a vu dans la Note septième, de l'Elégie première, pourquoi Lucrèce dit à Vénus « assoupis » et suspends sur la terre et l'onde les fureurs de la » guerre. Toi seule peux faire goûter aux mortels » les douceurs de la paix. Du sein des alarmes, le » Dieu des batailles se rejette dans tes bras. Là, re- » tenu par la blessure d'un amour éternel, les yeux » levés vers toi, la tête posée sur ton sein, la bouche » entr'ouverte, il repaît d'amour ses regards avides, » et son ame reste comme suspendue à tes lèvres. » Dans ce moment d'ivresse où tes membres sacrés » le soutiennent, ô Déesse ! penchée tendrement sur » lui, abandonnée à ses embrassemens, verse dans » son ame la douce persuasion, et sois la puissante » médiatrice de la paix ».

TOUT le monde a lu dans Homère, les principales aventures de Mars. Son jugement au conseil des douze

douze Dieux pour la mort d'Allyrotius, fils de Neptune; Mars le défendit si bien qu'il fut absous : la mort de son fils Ascalaphus, tué au siége de Troye, qu'il courut venger lui-même; mais Minerve le ramena du champ de bataille, et le fit asseoir malgré sa fureur : sa blessure par Dioméde, dont la même Déesse conduisait la pique; Mars en la retirant jeta un cri épouvantable, tel que celui d'une armée entière qui s'ébranle pour charger, etc.

LES anciens monumens représentent Mars sous la figure d'un grand homme armé d'un casque, d'une pique et d'un bouclier, tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules; quelquefois barbu, mais assez souvent sans barbe. Le grumen, le coq et le vautour lui étaient consacrés; on lui immolait le taureau, le verrat et le belier. Une inscription ancienne prouve qu'on le rangeait quelquefois parmi les Divinités infernales; et certes ce n'était pas lui faire tort. Le plus ingénieux de ses surnoms est celui qu'Homère lui donne :

ALLOPROSALLOS inconstant, dévoué tantôt à un parti, tantôt à l'autre.

SA sœur Bellonne était représentée armée d'un casque et d'une cuirasse, les cheveux épars et hérissés, avec une pique à la main et un flambeau, ou une espèce de fouet ensanglanté. Elle avait à Rome un temple où se trouvait une petite colonne,

nommée Bellica, sur laquelle on mettait une pique, lorsqu'on était prêt à déclarer la guerre.

(2) *Erre sans cesse sur les bords du sombre lac qu'elle ne peut franchir.*

Voyez Note troisième, de l'Elégie sixième.

(3) *Et sa femme tiédit l'eau du bain qui dissipera sa douce fatigue,*

LES bains publics et particuliers ont été en usage en Grece et à Rome, même pour le peuple; les bains publics étaient gratuits pour celui-ci. On peut se former une idée de la somptuosité des bâtimens que les Anciens avaient élevés pour se baigner, en lisant les réflexions de Sénéque sur les bains des anciens Romains et de ceux de son temps.

J'AI vu, dit-il, la maison de campagne de Scipion-l'Africain, bâtie de petites pierres de taille, environnée d'un mur qu'entourait une forêt, et flanquée de tours qui lui servaient de fortifications. Au bas de la maison et des jardins, est une citerne suffisante pour l'usage d'une armée entière; le bain est étroit et obscur, selon la coutume de nos ancêtres; ils ne trouvaient les appartemens chauds que quand on n'y voyait pas clair. Ce fut un grand plaisir pour moi de comparer les mœurs de Scipion

avec les nôtres. C'était dans ce réduit obscur que, ce héros, la terreur de Carthage, à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois, baignait son corps fatigué des travaux de l'agriculture, après s'être exercé par des ouvrages pénibles, et avoir dompté la terre selon la coutume des premiers Romains. Voilà donc la vile demeure qu'il habitait ! voilà le chétif plancher que foulaient ses pas vénérables ! Hé bien ! quel Romain voudrait aujourd'hui se baigner à si peu de frais ? On se regarderait comme réduit à la mendicité, si les pierres les plus précieuses arrondies sous le ciseau, ne resplendissaient de tous côtés sur les murs ; si les marbres d'Alexandrie ne portaient des incrustations de marbre de Numidie ; si cette marqueterie brillante n'était pas entourée d'une bordure de pierres dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture, si le plafond n'était lambrissé de verre ; si nos piscines n'étaient environnées de pierres de Thasus (c'était un marbre tacheté), magnificence que montraient à peine autrefois quelques temples ; si l'eau ne coulait pas par des robinets d'argent : je ne parle encore que des bains destinés à la populace. Que sera-ce si nous venons à décrire ceux des affranchis ? Qu'elle profusion de statues, de colonnes qui ne soutiennent rien, et que le luxe a prodiguées pour un vain ornement ? quelles masses d'eau tombant en cascades avec fracas ! Nous sommes parvenus à un tel point de délicatesse

que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses.

DANS le bain de Scipion, on trouve de petites fentes, plutôt que des fenêtres, pratiquées dans un mur de pierre, pour introduire la lumière; sans nuire à la solidité. Aujourd'hui l'on se croirait dans un cachot, si la salle du bain n'était pas assez ouverte, pour reçevoir par d'immenses fénêtres, le soleil pendant toute la journée; si l'on ne se halait pas même en même temps qu'on se baigne, si de la cuve on n'appercevait les campagnes et la mer : aussi les bains qui, lors de leur dédicace, avaient attiré la foule et excité l'admiration, sont rejetés aujourd'hui comme des antiquailles, depuis que le luxe est venu à bout de s'écraser lui-même sous les nouveaux ornemens qu'il a fait inventer. Autrefois il n'y avait qu'un petit nombre de bains sans aucune décoration. Qu'eût-il été besoin de décorer des lieux où l'on était admis pour un liard, des lieux destinés au besoin et non à l'agrément? L'eau n'était pas versée comme aujourd'hui, et ne se renouvellait pas à chaque moment, comme si elle eût coulé d'une fontaine chaude : on ne regardait pas comme un point essentiel la transparence de l'eau dans laquelle on déposait ses immondices. En récompense, quelle satisfaction d'entrer dans ces bains ténébreux et d'une architecture grossière à la police desquels on savait que présidaient comme Ediles, un Caton, un Fabius-Maximus, ou l'un des Cornélius! Ces Ediles

respectables regardaient comme une de leurs fonctions, d'entrer dans les lieux destinés à l'usage du peuple, de veiller à leur propreté, d'y entretenir une température utile et salubre, différente de celle qu'on a depuis peu imaginée, qui ressemble à un incendie, et qui est si brûlante, qu'un esclave convaincu de quelque crime, pourrait être condamné à être baigné vif. Je ne trouve plus de différence entre un bain chaud et un bain d'eau bouillante. Combien on trouverait aujourd'hui Scipion grossier, de n'avoir pas introduit par de larges vitres la lumière dans ses étuves, de ne s'être pas cuit au grand jour, de ne s'être proposé que de digérer dans le bain; il est vrai que l'eau dans laquelle il se baignait, n'était pas reposée; elle était souvent trouble et même bourbeuse pendant les grandes pluies; mais il ne s'en embarrassait guère: il venait y laver sa sueur, et non pas ses parfums. (Traduction de M. Delagrange.)

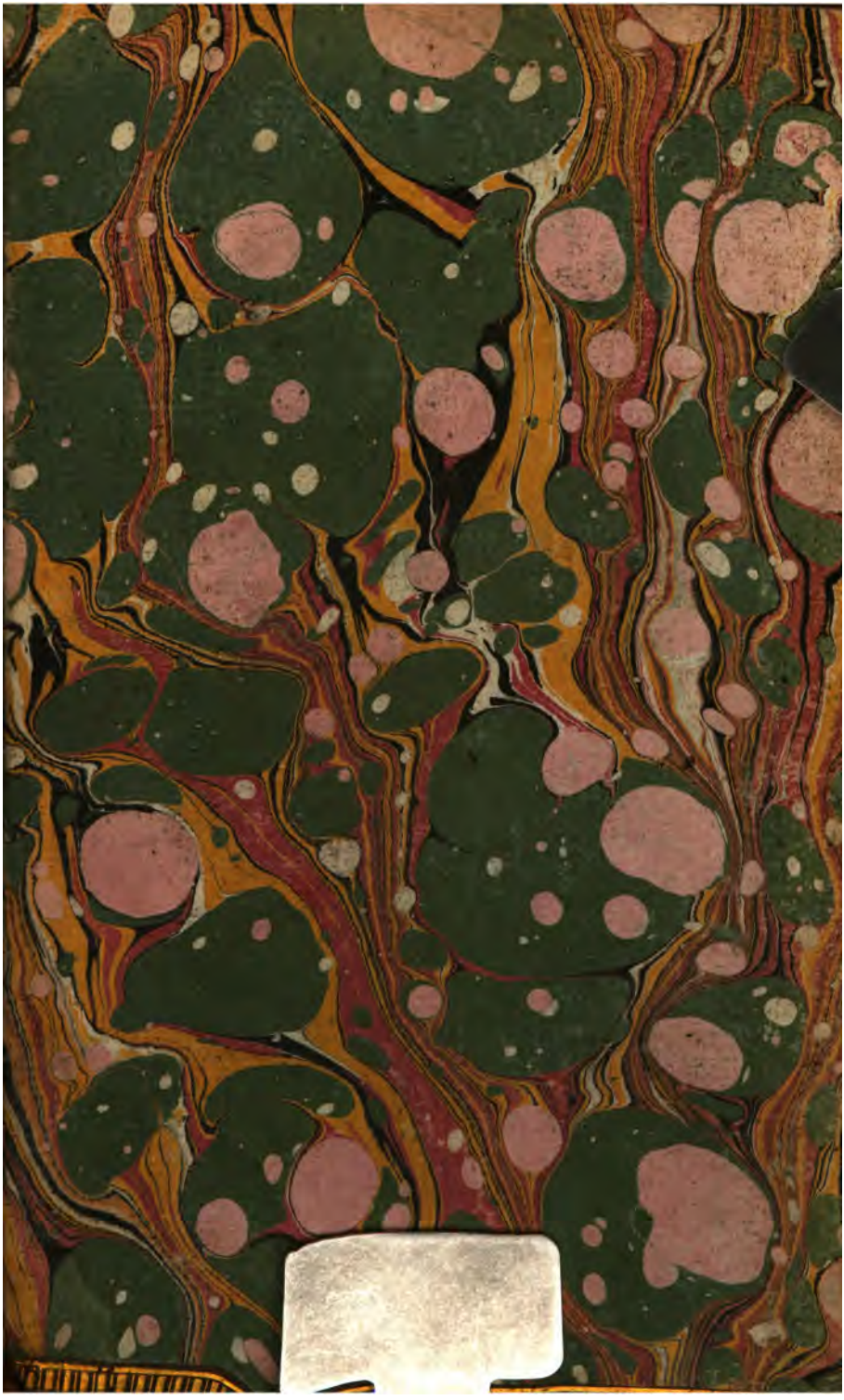
TOUT se passa d'abord dans les bains avec modestie; les bains des femmes étaient entiérement séparés de ceux des hommes. La pudeur y était gardée jusqu'à ce scrupule, que même les enfans pubères, ne se baignaient jamais avec leur père, ni les gendres avec les beau-pères. Les gens qui servaient dans chaque bain étaient du sexe auquel le bain était destiné, mais quand le luxe eut corrompu les mœurs, la débauche se glissa là comme ailleurs. Les femmes s'y mêlèrent avec les hommes:

on n'y alla même souvent que pour satisfaire sa passion; et les maîtres des bains affectèrent d'avoir des esclaves plus belles les unes que les autres, pour s'attirer un plus grand nombre de chalans.

AU RESTE TIBULLE, dans le passage qui est le sujet de cette Note, parle *d'eau chaude* et non *de bain*, quoiqu'il le désigne assez clairement et ce me sera une occasion de remarquer que les Romains faisaient un grand usage de l'eau chaude dans leurs repas, et qu'ils la buvaient même avec délice, soit pure, soit mêlée quelquefois avec du vin et du miel. Il y avait plusieurs endroits publics appellés Thermopolia, où l'on vendait cette insipide boisson. On trouve, dans les Historiens, plusieurs réglemens des Empereurs qui défendent expressément de vendre de l'eau chaude dans les cabarets. Dans la vie de Caligula, Dion rapporte qu'un malheureux cabaretier ayant vendu de l'eau chaude pendant les funérailles de Drusille, sœur de ce Prince, il le tua de sa propre main, comme un impie qui favorisait la débauche au milieu d'un deuil public.

(4) *Innocente Paix.*

LES Grecs et les Romains honoraient la Paix comme une grande Déesse. Ceux-ci lui avaient élevé dans la rue sacrée, le plus grand et le plus magnifique temple qui fut dans Rome, et dont quelques voûtes subsistent encore. C'était-là que s'assemblaient ceux qui professaient les beaux arts, sans doute parce que

la Paix est amie des arts, et peut-être aussi parce qu'il a été très-difficile dans tous les temps, d'établir entr'eux la concorde. Chez les Grecs, cette Déesse était représentée par une femme qui porte à bras ouverts le Dieu Plutus, enfant. Chez les Romains, on trouve ordinairement la Paix représentée avec un rameau d'olivier, quelquefois avec des ailes, tenant un caducée, et ayant un serpent à ses pieds. On lui donne aussi une corne d'abondance; l'olivier est son symbole, et le caducée celui du Négociateur Mercure. Dans une médaille d'Antonin-le-Pieux, la Paix tient de la main droite une branche d'olivier, et brûle de la gauche des boucliers et des cuirasses.

FIN DU PREMIER VOLUME.